

marissa meyer



Levama

Chroniques lunaires

IZN

marissa meyer

Levana

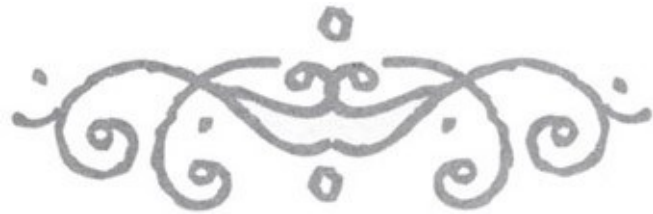
Chroniques lunaires

PREQUEL

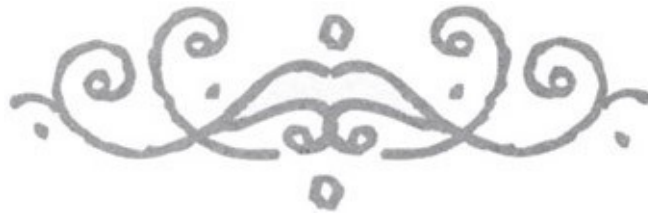
*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Fournier*

POCKET JEUNESSE
PKJ.

*Ce livre est pour les lecteurs.
Les lunarctiques. Les fans.
Merci d'avoir embarqué dans ce voyage avec moi.*



*Miroir, mon beau miroir,
Qui d'entre toutes est la plus belle ?*



Elle gisait sur un bûcher funéraire, couchée sur des charbons ardents. Des étincelles flottaient dans son champ de vision mais la perte de connaissance lui refusait sa délivrance. Sa gorge la brûlait tant elle hurlait. La puanteur de sa chair calcinée lui emplissait les narines. La fumée lui piquait les yeux. Des cloques se formaient sur ses membres et des pans de peau s'en détachaient, dévoilant la chair à vif par-dessous.

La souffrance était insupportable, interminable. Elle avait beau implorer la mort, celle-ci ne venait pas.

Elle tendit le bras pour essayer de se traîner hors du feu, mais le tas de bûches s'affaissa sous son poids, l'enfouissant plus encore au milieu des braises et de la fumée.

À travers les flammes elle aperçut brièvement deux yeux pleins de bonté. Un sourire affectueux. Un doigt recourbé qui lui faisait signe d'approcher. *Viens par ici, petite sœur...*

Levana poussa un cri et se redressa d'un coup, empêtrée dans ses couvertures. Ses draps étaient froids, trempés de sueur, mais sa peau la brûlait comme dans son rêve. La gorge sèche, elle voulut déglutir ; le goût de fumée de sa salive lui arracha une grimace. Elle s'assit en frissonnant dans la lueur diffuse du petit matin, tâchant d'oublier son cauchemar. Elle le faisait depuis tant d'années qu'elle en venait à croire qu'il la poursuivrait à jamais.

Elle se frotta vigoureusement les bras, le corps, jusqu'à être certaine que les flammes n'étaient pas réelles. Elle n'était pas en train de brûler vive ; elle était seule, en sécurité dans ses appartements.

Les narines frémissantes, elle se déplaça de l'autre côté du lit, où les draps étaient secs, et se rallongea. N'osant pas fermer les yeux, elle fixa le plafond et s'appliqua à respirer calmement le temps que les battements de son cœur ralentissent.

Pour se changer les idées, elle se demanda qui elle serait aujourd'hui.

Mille possibilités s'offraient à elle. Elle serait belle, mais il existait de si nombreux types de beauté. Couleur de peau, texture des cheveux, forme des yeux, longueur du cou, une tache de son bien placée, une certaine grâce dans la démarche...

Levana en savait long sur la beauté, tout comme sur la laideur.

Elle se rappela soudain qu'aujourd'hui était le jour des funérailles.

Elle gémit. L'idée de devoir maintenir son magnétisme toute la journée devant autant de monde la fatiguait d'avance. Elle ne voulait pas y assister, mais elle n'avait pas le choix.

Ce n'était pas le moment de se laisser déstabiliser par un cauchemar. Peut-être ferait-elle mieux d'opter pour une allure familière.

Alors que son rêve se dissipait, Levana caressa l'idée de se présenter sous les traits de sa mère. Non pas comme était Jannali le jour de sa mort, mais plutôt à quinze ans. Ce serait un bel hommage de paraître aux funérailles avec ses pommettes et ses grands yeux violets, dont tout le monde savait qu'ils n'étaient qu'illusion même si personne n'avait jamais osé le dire à voix haute.

Elle consacra quelques minutes à imaginer sa mère à son âge, puis se laissa envahir par la magie. Des cheveux d'un blond lunaire artistiquement rassemblés en chignon sur la nuque. Une peau translucide comme la glace. Une taille légèrement inférieure à celle qu'elle atteindrait à l'âge adulte. Des lèvres rose pâle, pour ne pas détourner l'attention de ses yeux.

Cela l'apaisa, de s'immerger dans son magnétisme. Mais à peine eut-elle examiné le résultat qu'elle eut conscience d'avoir fait un mauvais choix.

Elle ne tenait pas à assister aux funérailles de ses parents sous les traits d'une morte.

On frappa à la porte, interrompant le cours de ses pensées.

Levana soupira, et endossa bien vite un autre masque dont elle avait rêvé quelques jours auparavant. Une peau olivâtre, un nez joliment retroussé et des cheveux d'un noir de jais, coupés très court. Elle fit défiler plusieurs couleurs d'yeux et choisit des prunelles gris-bleu, enchâssées dans de longs cils charbonneux.

Avant de pouvoir changer d'avis, elle incrusta une perle d'argent sous son œil droit.

Une larme. Pour montrer qu'elle était en deuil.

— Entrez, lança-t-elle en ouvrant les yeux.

La domestique qui lui apportait son petit déjeuner sur un plateau fit sa révérence sur le seuil, sans lever les yeux – ce qui rendait le magnétisme de Levana inutile –, puis s'approcha du lit.

— Bonjour, Votre Altesse.

Levana se redressa pour que la femme puisse installer le plateau en travers de ses jambes et nouer une serviette autour de son cou. La domestique versa du thé au jasmin dans une tasse en porcelaine peinte à la main, importée de la Terre plusieurs générations auparavant, en y ajoutant deux petites feuilles de menthe et un filet de miel. Elle prépara ensuite une assiette de pâtisseries à la crème et se servit d'un couteau en argent pour les découper en minuscules bouchées. Pendant qu'elle s'affairait, Levana lorgnait l'assiette de fruits aux couleurs vives : une pêche à la peau veloutée posée sur un lit de baies noires et rouges, saupoudrées de sucre.

— Y a-t-il autre chose pour votre service, Votre Altesse ?

— Non, ce sera tout. Mais envoie-moi l'autre dans vingt minutes pour préparer ma robe de deuil.

— Bien sûr, Votre Altesse.

Elles savaient toutes les deux qu'il n'y avait pas d'*autre* à proprement parler : il pouvait s'agir de n'importe quelle servante du palais. Pour Levana, peu importait laquelle on lui envoyait tant qu'elle était capable de coudre sur elle avec compétence la robe grise sur mesure que la couturière avait apportée la veille. Levana ne tenait pas à magnétiser sa robe aujourd'hui, en plus de son visage – pas avec tous les soucis qu'elle avait en tête.

Après une dernière révérence, la domestique quitta la pièce et Levana resta seule face à son petit déjeuner. Elle se rendit compte alors qu'elle n'avait pas faim. Elle ressentait comme une douleur au creux du ventre, peut-être une conséquence de son cauchemar. À moins que ce ne soit de la tristesse, mais cela paraissait douteux.

Elle n'éprouvait pas un grand sentiment de perte à l'égard de ses parents, qui étaient morts depuis la moitié du long jour. Huit nuits artificielles. Ils avaient connu une fin particulièrement sanglante, assassinés par une coquille qui avait profité de son insensibilité aux pouvoirs lunaires pour s'introduire dans le palais. L'homme avait abattu deux gardes royaux d'une balle dans la tête avant de se rendre au second, où se trouvait la chambre de ses parents, de tuer deux autres gardes et de trancher la gorge de sa mère avec une telle brutalité que le couteau lui avait entaillé la colonne vertébrale. Il avait ensuite continué dans le couloir jusqu'à la chambre où son père dormait auprès de l'une de ses maîtresses, et lui avait plongé son couteau dans la poitrine à seize reprises.

La femme hurlait encore, le visage éclaboussé de sang, quand deux gardes royaux les avaient découverts.

Le meurtrier continuait à poignarder sa victime.

On ne lui avait pas montré les corps, mais Levana avait vu les chambres le lendemain matin et sa première pensée devant tout ce sang avait été qu'il donnerait un joli rouge sur ses lèvres.

Elle avait conscience que c'était déplacé mais ne croyait pas que ses parents auraient manifesté plus d'émotion si elle était morte à leur place.

Levana avait réussi à avaler les trois quarts d'une pâtisserie et cinq petites baies quand la porte de sa chambre se rouvrit. Sa première réaction fut d'éprouver de la colère devant cette intrusion : la domestique arrivait trop tôt. La seconde fut de vérifier que son magnétisme était toujours en place. Elle aurait dû inverser l'ordre de ses préoccupations.

Toutefois, ce fut sa sœur et non une servante anonyme qui fit son entrée dans la pièce.

— Channary ! protesta Levana d'un ton sec en repoussant son plateau. (Le thé déborda de la tasse, formant une petite flaque dans la soucoupe.) Je ne t'ai pas donné la permission d'entrer.

— Alors tu ferais mieux de verrouiller ta porte, observa Channary, glissant sur le tapis comme une anguille. Il y a des assassins qui rôdent, tu sais ?

Elle dit cela avec le sourire, parfaitement détendue. Et pourquoi ne l'aurait-elle pas été ? L'assassin avait été promptement exécuté par les gardes qui l'avaient surpris le couteau à la main.

Toutefois, Levana ne doutait pas qu'il puisse y avoir d'autres coquilles dans les parages, assez enragées pour faire une nouvelle tentative. Channary était folle si elle s'imaginait le contraire.

Mais Channary était complètement folle.

Une adorable folle, d'ailleurs – les pires. Sa sœur avait un délicieux teint hâlé, des cheveux châtain et des yeux en amande, juste assez inclinés pour donner l'impression qu'elle souriait même quand ce n'était pas le cas. Levana était convaincue que la beauté de sa sœur était le produit du magnétisme ; que personne d'aussi abominable à l'intérieur ne pouvait avoir une enveloppe aussi belle. Mais Channary ne l'avouerait jamais. Levana n'avait jamais décelé la moindre faille dans l'illusion. Son imbécile de sœur ne se souciait même pas des miroirs.

Channary était déjà habillée pour les funérailles. Cela dit, il n'y avait que le gris terne de l'étoffe pour indiquer qu'il s'agissait d'une tenue de deuil. Sa jupe de mailles se redressait presque perpendiculairement à ses cuisses, comme un tutu de ballerine, et son corsage moulant était rehaussé de milliers de brillants argentés. Elle avait les bras peints de larges bandes grises en spirale qui se rejoignaient pour former un cœur sur sa poitrine. À l'intérieur du cœur, quelqu'un avait inscrit « Regrets éternels ».

Cette vision révolta Levana.

— Que veux-tu ? demanda-t-elle en faisant basculer ses jambes hors de son lit.

— M'assurer que tu ne me feras pas honte aujourd'hui.

Tendant le bras, Channary tira légèrement la peau sous l'œil de Levana afin de s'assurer que la fausse larme ne tomberait pas. Levana chassa sa main d'une tape.

— Touchante attention, commenta Channary avec un ricanement.

— Moins hypocrite que de prétendre que tu les regretteras, riposta Levana en baissant les yeux sur le cœur peint.

— Hypocrite ? Au contraire, je les regretterai beaucoup. Surtout les réceptions que père avait l'habitude d'organiser à la pleine Terre. Et pouvoir emprunter les robes de mère quand je partais faire du shopping dans l'AR-4. (Elle hésita.) Quoique plus rien ne s'oppose à ce que je récupère sa couturière, maintenant, alors ce n'est peut-être pas une si grande perte.

Elle s'assit au bord du lit en gloussant et piocha sur le plateau une baie qu'elle goba au vol.

— Tu devrais te préparer à dire quelques mots aux funérailles aujourd'hui.

— Moi ? s'exclama Levana.

C'était une très mauvaise idée. Tout le monde aurait les yeux rivés sur elle, jaugerait sa tristesse. Elle se sentait incapable de feindre avec assez de conviction.

— Tu es leur fille, toi aussi. Et puis... (Secouée subitement par une émotion inexplicable, Channary se tamponna le coin de l'œil.) Je ne pense pas être assez forte pour affronter cela toute seule. Je serai submergée par le chagrin. Je risque même de tourner de l'œil, et d'avoir besoin d'un garde pour m'entraîner à l'écart dans un endroit sombre et tranquille le temps de reprendre mes esprits.

Elle renifla, sa tristesse envolée aussi vite qu'elle était apparue.

— Voilà une idée qui me plaît bien. Je pourrais m'arranger pour que cela se produise juste à côté du nouveau, le jeune avec les cheveux bouclés. Il m'a l'air très... accommodant.

Levana se renfrogna.

— Tu comptes me laisser conduire seule le deuil du royaume pendant que tu t'enverras en l'air avec un garde ?

— Oh, tais-toi, protesta Channary en se bouchant les oreilles. Tu es tellement horripilante quand tu pleurniches.

— Tu vas devenir reine, Channary. Tu devras prononcer des discours et faire des choix qui affecteront la Lune entière. Tu ne crois pas qu'il serait temps de prendre cela au sérieux ?

Channary suçota en riant les grains de sucre restés collés à ses doigts.

— Comme le faisaient nos parents, tu veux dire ?

— Nos parents sont morts. Tués par un citoyen qui ne semblait pas très content de leur travail.

Channary balaya l'argument d'un revers de main.

— Être reine est un droit, petite sœur. Un droit qui s'accompagne d'une succession infinie d'amants, de domestiques et de toilettes somptueuses. Que la cour et les thaumaturges se chargent de la routine quotidienne ! Quant à moi, j'ai l'intention d'entrer dans l'histoire comme la reine qui riait sans arrêt.

Repoussant les cheveux qui lui tombaient sur l'épaule, elle examina la chambre à coucher, ses murs dorés à l'or fin et ses draperies brodées.

— Pourquoi n'y a-t-il aucun miroir ici ? Je veux voir à quel point je suis jolie avec mes joues baignées de larmes.

Se levant, Levana enfila une robe de chambre posée à son intention sur une chaise.

— Tu sais très bien pourquoi.

Le sourire de Channary s'élargit. Elle sauta au bas du lit.

— Oh oui, c'est vrai. Tu prends des traits si jolis ces jours-ci que j'avais presque oublié.

Prompte comme une vipère, Channary gifla Levana du dos de la main, l'envoyant se cogner contre l'un des montants du lit. Levana poussa un cri. Le choc lui fit perdre momentanément le contrôle de son magnétisme.

— Ah ! là, je retrouve mon vilain petit canard, ronronna Channary.

Elle prit Levana par le menton et serra, fort, avant que sa sœur ne puisse porter la main à sa joue empourprée.

— Rappelle-toi ceci la prochaine fois qu'il te prendra l'envie de contredire l'un de mes ordres. Comme tu me l'as si gentiment rappelé, je vais devenir reine et je ne tolérerai pas que mes décisions soient remises en cause – surtout pas par toi, ma petite sœur pathétique. C'est toi qui parleras à ma place aux funérailles.

Incapable de soutenir le regard de Channary, Levana cligna des paupières pour chasser les larmes qui lui montaient aux yeux et s'empessa de restaurer l'illusion. De masquer ses cicatrices. De faire comme si elle était belle, elle aussi.

Du coin de l'œil, elle vit une domestique figée sur le seuil. Channary ne s'était pas donné la peine de refermer la porte en entrant. Levana était convaincue que la domestique avait tout vu.

Intelligemment, celle-ci baissa les yeux et fit une révérence.

Relâchant le menton de Levana, Channary recula d'un pas.

— Enfile ta robe de deuil, petite sœur, dit-elle avec son plus beau sourire. Nous avons une grosse journée devant nous.



La grand-salle était envahie par le gris. Cheveux gris, maquillage gris, gants gris, robes grises, bas gris. Gilets anthracite et manches bruyère, souliers congère et coiffes ciel d'orage. En dépit de cette palette de couleurs lugubres, les invités aux funérailles paraissaient tout sauf en deuil. Car au milieu de ce gris on voyait des robes faites de rubans vaporeux, des pierres précieuses et des fleurs givrées qui s'épanouissaient en minuscules jardins dans les chevelures somptueusement apprêtées.

Levana se dit que les couturières artemisiennes n'avaient pas dû chômer depuis l'assassinat.

Sa propre tenue était correcte. Une longue robe de velours damasquiné tombant jusqu'au sol, avec un col droit qui, supposait-elle, s'accordait à merveille avec sa coupe courte. Rien d'aussi flamboyant que le tutu de Channary, mais au moins conservait-elle un semblant de dignité.

Sur une estrade à l'avant de la salle, un hologramme montrait le roi et la reine défunts tels qu'ils avaient été dans l'éclat de leur jeunesse. Sa mère dans sa robe de mariée – à peine plus âgée que Levana aujourd'hui. Son père assis sur le trône, les épaules larges et la mâchoire carrée. Il s'agissait de portraits dessinés, bien sûr – les clichés de la famille royale étaient strictement interdits –, mais l'artiste avait capturé leur magnétisme presque à la perfection. Le regard d'acier de son père, la manière gracieuse dont sa mère agitait les doigts pour saluer la foule.

Debout sur l'estrade à côté de Channary, Levana acceptait les baisemains et les condoléances des familles d'Artemisia qui défilaient au compte-gouttes. Elle avait l'estomac noué, sachant que sa sœur prévoyait de se dérober à son devoir d'aînée pour la forcer à prononcer le discours. Elle avait beau s'entraîner depuis des années, chaque fois qu'elle devait prendre la parole en public, Levana éprouvait une peur irrationnelle de perdre le contrôle de son magnétisme et de se montrer à tous comme elle était vraiment.

Les rumeurs étaient déjà bien assez graves. On murmurait que la jeune princesse n'avait rien d'une beauté, qu'elle aurait même été atrocement défigurée dans un accident tragique au cours de son enfance. Que c'était une chance que personne ne soit jamais tenu de la voir et qu'elle soit aussi douée avec son magnétisme, car cela épargnait à la cour le spectacle d'une telle laideur.

Elle inclinait la tête, remerciant une femme pour ses mensonges au sujet de l'honorabilité de ses parents, quand son regard s'arrêta sur un homme un peu plus loin dans la queue.

Son cœur faillit rater un battement. Elle continua ses mouvements comme une automate – hocher la tête, présenter sa main, murmurer un merci – tandis que le monde autour d'elle se brouillait en nuances de gris.

Sir Evret Hayle était devenu garde royal dans l'entourage personnel de son père alors que Levana n'avait que huit ans, et elle était aussitôt tombée amoureuse de lui, bien qu'il soit plus vieux qu'elle de près de dix ans. Il avait une peau d'ébène, et des yeux brillants d'intelligence quand il était de service, pétillants de gaieté dans ses périodes de repos. Depuis qu'elle avait surpris des paillettes d'or et d'émeraude dans ses iris, elle était fascinée par ses yeux et vivait dans l'espoir d'être un jour suffisamment proche de lui pour les admirer de nouveau. Ses cheveux étaient une masse de boucles denses, assez longues pour paraître rebelles, assez courtes pour être raffinées. Levana ne l'avait jamais vu autrement qu'en uniforme de la garde royale – lequel soulignait avec précision le moindre muscle de

ses bras et de ses épaules – jusqu’à ce jour. Il portait un pantalon gris tout simple et une chemise façon tunique presque trop sobre pour des funérailles royales.

Il les portait comme un prince.

Depuis sept ans, elle le considérait comme le plus bel homme de la cour lunaire. De la ville d’Artemisia. De la Lune entière. Elle l’avait su avant même d’être assez grande pour comprendre pourquoi son cœur battait si fort dès qu’il se trouvait à proximité.

Et voilà qu’il s’approchait. Il n’y avait plus que quatre personnes entre eux. Trois. Deux.

Les mains tremblantes, Levana se redressa et rectifia son magnétisme pour éclaircir ses yeux et faire scintiller le joyau sur sa joue, comme une vraie larme. Elle se grandit un peu, aussi, de façon à être plus près de la taille d’Evret, tout en restant suffisamment petite pour sembler vulnérable et avoir besoin de protection.

Il y avait des mois qu’elle n’avait pas eu l’occasion de le voir d’aussi près, et il était là, venant vers elle, les yeux emplis de sympathie. On voyait bien des lueurs d’or et d’émeraude dans ses prunelles, ce n’était pas un effet de son imagination. Il n’était pas là en tant que garde royale, pour une fois, mais comme simple citoyen lunaire en deuil. Il lui prit la main et l’approcha de ses lèvres pour souffler un baiser sur ses phalanges. Le pouls de Levana grondait à ses oreilles.

— Votre Altesse, commença-t-il, d’une voix qui la plongea dans un ravissement presque aussi intense que la contemplation de ses yeux. Je suis désolé de la perte qui vous afflige. Nous partageons tous le même chagrin, mais je sais que vous en portez le poids plus que n’importe qui.

Elle tâcha d’enregistrer ses mots dans un coin de sa mémoire pour y revenir et les analyser plus tard, quand il ne serait pas en train de lui tenir la main ou de la fixer dans les yeux. « Je sais que vous en portez le poids plus que n’importe qui. »

Bien qu’il ait l’air sincère, Levana doutait qu’il ait beaucoup apprécié le roi et la reine. Peut-être son chagrin venait-il du fait qu’il n’était pas de service au moment des meurtres, et n’avait donc rien pu faire pour les empêcher. Il paraissait exceptionnellement fier de sa mission de garde royal.

Pour sa part, elle se réjouissait qu’Evret n’ait pas été là. Que d’autres se soient fait tuer à sa place.

— Merci, souffla-t-elle. Votre amabilité rend ce jour plus facile à supporter, sir Hayle.

C’était ce qu’elle avait déjà dit à d’innombrables autres invités ce jour-là. Souhaitant ajouter quelque chose de plus personnel, elle déclara :

— Vous savez sans doute que vous étiez l’un des favoris de mon père.

Elle ignorait totalement si c’était le cas, mais l’attendrissement qu’elle lut dans les yeux d’Evret rendit cela aussi vrai qu’elle voulait bien le croire.

— Je continuerai à servir fidèlement votre famille aussi longtemps que j’en serai capable.

Les mots convenus ayant été échangés, il la lâcha. Elle avait des picotements dans les doigts en laissant retomber sa main.

Mais au lieu de s’éloigner, Evret se tourna vers une femme qui se tenait à côté de lui.

— Votre Altesse, je ne crois pas que vous ayez déjà rencontré ma femme. Votre Altesse Royale, princesse Levana Blackburn, je vous présente Solstice Hayle. Sol, voici Sa très charmante Altesse, la princesse Levana.

Quelque chose se recroquevilla chez Levana, devint dur et coupant dans ses entrailles, mais elle s’obligea à sourire et à tendre la main. Solstice fit une révérence et lui baisa les doigts en prononçant des paroles que Levana n’écoula pas. Elle avait eu vent du mariage d’Evret quelques années plus tôt mais n’y avait pas prêté grande attention. Ses parents s’étaient mariés aussi, après tout, et cela n’avait pas semblé faire naître beaucoup d’affection entre eux. Et puis, quelle importance accorder à une épouse, dans ce monde où les maîtresses étaient aussi nombreuses que les servantes et la monogamie aussi rare qu’une éclipse ?

Mais voilà qu'en rencontrant la femme d'Evret pour la première fois, elle remarqua trois choses qui lui firent reconsidérer sa position.

D'abord, Solstice était d'une grande beauté, mais qui ne devait rien au magnétisme. Elle possédait un visage rieur, en forme de cœur, des sourcils bien dessinés et une peau couleur de miel. Ses longs cheveux, qui n'étaient pas attachés, lui tombaient presque jusqu'à la taille en lourdes mèches brunes ondulantes.

Ensuite, Evret la contemplait avec une douceur dans le regard que Levana ne lui avait jamais vue, et qui fit naître en elle une jalousie si forte qu'elle en était douloureuse.

Enfin, elle était enceinte et proche du terme.

Cela, Levana ne l'avait pas su.

— Quel plaisir de faire votre connaissance, s'entendit déclarer Levana, qui ne saisit pas la réponse de Solstice.

— Sol est couturière dans l'AR-A, lui apprit Evret avec fierté, ramenant sur lui l'attention de Levana. Elle a même été retenue pour broder plusieurs des robes que vous voyez aujourd'hui.

— Oh. Oui, je... je crois me rappeler que ma sœur m'a parlé d'une couturière en ville qui a beaucoup de succès...

Levana s'interrompit en voyant le visage de Solstice s'éclairer, et cette expression ne fit que renforcer sa haine.

Elle ne retint rien d'autre de leur brève conversation, jusqu'à ce qu'Evret pose la main dans le dos de sa femme en un geste protecteur ; ce n'est qu'en les voyant s'éloigner que Levana remarqua chez Solstice une fragilité que sa beauté lui avait d'abord cachée. Elle semblait être une personne délicate, épuisée par les funérailles, ou sa grossesse, ou peut-être les deux. Evret lui glissa quelques mots à l'oreille d'un air inquiet, mais ils étaient déjà trop loin pour que Levana entende ce qu'il disait.

Levana reporta son attention sur ceux qui faisaient la queue devant elle. Une autre personne affligée qui lui présentait ses condoléances, un autre menteur. Elle était entourée de mensonges. Elle adopta un comportement de machine – hocher la tête, tendre la main, marmonner merci – tandis que la ligne s'étirait devant elle, à l'infini. Sa sœur, quant à elle, s'appliquait de moins en moins à feindre la tristesse ; ses gloussements et ses minauderies s'élevaient de plus en plus clairs au-dessus des murmures de la foule, sous l'œil holographique de leurs parents en train d'échanger leurs vœux de mariage.

Monogamie. Fidélité. *Amour sincère*. Elle n'avait jamais rien vu de tout cela, sinon dans les contes de fées qu'on lui racontait dans son enfance ou dans les pièces de théâtre qui se donnaient parfois devant la cour. Pourtant, être choyée, adulée, quel rêve ce devait être ! Avoir un homme qui vous regardait avec une telle adoration. Sentir ses doigts au creux de votre dos, comme un message silencieux adressé à tous pour signifier que vous étiez à lui, et lui à vous...

Quand une femme portant des andouillers de cerf gris sur le front vit des larmes briller dans les yeux de Levana, elle hocha la tête d'un air compréhensif et lui glissa un mouchoir gris.



Levana se persuada que c'était l'ennui qui la poussait hors du palais trois jours après les funérailles, toujours vêtue de gris. Elle se dit qu'elle avait besoin de s'acheter quelque chose de beau et de coloré pour marquer la fin de son deuil et participer à la liesse populaire qui entourait le couronnement de la nouvelle souveraine. Il lui fallait une paire de mules flambant neuves, ou peut-être une écharpe brodée à nouer autour de sa taille, afin de célébrer cet événement historique. Rien de ce qu'elle possédait dans sa garde-robe ne saurait convenir.

Mais tous ces faux prétextes préparés à l'intention des gardes qui surveillaient le quai du train à lévitation magnétique se révélèrent inutiles. Personne ne l'arrêta pour lui demander où elle allait.

L'AR-4, le quartier commerçant le plus populaire d'Artemisia, grouillait de courtisans, de nobles accompagnés de leurs serviteurs, tout de gris vêtus, en train de procéder aux derniers préparatifs pour les festivités du lendemain. Aucun ne reconnut Levana qui affichait les traits d'une déesse au teint olivâtre, grande et mince, au long cou gracieux et aux pommettes saillantes. Elle ne s'était pas donné de chevelure, ne voulant pas détourner l'attention de son crâne et de sa silhouette ciselés à la perfection. Seuls les gardes silencieux qui se coulaient dans son sillage auraient pu trahir son identité, mais il y avait trop de monde dans la rue pour qu'on les remarque.

Elle ne prêta aucune attention aux cordonniers, tailleurs, chapeliers, bijoutiers, galeristes d'art ou confiseurs. Elle savait précisément où elle allait. Elle comptait les rues qu'elle avait mémorisées le matin même sur un plan holographique. Son regard accrocha la Terre croissante qui se détachait dans le ciel noir au-delà du dôme de protection, mais elle la perdit de vue en tournant dans une charmante petite ruelle. Des arômes de café grillé échappés d'une brûlerie l'accompagnèrent le long des jardinières et des bancs de pierre. Sans être désert, l'endroit dégageait une atmosphère de sérénité après l'agitation de la rue principale.

Et puis, elle arriva devant l'échoppe, conformément aux indications du plan. Une enseigne accrochée au-dessus de la porte montrait une aiguille et du fil, et derrière la vitrine on découvrait un assortiment de bobines de fil et de rouleaux de tissu.

En s'arrêtant à l'entrée, Levana réalisa qu'elle avait l'estomac noué depuis qu'elle s'était engagée dans la ruelle. Elle se sentait nerveuse.

Et à cause de quoi ? La femme d'un garde du palais ? Une simple couturière ? Ridicule.

Elle fit signe à son escorte de l'attendre dehors, prit une grande inspiration, puis poussa la porte.

Elle pénétra dans une salle d'exposition bien éclairée. Un regard rapide lui apprit qu'elle était vide, mais une deuxième porte entrouverte menait à une arrière-salle d'où s'échappait le ronronnement mécanique d'un métier à tisser.

Dans un coin, deux mannequins holographiques présentaient un échantillon de vêtements – de la lingerie à la robe de bal, en passant par le costume trois-pièces et les bas au crochet. Tout était magnifique. On comprenait sans mal comment cette petite boutique insignifiante nichée au fond d'une ruelle de l'AR-4 se taillait aussi vite une réputation parmi les familles nobles.

Levana fit le tour de la salle d'exposition. Elle n'était pas grande mais proposait une foule de choses à voir. Des étagères chargées de serviettes, de draps et de rideaux brodés. Des écharpes de soie d'une délicatesse arachnéenne. Un bustier qui semblait entièrement réalisé en fil d'argent et pierres précieuses – plus un bijou qu'un vêtement.

Puis son regard tomba sur une couverture accrochée sur un mur, assez grande pour occuper quasiment tout l'espace. Levana, aussitôt sous le charme, recula d'un pas pour l'admirer.

La Terre et l'espace. Reconstitués à partir de fragments d'étoffe de toutes les tailles et de toutes les formes, dont les bords avaient été laissés effilochés aux coutures. Des forêts verdoyantes et des déserts bruns à la texture rugueuse, des océans bleus qui scintillaient et des velours d'un noir d'ébène, cousus au fil d'or. Chaque pièce de la couverture était brodée de lierre et autres motifs floraux, de spirales gracieuses et d'étoiles filantes. Le résultat aurait pu sembler chaotique et surchargé si l'épaisseur du fil d'or ne lui avait pas conféré de la force, de la beauté, et même de la sérénité. Levana ne connaissait pas grand-chose à la broderie ou à la couture, mais elle savait, d'instinct, que chaque point avait été fait à la main.

— Bonjour.

Levana sursauta et vérifia – avant tout – que son magnétisme ne s'était pas estompé sous l'effet de la surprise. Puis elle se retourna.

Solstice Hayle se tenait sur le seuil de l'arrière-salle, le sourire aux lèvres, avec à la main un cercle de broderie tendu de coton blanc. Une aiguille était piquée dans l'étoffe, un bout de fil brun passé dans le chas.

— Puis-je vous aider ?

Il se dégageait d'elle une telle impression de gentillesse que Levana fut aussitôt sur la défensive.

— Oui. Je...

Elle hésita. Elle avait oublié la raison de sa venue. Quelle mouche l'avait piquée, de se rendre dans cette boutique pour voir cette femme si belle avec son ventre énorme et tous ces vêtements somptueux créés de ses mains ?

Elle ravala le désespoir qui menaçait de l'étrangler. Se souvint qu'elle aussi était belle, tant que son magnétisme tenait, et qu'elle était une princesse.

— Il me faudrait quelque chose pour demain, conclut-elle. À porter au couronnement.

Solstice hocha la tête.

— Bien sûr. Mais j'ai peur que, pour vous confectionner quoi que ce soit maintenant, le temps ne nous fasse défaut. Peut-être pourrions-nous trouver ici une pièce qui vous plaise et la modifier en fonction de vos goûts. (Elle posa son cercle de broderie et s'avança dans la pièce, une main sur son ventre.) Aviez-vous envie d'une robe ? Ou d'un accessoire, peut-être ?

Après un instant de réflexion, Levana répondit :

— Auriez-vous des gants ?

Elle en avait déjà en abondance, mais des gants ne réclameraient pas de prendre ses mesures. Et puis, elle adorait en porter. Cela faisait deux choses en moins à cacher sous son magnétisme.

— Oh oui, j'en ai un merveilleux assortiment.

Se retenant d'une main au bord d'une commode en bois, Solstice se pencha pour ouvrir l'un des tiroirs du bas. Il débordait de gants de femme, soigneusement pliés sur du papier de soie.

— Pensez-vous recourir au magnétisme pour l'occasion ?

Levana se raidit.

— Que voulez-vous dire ?

Solstice lui jeta un coup d'œil surpris et Levana retint son souffle, réalisant qu'elle avait les mains moites. Soudain, elle était furieuse. Furieuse que cette femme soit si jolie sans le moindre effort. Furieuse de penser qu'elle dormirait ce soir au côté de son mari transi d'amour. Que bientôt elle tiendrait dans ses bras un bébé fripé et vagissant qui ne se demanderait jamais s'il était aimé, ou si ses parents s'aimaient l'un l'autre.

Parmi tout ce à quoi elle aspirait, Levana n'avait jamais rien obtenu si facilement.

Solstice avait dû remarquer son changement d'humeur. Elle se redressa avec lenteur, sur ses gardes. Elle respirait fort, comme si le simple fait d'ouvrir ce tiroir l'avait fatiguée, et on voyait briller une fine pellicule de sueur sur sa lèvre supérieure. Quelle petite chose fragile elle faisait, décidément !

Et pourtant, son sourire adorable ne la quitta pas un seul instant.

— Simplement que si vous envisagez d'user de votre magnétisme, nous pourrions choisir une teinte en accord avec la couleur de peau que vous avez prévue. Ou alors, si vous savez déjà quelle robe vous porterez, nous pourrions coordonner les deux.

Tâchant de ravaler la jalousie qu'elle sentait monter en elle, Levana baissa les yeux sur ses mains. Ces longs doigts fins et délicats qui n'étaient pas vraiment les siens.

Elle croisa le regard de Solstice.

— Que prendriez-vous pour vous-même ?

Solstice pencha la tête sur le côté, en un geste qui évoqua à Levana les petits oiseaux de la ménagerie du palais quand ils entendaient un bruit inconnu et le prenaient à tort pour celui d'un prédateur.

La couturière reporta son attention sur le tiroir de gants.

— Eh bien..., commença-t-elle d'un air hésitant, j'ai toujours eu un faible pour les tons de pierres précieuses.

Se baissant de nouveau, elle écarta deux épaisseurs de papier de soie et en sortit une paire de gants bleu saphir, quasiment dépourvus de tout ornement. Les bords en étaient rehaussés d'une chaînette en or avec un minuscule fermoir. Levana estima qu'ils lui remonteraient presque à l'épaule. Solstice les approcha de son poignet pour lui montrer le contraste avec sa peau olivâtre.

— Qu'en pensez-vous ?

Lèvres pincées, Levana caressa du pouce les fermoirs en or.

— À quoi cela sert-il ?

— Ces gants font partie d'un ensemble de ma conception. Ils sont prévus pour aller avec un collier, je vais vous montrer...

Elle entraîna Levana vers un comptoir à bijoux encombré de chaînes, de perles et de fermoirs, et lui indiqua un collier scintillant. Levana crut tout d'abord qu'il était en métal, mais en le prenant, elle s'aperçut qu'il était en fil d'or épais tressé avec soin. Deux fermoirs étaient fixés de chaque côté. Sol continua :

— Il est relié aux gants par deux autres chaînes, vous voyez ?

Levana voyait. L'ensemble était à la fois exquis et original, deux choses toujours très populaires à la cour, mais sans tomber dans le clinquant comme tant de concepts à la mode.

Elle effleura du doigt la tresse souple en fil d'or et l'imagina autour de son cou. Quelle allure elle aurait avec ! Comme cela soulignerait la ligne de son cou et de ses clavicules, comme la soie bleue ferait bien ressortir sa peau couleur de miel et ses cheveux auburn !

Ce n'est qu'à cet instant qu'elle se rendit compte que dans son fantasme elle avait les traits de Solstice Hayle.

Solstice eut un geste en direction du tiroir.

— Aimeriez-vous voir d'autres gants ?

— Non, répondit Levana. Je prends ceux-là. Et le collier aussi.

— Oh, merveilleux ! Voulez-vous les emporter aujourd'hui, ou préférez-vous les faire personnaliser ?

— Personnaliser ?

Solstice hochla la tête.

— C'est ma spécialité : la petite touche supplémentaire qui, je l'espère, distingue ma boutique de celle des autres couturières d'Artemisia. S'il y a un motif particulier que vous aimeriez voir figurer sur les gants, je pourrais vous le broder pour demain matin. Certaines clientes me demandent par exemple leur fleur favorite, ou bien leurs initiales...

Levana posa son regard sur la couverture de la Terre accrochée au mur.

— C'est vous qui avez brodé cela, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est moi, confirma Solstice avec un petit rire étonnamment guilleret, presque enfantin. Et cela m'a pris beaucoup plus longtemps qu'une soirée. Vous aimez ?

Levana se renfroigna. Elle aimait, énormément. Mais elle n'avait pas envie de le dire.

— Je veux bien une broderie sur les gants. Un motif baroque, comme sur votre couverture. Avec peut-être un L glissé dedans, mais rien de trop évident.

— Un L ? Comme pour la Lune ? (Son sourire était plus chaleureux que jamais.) Ce sera avec plaisir. Voulez-vous que je les fasse livrer demain matin ?

— Oui, dit Levana, avant de marquer une petite pause. Faites-les porter au palais. Adressez-les à la princesse Levana, et dites à la réception que j'attends la livraison. Ils veilleront à ce que vous soyez payée.

Le sourire de Solstice s'était figé, ses yeux s'étaient remplis de surprise et de panique. Levana connaissait bien cette expression. C'était celle de n'importe quel serviteur du palais quand il réalisait qu'il était en présence d'un membre de la famille royale et s'efforçait de se rappeler s'il avait dit ou fait quelque chose de répréhensible. Recouvrant son sang-froid, Solstice effectua une petite révérence en s'appuyant sur le comptoir pour garder l'équilibre.

— Désolée de ne pas vous avoir reconnue, Votre Altesse. C'est un si grand honneur que vous fassiez appel à mes services.

Confortée par le sentiment de son pouvoir sur cette femme insignifiante dans son insignifiante boutique, enhardie par la conviction que c'était bel et bien un honneur de la servir, Levana fut tentée de se livrer à une démonstration d'autorité. Elle s'imagina ordonner à Solstice de s'agenouiller devant elle, sachant que dans son état cela lui serait difficile. Ou menacer de ternir sa réputation si elle était déçue des gants. Ou suggérer que Solstice lui fasse cadeau de cette couverture merveilleuse figurant la Terre, au titre de dîme royale, ou comme témoignage de gratitude, et la regarder hésiter à céder un objet qui avait manifestement une si grande valeur pour elle et pour son commerce.

Mais Levana ravala bien vite ces fantasmes avant que sa langue ne la trahisse.

Solstice ne manquerait pas de le raconter à son mari, et Evret Hayle n'appellerait plus jamais Levana *Sa très charmante Altesse*.

Elle s'éclaircit la voix et s'obligea à sourire pour la première fois depuis qu'elle avait mis les pieds dans la boutique. Peut-être était-ce pour cela qu'elle était venue. Pour que Solstice parle à son mari de sa visite impromptue, et lui raconte qu'elle porterait l'une de ses créations au couronnement. Le cœur de Levana se réchauffait à l'idée qu'Evret sache quelle princesse généreuse elle était. Elle voulait qu'il pense à elle, ne serait-ce que brièvement. Elle voulait qu'il l'admire.

Alors, elle mentit.

— L'honneur sera pour moi, déclara-t-elle, de porter une pièce aussi exquise. Je comprends pourquoi sir Hayle ne tarit pas d'éloges à votre sujet.

Solstice rougit du bonheur d'une femme amoureuse et Levana partit à la hâte, avant que la bile ne lui brûle la gorge.



Le lendemain matin, jour du couronnement de Channary, c'était à croire que la Lune entière avait reçu la permission de faire la fête comme si le double meurtre n'avait jamais eu lieu ; comme si le roi Marrok et la reine Jannali étaient entrés paisiblement dans les manuels d'histoire ; comme si la jeune Channary pouvait devenir une souveraine juste et sage. Levana n'aurait pas su dire combien de personnes y croyaient, et nul doute qu'il s'agissait exclusivement de gens qui ne connaissaient pas sa sœur, mais le droit de Channary à monter sur le trône ne souffrait pas de contestation, pas même de sa part. Elles étaient les seules héritières du sang de Blackburn, cet ancêtre lointain qui avait été le premier détenteur du pouvoir lunaire. Channary, l'aînée, allait devenir reine, comme son fils ou sa fille après elle. La couronne se transmettait ainsi de génération en génération depuis le jour où la Lune était devenue une monarchie et où Cyprus Blackburn avait créé son propre trône.

Ce n'était certainement pas Levana qui s'opposerait à cette tradition, malgré l'exaspération qu'elle pouvait ressentir à l'idée que cette folle de Channary passerait plus de temps à faire du charme à son personnel masculin qu'à prendre à bras-le-corps les difficultés économiques du pays.

Mais elle n'avait que quinze ans, comme on le lui rappelait souvent, alors que pouvait-elle connaître à ce genre de choses ?

Rien du tout, lui répondrait Channary, ou n'importe lequel des thaumaturges qui s'apprêtaient à lui prêter allégeance. Ils semblaient tous ignorer la loi selon laquelle un membre de la famille royale lunaire pouvait régner dès l'âge de treize ans, avec ou sans l'assistance d'un conseil.

Postée sur le balcon du deuxième étage, Levana contemplait la grande salle où s'étaient tenues les funérailles, où sa sœur avait feint de sangloter jusqu'à défaillir, avant de se faire raccompagner par Evret Hayle, qui se trouvait être le plus proche à ce moment-là. La salle où Levana était restée seule à bredouiller un discours improvisé truffé de mensonges et de fausses larmes.

On avait retiré les gris pour les remplacer par les couleurs officielles de la Lune : le blanc, le rouge et le noir. Une gigantesque tapisserie accrochée au mur derrière l'estrade affichait le symbole lunaire, un blason qui remontait à l'époque où la Lune était encore une république. On y voyait la Lune et sa capitale Artemisia, avec la Terre – autrefois son alliée – à l'arrière-plan. C'était une œuvre majestueuse, mais Levana ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait été encore plus belle si elle avait été brodée par Solstice Hayle.

Tandis que la foule des serviteurs s'affairait dans l'ombre à préparer la cérémonie et que sa sœur devait se glisser dans sa robe, Levana appréciait la sérénité de la salle encore déserte.

Elle avait choisi une robe saphir toute simple pour aller avec les gants qu'elle avait reçus dans ses appartements plus tôt ce matin-là. Ils étaient arrivés dans un carton blanc, emballés dans du papier de soie et accompagnés d'un petit message de Solstice que Levana avait jeté sans le lire.

Les gants étaient encore plus beaux à la lumière naturelle qui se déversait par les fenêtres du palais, et les broderies plus délicates et plus exquises qu'elle ne l'avait imaginé. Les motifs commençaient par des L discrets placés au creux des paumes, puis s'entrelaçaient autour des avant-bras, remontaient au-dessus du coude et se mêlaient parfaitement aux chaînes qui prolongeaient l'ensemble jusqu'au cou.

Elle avait la sensation d'être une reine, debout à ce balcon, et ne put s'empêcher de rêver que c'était elle qu'on allait couronner. Comme elle n'avait pas encore arrêté son choix sur un magnétisme précis, elle revêtit l'apparence de sa sœur. Vingt-deux ans, élégante et sûre d'elle-même, avec de grands yeux rieurs.

Mais non. Elle ne voulait pas ressembler à Channary. Elle ne voulait pas de sa beauté, pas au prix de la cruauté et de l'égoïsme qui l'accompagnaient.

À peine eut-elle pensé cela qu'une autre femme surgit dans ses pensées.

« Je ne crois pas que vous ayez déjà rencontré ma femme. »

Emprunter les traits de Solstice Hayle lui paraissait tabou, répréhensible, et pourtant, étrangement approprié. Levana revit son visage parfait, la cascade de cheveux bruns qui lui tombait sur les épaules, ses yeux en amande et ses lèvres à peine rehaussées de rouge, comme si on venait de les embrasser – bien sûr il était tout à fait possible que cette dernière impression soit un effet de sa jalousie. Elle repensa aux longs cils voluptueux de la jeune femme, à la manière dont elle avait paru rayonner de bonheur, même en cette journée de deuil. Elle repensa à son ventre arrondi, lourd de la promesse d'un enfant.

L'enfant d'Evret.

Levana posa la main sur son propre ventre, incorporant la grossesse dans son magnétisme. Qu'éprouvait-on, à sentir un être grandir à l'intérieur de soi ? Un produit de l'amour, et non le fruit d'une manipulation ou l'espoir d'un gain politique.

— Levana, es-tu... ?

Avec un petit cri de surprise, Levana pivota et vit Channary surgir au sommet de l'escalier. Sa sœur s'arrêta net.

— Oh, vous n'êtes pas...

Channary hésita, plissa les yeux, adoptant un air soupçonneux que Levana lui avait vu mille fois. Malgré la maîtrise de plus en plus grande qu'elle avait de son magnétisme, Channary voyait toujours clair dans son jeu. Elle ne lui expliquait jamais ce qui la trahissait, si c'était sa façon de se tenir, une

expression particulière ou peut-être un tic, à la manière d'un joueur de poker. Mais Channary parvenait toujours à la démasquer.

Sentant que sa sœur n'était pas convaincue par cette femme enceinte qui traînait sur le balcon supérieur de la grand-salle, Levana s'inclina bien bas.

— Je vous demande pardon, Votre Altesse, déclara-t-elle le plus humblement possible. Je ne devrais pas être ici. J'attendais que mon mari ait fini son service, et j'ai voulu monter pour admirer les décorations.

Consciente qu'elle en avait déjà dit plus qu'une simple couturière ne l'aurait osé, Levana s'inclina de nouveau.

— Me donnez-vous la permission de me retirer, Votre Altesse ?

— Oui, concéda Channary, hésitant toujours, et que je ne vous y reprenne pas. Cet endroit n'est pas un lieu de promenade pour personnes désœuvrées. Si vous ne savez pas comment occuper vos journées pendant votre... (Elle indiqua le ventre de Levana.)... gestation, je suis sûre que ma dame de compagnie saura vous trouver quelque chose à faire. Je ne tolérerai pas l'oisiveté sous mon règne, pas même pour les femmes dans votre situation.

— Naturellement, Votre Altesse.

Gardant la tête baissée, Levana contourna sa sœur et fila en direction de l'escalier.

— Une dernière chose...

Elle se figea.

— Vous êtes la femme de sir Hayle, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Altesse.

Levana entendit un pas léger, puis un autre, se retourna. Intriguée, elle se risqua à relever la tête... et le regretta à l'instant où elle vit le petit sourire narquois de sa sœur.

— Dites-lui bien à quel point j'ai apprécié le moment que nous avons passé ensemble après les funérailles, déclara Channary. Il a su me reconforter comme personne, et j'espère que j'aurai bientôt une nouvelle occasion de savourer sa compagnie. (Elle darda un bout de langue au coin de ses lèvres tout en jetant un coup d'œil au ventre faussement arrondi de sa sœur.) Vous êtes une femme comblée, madame Hayle.

Levana en resta bouche bée, suffoquée d'horreur et d'indignation, tandis que le sang affluait à son visage.

— Espèce de menteuse !

Le regard lourd de sous-entendus de Channary se teinta aussitôt d'arrogance.

— Alors, c'est toi ! s'exclama-t-elle avec un petit rire ravi. Par la Lune, que fais-tu sous les traits de la femme d'un de nos gardes ? Et enceinte, qui plus est !

Serrant les poings, Levana se détourna et s'engagea dans l'escalier.

— C'était pour m'entraîner ! lança-t-elle par-dessus son épaule.

— À maîtriser ton pouvoir ? raila Channary en lui emboîtant le pas. Ou à mener une vie de solitude éternelle ? Tu dois bien te douter que ce n'est pas en te promenant sous l'aspect d'une pauvre femme enceinte que tu vas plaire à quiconque à la cour. Ou alors... Oh ! (Feignant la stupeur, Channary se couvrit la bouche avec la main.) Espérerais-tu que sir Evret lui-même te voie comme cela ? Qu'il te prenne à tort pour sa chère et tendre ? Qu'il te serre dans ses bras, t'embrasse à te faire tourner la tête, peut-être même... revive avec toi ce qui a entraîné ta condition présente ?

Malgré sa honte, Levana s'accrochait à l'apparence de Solstice Hayle, ne serait-ce que par principe. Channary croyait pouvoir contrôler ses décisions en se moquant d'elle, et Levana s'y refusait catégoriquement.

— Arrête ça, siffla-t-elle, fulminante, en parvenant au premier palier. (Elle fit le tour d'une colonne pour continuer en direction du rez-de-chaussée, la main sur le ventre comme l'aurait fait une vraie femme

enceinte.) Tu es juste jalouse parce que tu n'as jamais la moindre originalité avec ton...

Elle se figea au milieu des marches.

Deux gardes se tenaient au garde-à-vous au bas de l'escalier.

L'un d'eux était Evret Hayle.

Un frisson la parcourut tout entière, de son utérus vide à sa poitrine en remontant jusqu'au bout de ses doigts gantés.

En dépit de son entraînement, Evret fut incapable de conserver une expression stoïque et indifférente. Il posa les yeux sur Levana – Solstice – et s'appliqua, très fort, à garder un air professionnel, mais il ne parvint qu'à paraître confus et surpris.

— Solstice ? bredouilla-t-il, fronçant les sourcils en voyant la splendide robe bleue tendue sur son ventre, les gants artistiquement brodés sur lesquels il l'avait sans doute vue travailler la veille au soir. Je croyais que tu devais te reposer. Que fais-tu ici ?

Levana se racla la gorge.

— Oups, fit Channary. J'aurais dû te prévenir qu'il était là. Cela m'était complètement sorti de la tête.

Elle descendit les marches jusqu'au niveau de Levana et posa sa main sur son épaule.

— Ne vous en faites pas, imbécile. Ce n'est que ma petite sœur, qui joue à se prendre pour votre femme. (Elle baissa la voix pour continuer dans un murmure exubérant :) Entre nous, je crois qu'elle a un petit faible pour vous. N'est-ce pas, ma chérie ?

Levana sentit un sanglot se former au fond de sa gorge. Elle s'efforça de déterminer ce qu'il y avait de pire dans cette situation. Qu'Evret l'ait surprise sous les traits de sa femme, ou l'insinuation de Channary.

Les deux étaient tout aussi mortifiants. Elle aurait préféré recevoir seize coups de couteau dans la poitrine que de supporter une telle humiliation.

Repoussant Channary, elle se cacha le visage – ce beau visage parfait qui ne lui appartenait pas – et s'élança au pas de course à travers la grand-salle. Elle courut aussi vite qu'elle put, ignorant les serviteurs qui se plaquaient contre les murs pour s'écarter de son chemin.

Elle arracha ses gants à l'instant où elle atteignit ses appartements. L'une des chaînes cassa net. L'ourlet de l'autre gant se déchira. Elle détacha le fermoir du collier, manquant s'étrangler dans sa hâte à s'en débarrasser.

Le tour de la robe vint ensuite. Peu lui importait de l'abîmer. Elle *voulait* l'abîmer. Bientôt elle fourra la robe et les gants en boule dans un coin de son dressing, sachant qu'elle ne les porterait plus jamais.

Quelle idiote elle était. Quelle incurable idiote !

D'avoir cru qu'on pourrait l'admirer. D'avoir cru qu'elle pourrait être belle, adorée, ou simplement remarquée. D'avoir cru pouvoir être quoi que ce soit.



Levana assista à la cérémonie du couronnement vêtue de blanc de la tête aux pieds, sous l'aspect d'une princesse aux cheveux cireux et à la peau si pâle qu'elle en était presque invisible, cachant les traces de ses larmes sous son magnétisme.

Elle avait pris place au premier rang et loua sa sœur avec le reste des Lunaires rassemblés, s'agenouilla en même temps que la Lune entière, courba la tête avec les autres. Mais elle se refusa à regarder Channary, pas même quand on lui posa la couronne sur la tête, quand elle prit le sceptre en main

ou qu'on lui drapa le grand manteau blanc sur les épaules. Ni quand elle but le sang de son peuple dans le calice d'or, quand elle s'ouvrit le doigt pour faire couler son propre sang dans une vasque en marbre ou quand elle prononça un serment qu'elle ne tiendrait sûrement pas.

Elle n'eut pas non plus un regard pour Evret, bien qu'il soit dans son champ de vision pendant toute la cérémonie.

Levana resta figée comme une statue. Une jeune fille de régolithe et de poussière.

Elle haïssait sa sœur, désormais sa reine. Channary ne méritait pas le trône. Elle gâcherait chaque occasion qu'elle aurait de devenir une grande souveraine. De renforcer le potentiel économique de la Lune. De poursuivre les recherches et les progrès technologiques entamés par leurs parents. De faire d'Artemisia la ville la plus somptueuse et la plus enviable de la galaxie.

Sa sœur ne méritait pas le sceptre. Le manteau. La couronne.

Elle ne méritait rien.

Pourtant, elle aurait tout. Elle, Solstice Hayle et toutes les familles de la cour auraient tout ce qu'elles pouvaient désirer.

Seule Levana – trop jeune, trop laide pour avoir la moindre importance – continuerait à vivre dans l'ombre de sa sœur jusqu'à ce qu'on finisse par oublier complètement son existence.



Elle eut seize ans deux semaines plus tard. Il y eut des réjouissances nationales, mais, après la semaine de célébrations qui avait suivi le couronnement, son anniversaire ne fut guère qu'une fête royale de plus. Le festin fut agrémenté par un magicien qui régala les familles de la cour avec ses tours, et les convives se firent un plaisir de se laisser embarquer dans ses illusions.

Levana avait encore revêtu l'apparence de la pâle jeune fille invisible. Assise à la table centrale à côté de sa sœur si belle, elle feignait l'indifférence tandis que le magicien changeait la nappe en lion et la serviette d'une dame en lapin. L'assistance poussait des « ooh » et des « aaah » et prenait des paris en regardant le lion poursuivre le lapin sous les tables, entre leurs pieds. Le lapin bondit alors sur les genoux de la reine, qui se mit à glousser et à caresser ses longues oreilles, puis il disparut en fumée. La serviette n'avait pas quitté la main de l'illusionniste. Ce n'était qu'une serviette.

Le lion s'inclina devant la reine avant de disparaître à son tour. La nappe n'avait pas quitté la table du banquet.

Les convives, conquis, applaudirent en riant.

Personne ne parut remarquer que les illusions s'étaient focalisées sur la reine, et non sur la jeune fille dont c'était l'anniversaire.

Après avoir salué bien bas dans toutes les directions, le magicien ramassa une bougie effilée sur l'une des tables et la souffla. L'assistance se tut. Levana fut la seule à ne pas se pencher en avant sous l'effet de la curiosité.

Le magicien laissa d'abord la fumée noire se dérouler naturellement, puis lui donna la forme de deux amants enlacés. Deux corps nus, qui se tordaient l'un contre l'autre en haletant.

Cette vision de débauche lui valut des rires tonitruants de la part des familles, et des œillades enflammées de la reine.

On devinait sans mal qui réchaufferait le lit de Channary ce soir-là.

Pour sa part, Levana sentit ses joues s'empourprer, mais elle camoufla son embarras derrière sa pâleur apparente. Non pas qu'elle trouve quoi que ce soit de choquant dans ce spectacle, mais tant que l'illusion persistait, elle percevait la présence d'Evret dans la salle comme une force gravitationnelle

attirant son attention sur lui, malgré elle. Savoir qu'il assistait à la même représentation suggestive, qu'il entendait les mêmes rires gras, songeant peut-être à ses propres relations avec sa femme, donnait à Levana le sentiment d'être aussi pathétique et insignifiante qu'une miette de son propre gâteau.

Elle n'avait plus adressé la parole à Evret depuis qu'il l'avait vue sous les traits de Solstice, ce qui n'avait rien d'étonnant : ils avaient échangé plus de mots lors des funérailles que durant toutes les années précédentes. Mais elle ne parvenait pas à se défaire de l'impression qu'il l'évitait, comme elle cherchait à l'éviter.

Il avait sans doute été mortifié, à la fois par le comportement de Levana et par les accusations de Channary. Et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de fantasmer, d'imaginer qu'il se sentait un peu flatté. Qu'il regrettait peut-être son mariage, ou réalisait que le mariage n'était qu'une convention stupide, comme bon nombre de familles nobles en étaient convaincues, et qu'il était amoureux d'elle, Levana... qu'il l'avait toujours aimée, mais qu'à présent il ne savait pas quoi faire de ces sentiments.

C'était un fantasme très complexe, qui la laissait souvent encore plus déprimée qu'avant.

Les jeux de fumée se dissipèrent sous des applaudissements nourris, et le magicien n'avait pas fini de s'incliner que toutes les chandelles de la table d'honneur s'embrasaient brusquement.

Levana poussa un cri et se jeta en arrière, basculant sur le sol avec sa chaise. Les flammes continuèrent à ronfler au-dessus d'elle, vives et vacillantes, et passé les premiers moments de terreur elle prit conscience qu'elles ne dégageaient aucune chaleur, ne s'étendaient pas au-delà des bougies et ne s'accompagnaient d'aucune puanteur de chair grillée.

Personne d'autre n'avait hurlé.

Personne d'autre n'avait tenté de se protéger.

À présent, tout le monde riait d'elle.

Tremblante, Levana accepta la main que lui tendait l'un des gardes royaux ; eux seuls ne manifestaient pas leur amusement. On releva sa chaise, et elle se rassit avec dignité.

Les flammes continuaient à brûler, aussi hautes qu'un homme, et alors que sa frayeur s'estompait, Levana parvint à distinguer qu'il s'agissait d'une nouvelle illusion. Flottant au-dessus des verres et des assiettes, des danseurs immatériels voltaient et bondissaient de flamme en flamme.

Channary s'esclaffait plus fort que tous les autres.

— Quel est le problème, petite sœur ? (*Viens par ici, petite sœur.*) Ne me dis pas que tu as peur d'un vulgaire tour de magie ?

Je veux te montrer quelque chose.

Levana fut incapable de répondre. Son cœur battait la chamade, et son regard méfiant restait fixé sur les danseurs dans les flammes. Leur existence, même s'il s'agissait d'une illusion induite par la manipulation de sa propre bioélectricité, lui interdisait de se détendre. Elle ne parvenait pas à les quitter des yeux. Ce qui n'était pas plus mal. Elle ne tenait pas à voir les expressions railleuses des convives autour d'elle. Les entendre glousser était déjà assez pénible.

Elle se réjouissait de ne pas avoir perdu le contrôle de son apparence de jeune fille invisible.

— La princesse aurait-elle peur du feu ? s'inquiéta le magicien.

Il ne mit pas fin à son numéro, mais les danseurs s'arrêtèrent de sauter pour se contorsionner lentement à l'intérieur de chaque flamme.

— Je vous demande pardon, Votre Altesse, continua-t-il. Je n'en savais rien.

— Ne vous en faites pas pour elle, dit Channary en tendant la main vers l'un des danseurs. Nous n'allons pas laisser ses craintes puériles nous gâcher la fête.

— Ah, soyez prudente, Votre Majesté. Le feu qui couve par-dessous est bien réel.

Afin de prouver ses dires, le magicien envoya le danseur sauter dans la paume de Channary. La flamme de la bougie continua à vaciller derrière lui. Une fois encore, l'assistance poussa un « ooh » ravi et tout le monde oublia Levana.

« Ne vous en faites pas pour elle. »

C'était seulement son anniversaire, après tout. Seulement sa fête.

Le numéro se conclut par la transformation de tous les danseurs en fusées, qui jaillirent vers le plafond avant d'exploser en feux d'artifice.

Quand la foule comblée eut fini d'applaudir, on apporta le dessert. Levana contempla son gâteau au chocolat. Il était surmonté d'une impressionnante sculpture en sucre, tout en volutes et en filigranes ; on aurait dit qu'elle risquait de se briser au premier contact.

Levana ne toucha pas à sa fourchette.

Tout appétit l'avait quittée. Elle avait encore l'estomac noué après le numéro des flammes dansantes, et ses paumes moites l'embarrassaient, menaçant de ruiner sa concentration. Elle s'était déjà suffisamment ridiculisée sans laisser les convives voir clair à travers son magnétisme.

— Je vais me coucher, annonça-t-elle sans s'adresser à personne en particulier.

Si quelqu'un lui avait accordé le moindre intérêt, on l'aurait entendue. Mais ce ne fut pas le cas.

Elle jeta un coup d'œil à Channary, qui avait appelé le magicien à leur table et lui faisait goûter un morceau de gâteau au chocolat.

Levana se demanda à quoi ressemblait le jeune homme sous son magnétisme. Il était beau pour l'instant, mais sous la surface, il pouvait être n'importe qui.

Ils pouvaient tous être n'importe qui.

Pourquoi ne le pouvait-elle pas, elle ? Pourquoi ne pouvait-elle pas être la seule personne qu'elle aurait voulu être ?

Peut-être parce qu'elle avait du mal à définir elle-même qui était cette personne.

Elle repoussa sa chaise d'un geste brusque, savourant le raclement des pieds sur le sol.

Pas une tête ne se tourna dans sa direction.

Ce fut uniquement quand elle eut quitté la grand-salle et qu'elle se retrouva dans le couloir principal que quelqu'un la retint.

— Votre Altesse ?

Elle se retourna et vit qu'un garde l'avait suivie. Enfin, trois, mais deux l'escortaient à distance respectueuse pour s'assurer qu'il ne lui arrive rien sur le chemin de ses appartements.

Le troisième garde lui était familier ; elle l'avait vu servir ses parents pendant de nombreuses années.

— Qu'y a-t-il ?

L'homme s'inclina.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse. Mon ami sir Evret Hayle m'a demandé de vous remettre ceci. En vous souhaitant un joyeux anniversaire.

Il lui présenta une petite boîte enveloppée dans du papier kraft.

Le cœur serré, elle se sentit incapable de s'approcher pour accepter son cadeau.

— Evret Hayle ?

L'autre acquiesça de la tête.

« C'est un piège, c'est un piège, c'est un piège. » L'avertissement tournait en boucle dans sa tête. C'était une machination ourdie par sa sœur. Un tour cruel, qu'elle lui tendait pour s'amuser.

Son pouls s'emballait néanmoins. Le sang bouillonnait dans ses veines.

Elle jeta un bref regard au-delà des portes immenses de la grand-salle. Posté contre le mur du fond, Evret lui souriait gentiment. Quand elle croisa son regard, il posa le poing sur son cœur – un salut respectueux, qui n'avait peut-être pas d'autre signification.

Ou qui voulait tout dire, au contraire.

C'était la seule confirmation dont elle avait besoin.

— Merci, dit-elle, arrachant la boîte aux mains du garde.

L'homme s'inclina et retourna à son poste.

Il fallut un effort de volonté surhumain à Levana pour ne pas courir jusqu'à ses appartements. Une servante l'y attendait, prête à la déshabiller et à l'aider pour sa toilette, mais Levana la renvoya sans même prendre le temps de lui faire délayer sa robe. Assise devant sa coiffeuse dépourvue de miroir, elle s'obligea à faire une pause et à reprendre son souffle, de manière à pouvoir ouvrir le paquet avec la plus grande délicatesse. Ses doigts tremblaient en dépliant les coins de l'emballage.

La boîte était bourrée de filaments de papier kraft, au milieu desquels se nichait un petit pendentif à l'image de la Terre. En argent, peut-être, quoique terni et cabossé. Le bijou paraissait très ancien.

Il s'accompagnait d'une carte sur laquelle on avait écrit d'une main malhabile :

Votre Altesse royale,

J'espère que vous ne me trouverez pas présomptueux de vous offrir un cadeau d'anniversaire, mais en voyant ce bijou, j'ai pensé qu'il pourrait vous plaire. Je vous souhaite tout le bonheur possible pour votre seizième anniversaire.

Votre ami et fidèle serviteur,

Evret Hayle

On avait ajouté une note à la fin, en guise de post-scriptum :

Ma femme vous adresse également ses chaleureuses salutations.

Avant d'avoir réalisé ce qu'elle faisait, Levana déchirait le bas de la carte où il mentionnait son épouse et le réduisait en confettis. Puis elle sortit le pendentif de sa boîte et le pressa contre son cœur, souriante, tout en relisant encore et encore les mots d'Evret Hayle. Interprétant. Analysant. Encore et encore.



— J'ai le plaisir de vous informer que notre équipe de recherche et développement en bio-ingénierie a accompli des progrès remarquables ces derniers mois, annonça le thaumaturge Joshua Haddon, debout devant le trône de la reine et l'assemblée des aristocrates, les mains glissées dans ses larges manches. D'après le Dr Darnel, les dernières découvertes en matière de manipulation des pulsations bioélectriques devraient permettre de mener à bien l'altération des instincts naturels. Avec l'approbation de Votre Majesté, l'équipe souhaiterait entamer les tests sur des sujets lunaires dans les douze prochains mois.

Channary se jeta dans la bouche une fleur de calebasse frite en adressant un petit signe au thaumaturge. Après avoir avalé, elle lécha le beurre qu'elle avait sur les doigts.

— Oui, entendu. Qu'ils fassent à leur idée.

— Je leur transmettrai, ma reine.

Reprenant ses notes, le thaumaturge Haddon passa à la suite de l'ordre du jour, une méthode visant à augmenter la productivité dans le secteur du textile.

Levana aurait voulu en savoir plus à propos des soldats. Cela faisait des années qu'elle entendait parler de recherches sur des soldats biogénétiquement modifiés. C'était son père qui avait démarré ce programme, il y avait une décennie environ, et au début le concept avait laissé bon nombre de familles profondément sceptiques. Créer une armée qui s'appuie non pas sur ses pouvoirs lunaires, mais sur des instincts animaux ? C'était ridicule, disaient-elles. Absurde. Monstrueux.

Son père avait beaucoup aimé cette description, se souvenait Levana. « Monstrueux » était précisément le but qu'il visait, et les recherches avaient commencé sur son ordre. Même s'il n'avait pas vécu assez longtemps pour en recueillir le fruit, son rêve avait toujours intrigué Levana.

Une armée de soldats mi-hommes, mi-bêtes. Dotés d'une intelligence humaine et d'une perception sensorielle de fauves. Qui ne se battraient pas de manière prévisible et dans le respect des lois de la guerre, mais se serviraient de leurs instincts de chasse et de survie pour terroriser, piller et dévorer l'ennemi.

L'idée donnait le frisson à Levana, mais pas d'une manière désagréable. La tentation de contrôler le genre de force animale que posséderaient ces soldats lui mettait l'eau à la bouche. Avec un pouvoir pareil, elle ferait taire définitivement les moqueries qui la poursuivaient dans les couloirs du palais, les rumeurs incessantes sur la pathétique, l'affreuse petite princesse.

— Ça va, ça va, fit Channary avec un bâillement, interrompant le thaumaturge en pleine phrase. Je m'en remets à vous. Avons-nous bientôt terminé ?

Joshua Haddon ne parut pas s'offusquer du manque d'intérêt de la reine pour les affaires publiques et la direction de son pays. Quant à Levana, elle eut toutes les peines du monde à se retenir de lever les yeux au plafond. Elle s'intéressait sincèrement à ce qui se passait dans les secteurs extérieurs. Elle tenait à entendre les propositions de la cour pour améliorer la situation. Peut-être pourraient-ils envoyer Channary faire la sieste et laisser Levana s'occuper du reste. Mais tout le monde aurait ri aux larmes de l'entendre suggérer une chose pareille.

— Plus qu'un dernier point à aborder, ma reine, avant la fin de la séance.

Channary soupira.

— Comme je ne doute pas que vous le sachiez, ma reine, vos parents – puissent-ils reposer à jamais dans la félicité divine – s'employaient à développer une arme biochimique dont nous avons toutes les raisons de croire qu'elle pourrait se révéler précieuse dans nos négociations avec la Terre. D'autant plus au regard des relations antagonistes que nous entretenons avec elle, avec l'éventualité de les voir un jour se dissoudre dans la violence.

— Oh, par les étoiles ! s'exclama Channary, rejetant la tête en arrière avec un soupir d'exaspération. Tout ce jargon est-il vraiment nécessaire ? Venez-en au fait, Joshua. Qu'avez-vous à dire ?

Les membres de la cour pouffèrent derrière leurs mains délicates.

Le thaumaturge Haddon se redressa.

— L'un de nos laboratoires a concocté une maladie contagieuse que nous considérons, quoique sans l'avoir testée, comme potentiellement mortelle pour les Terriens. Nos relations avec la Terre sont de plus en plus hostiles et pourraient continuer à se dégrader si nous ne parvenons pas à conclure une alliance et à nouer des accords commerciaux dans les dix ans à venir. Le roi Marrok avait imaginé que cette maladie pourrait constituer un moyen d'affaiblir l'opposition terrienne, aussi bien sur le plan démographique qu'en matière de ressources.

— Et je suis sûre que mon père avait tout à fait raison. Vous êtes autorisé à poursuivre vos... recherches. Fin de la séance.

— Je dois solliciter encore quelques instants de votre temps précieux, ma reine.

Boudeuse, Channary se renfonça dans son siège.

— Oui ?

— Il reste la question de l'antidote.

Voyant qu'il n'ajoutait rien, Channary haussa les épaules.

— Aussi tentante que puisse paraître la dissémination de cette maladie sur Terre sans nous préoccuper des répercussions, développa Haddon, certains stratèges, dont je fais partie, considèrent que la manœuvre serait plus efficace si les Terriens pouvaient y voir un coup du sort, ou même un châtement divin. Et qu'en leur offrant un antidote pour s'en débarrasser, nous pourrions négocier des conditions d'alliance plus favorables.

— Vous voudriez les rendre malades, résuma Channary d'une voix lasse, avant de les guérir ? C'est la tactique militaire la plus bête que j'aie jamais entendu proposer.

— Non, pas du tout, intervint Levana.

L'attention d'une centaine de membres de la cour royale se focalisa sur elle, comme le regard furibond de sa sœur qui la toisait du haut de son trône. Mais Levana bomba le torse et refusa de se laisser intimider.

— Ils n'auraient pas besoin de connaître les origines de la maladie, expliqua-t-elle. Ce serait l'acte de guerre idéal, car personne ne le prendrait pour un acte de guerre. Nous pourrions affaiblir la Terre sans nous exposer aux moindres représailles.

Se détournant du thaumaturge, elle leva les yeux vers sa sœur et vit que Channary la fixait d'un regard brûlant de haine. Mais Levana n'en avait cure. Elle avait discerné le potentiel qui avait échappé à Channary.

— Après quoi, une fois qu'ils seraient trop atteints pour constituer une menace pour nous dans l'hypothèse d'une guerre ouverte, nous n'aurions plus qu'à ouvrir des négociations pacifiques. Nous leur exposerions nos exigences, et leur offririons ce qu'ils voudraient le plus au monde : un antidote à la maladie qui les décimerait. Ce serait une formidable manifestation de bonne volonté de notre part, non seulement que nous ayons consacré des ressources au développement de cet antidote, mais que nous proposons de le fabriquer pour eux, nos anciens ennemis. Comment pourraient-ils nous refuser quoi que ce soit ensuite ?

— C'est exactement la stratégie que nous avons en tête, approuva le thaumaturge Haddon. La jeune princesse l'a exprimée avec beaucoup de clarté, merci.

Malgré la gentillesse de ses propos, quelque chose dans le ton de sa voix donna à Levana la sensation d'être grondée. Comme si sa présence lors de ces réunions n'était que tolérée et que personne ne l'avait invitée à donner son avis.

— Je vois l'intérêt de la chose, admit Channary, jouant machinalement avec une mèche de ses cheveux. Poursuivez donc la mise au point de cet antidote.

— C'est précisément la difficulté à laquelle nous nous heurtons, ma reine.

Elle haussa les sourcils.

— Parce qu'il y a une difficulté ?

— Nous sommes déjà parvenus à développer un antidote, dont l'efficacité contre les microbes contaminés a été prouvée par plusieurs études. Néanmoins, sa fabrication nécessite les cellules sanguines de Lunaires sans pouvoir.

— Des coquilles ?

— Oui, ma reine. Leur bagage génétique renferme des anticorps indispensables à la production de l'antidote. Hélas, leur population est si largement disséminée dans les secteurs extérieurs que l'obtention d'échantillons de sang réclame beaucoup de temps et d'argent, et jusqu'à présent, nos tentatives de duplication artificielle n'ont rien donné.

— Eh bien, dans ce cas, pourquoi ne pas les arrêter et les jeter toutes en cage comme les animaux qu'elles sont ? Appelons cela des représailles pour le meurtre de mes parents. (Une lueur mauvaise s'alluma dans les prunelles de Channary.) C'est une excellente idée, en fait. Que tout le monde sache que les coquilles représentent une menace, et que la couronne n'est plus disposée à leur témoigner la clémence dont elles ont bénéficié pendant des années. Au besoin, nous n'aurons qu'à passer une nouvelle loi.

Le thaumaturge Haddon acquiesça de la tête.

— Je crois que c'est une sage décision, ma reine. Jusqu'à aujourd'hui, c'est la thaumaturge Sybil Mira qui a servi d'ambassadrice de la cour auprès de l'équipe de recherche. Elle ferait peut-être une bonne candidate pour élaborer la meilleure procédure visant à la collecte de ces échantillons de sang.

Une jeune femme sortit du rang des thaumaturges, vêtue d'une tunique rouge foncé, dotée de longs cheveux bruns lustrés qui lui tombaient au creux des reins. Elle était aussi belle que tous les membres de

l'entourage de la reine, mais avec quelque chose de singulier dans l'attitude : une sorte d'assurance. Elle avait beau être une subordonnée du thaumaturge en chef, sa posture et son petit sourire semblaient indiquer qu'elle ne se considérait comme au-dessous de personne.

Elle plut immédiatement à Levana.

— Entendu. Je nomme donc la thaumaturge... heu...

— Sybil Mira, ma reine.

— Mira comme représentante royale officielle de... oh, je ne sais pas, fit Channary avec un soupir.

Des affaires de coquilles. Vous avez ma permission, par décret royal, de faire tout ce qui sera nécessaire pour l'amélioration de... du bien commun.

Channary agitait nonchalamment les doigts tout en égrainant les mots, comme si elle était en train de composer un joli poème et non de passer un décret susceptible d'avoir des conséquences sur la vie de plusieurs centaines de citoyens – de milliers, en prenant leurs familles en considération.

Pourtant, les thaumaturges s'inclinèrent avec respect quand elle eut terminé et la fin de la séance fut prononcée. Avant de partir, Channary toisa Levana du haut de son estrade et lui adressa son plus beau sourire.

— Ma très chère sœur, susurra-t-elle. (*Viens par ici, petite sœur.* Levana tressaillit, mais Channary ne sembla pas s'en apercevoir.) J'ai une séance d'essayages avec ma couturière cet après-midi. Pourquoi ne pas m'accompagner ? Tu pourrais te choisir quelques robes un peu moins... tristes.

Levana n'eut pas besoin de baisser les yeux sur sa robe jaune pâle, dont la couleur se confondait avec son teint blafard, pour savoir de quoi lui parlait Channary. Elle avait perdu toute envie de se faire remarquer. Que Channary se fasse connaître pour sa beauté et son entrain. La princesse Levana gagnerait le respect de la cour par son intelligence et son esprit plein de ressources. Par les réponses qu'elle apporterait aux besoins de son pays, pendant que la reine serait trop occupée à convoler avec ses nombreux soupirants pour s'en soucier.

— Je n'ai pas besoin de nouvelles robes, merci, ma reine.

— Très bien, tu ne seras pas obligée de te prendre quoi que ce soit. Tu me serviras de portemanteau pendant mes essayages. Viens.

Levana retint un grognement ; elle ne voulait pas se donner la peine de s'opposer à sa sœur.

Channary sortit la première, et tous les thaumaturges et les aristocrates s'inclinèrent devant elle. Marchant dans son sillage, Levana s'imagina que c'était elle qu'on saluait.

Alors qu'elle débouchait dans le couloir, elle aperçut Evret qui venait dans leur direction. Son pouls s'emballa, mais Evret n'eut pas un regard pour elle ; il se contenta de s'arrêter pour saluer la reine sur son passage, le poing sur le cœur. Levana s'efforça de croiser son regard mais il garda les yeux fixés sur le mur d'en face, aussi impassible qu'une statue.

En lui jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, elle se rendit compte qu'il était là pour relever un collègue. Le remplacement s'effectua en silence, avec l'aisance d'une mécanique bien huilée. La gorge nouée, Levana reporta son attention devant elle. C'était peut-être l'occasion de le remercier pour le pendentif qu'elle portait en ce moment même, glissé sous le col de sa robe.

Elle entendit Evret claquer les talons derrière elle, sentit sa présence l'attirer comme un aimant. Un frisson lui chatouilla la nuque, et elle l'imagina en train de la suivre des yeux. D'admirer la ligne de son cou. De laisser son regard descendre le long de son dos...

Elle avait les nerfs à fleur de peau quand elles arrivèrent devant l'escalier qui les mènerait aux appartements de Sa Majesté, au dernier étage. Channary n'aimait pas prendre l'ascenseur. Elle avait expliqué un jour à Levana qu'elle se sentait comme une reine quand elle levait son jupon pour prendre l'escalier.

Levana avait dû se mordre la lèvre pour ne pas lui demander si c'était pour cela qu'elle soulevait si souvent son jupon.

— Votre Majesté ?

Channary s'arrêta. Se retournant, Levana découvrit une jeune fille guère plus âgée qu'elle, portant une tenue de service. Hors d'haleine, le visage rougi, les cheveux en pagaille.

— Veuillez me pardonner, ma reine, dit la fille, tombant à genoux et baissant la tête pour reprendre son souffle.

Channary la toisa avec répugnance.

— Comment oses-tu m'aborder avec une telle familiarité ? Je te ferai fouetter pour ce manque de respect.

La jeune fille frémit.

— Je... je m'excuse, bredouilla-t-elle. C'est le Dr O'Connor du centre médical de l'AR-C qui m'envoie, avec un message urgent pour...

— T'ai-je demandé qui t'envoie ? la coupa Channary. Ai-je laissé entendre que je m'intéressais de près ou de loin aux raisons de ta présence ou à la teneur de ton message ? Non, parce que je n'ai pas le temps d'écouter tous ceux qui voudraient obtenir audience auprès de moi. Il existe un protocole pour s'adresser à moi. Gardes, raccompagnez cette femme.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Mais...

— Oh, par les étoiles, je vais l'entendre, moi, intervint Levana. Va donc à ta séance d'essayages, puisque de toute évidence c'est plus important pour toi qu'écouter une personne qui a traversé la moitié du palais au pas de course afin de venir te parler.

Channary grinça des dents.

— Je ne tolérerai pas que tu me manques de respect en présence d'un de mes sujets.

— Je n'avais aucune intention de vous manquer de respect, ma reine. Simplement, puisque vous semblez avoir un emploi du temps très chargé aujourd'hui, laissez-moi vous assister dans l'exercice de vos devoirs royaux.

Croisant les mains, Levana adressa un signe de tête à la jeune fille.

— Quel est ton message ?

L'autre s'éclaircit la voix.

— Il est pour l'un des gardes royaux, Votre Altesse. Sir Evret Hayle. L'accouchement de son épouse a commencé. Et on craint... Le médecin... On m'a envoyée le chercher au plus vite.

Levana sentit comme un étau se refermer autour de sa cage thoracique, chassant l'air de ses poumons. Un coup d'œil derrière elle lui permit de surprendre l'expression horrifiée d'Evret.

Mais Channary se mit à rire.

— Quel dommage ! Sir Evret vient à peine de prendre son service. Son épouse va devoir attendre la relève de la garde. Allons, viens, Levana.

Rassemblant ses jupes, elle s'engagea dans l'escalier sans se retourner.

Le regard d'Evret passa de la jeune fille – une infirmière, peut-être, ou une assistante médicale – à la reine qui s'éloignait. Il semblait pétrifié. Abandonner son poste, ce serait contrevenir à un ordre direct de sa souveraine. Un acte assimilé à une trahison, et qui lui ferait encourir un châtement que Levana ne pouvait qu'imaginer.

Pourtant, son indécision perdurait. Comme il devait être désespéré, pour défier ainsi la reine !

La curiosité de Levana était piquée. Il naissait des bébés sans arrêt, et les complications étaient très rares, mais il était vrai que Solstice lui avait paru si faible...

Levana pressa ses mains tremblantes contre son ventre.

— Ma sœur ?

Channary s'immobilisa, presque en haut des marches.

— J'ai l'intention de me rendre en ville, et j'aurais besoin d'une escorte. Je vais prendre sir Hayle avec moi.

Sa sœur pivota dans sa direction avec une expression meurtrière dans les yeux, mais Levana soutint fièrement son regard. Elle en supporterait les conséquences plus tard, elle en était bien consciente. Mais elle ne pensait pas que Channary prendrait le risque d'être défiée en public une deuxième fois ; et de cette manière, elle seule s'exposerait à la colère royale. Evret n'aurait fait qu'obéir aux ordres. Ceux de Levana.

L'instant électrique s'éternisa. Levana attendit, s'imaginant qu'elle pouvait sentir le cœur affolé d'Evret battre à l'unisson du sien.

— Très bien, finit par concéder Channary d'une voix nonchalante.

Toute la tension parut se dissiper d'un coup. Ce n'était qu'un répit trompeur, et Levana le savait.

— Si tu passes par le boulevard du Lac, rapporte-moi des pommes d'amour, veux-tu ?

Se détournant avec superbe, la reine s'éloigna.

Prise de vertiges, Levana se rendit compte qu'elle avait retenu sa respiration.

Ce n'est qu'une fois Channary hors de vue qu'Evret quitta enfin son poste.

— Ma femme... ? dit-il.

Une intense émotion transparaissait dans sa voix, ses épaules, ses yeux. Il passa devant Levana, saisit l'infirmière par les coudes et la releva sans douceur.

— Est-elle... ?

Encore livide après sa rencontre avec la reine, l'infirmière mit un moment à comprendre sa question. Une grimace de compassion lui plissa le front.

— Mieux vaut ne pas perdre de temps.



Levana resta seule dans une salle d'attente pendant que l'infirmière entraîna Evret dans le couloir blanc et stérile du centre médical. Elle les vit s'arrêter devant une porte. Le visage d'Evret affichait une telle angoisse que Levana aurait voulu le prendre dans ses bras et absorber tous ses soucis comme une éponge. L'infirmière lui ouvrit. Levana entendit un cri strident avant qu'Evret ne s'engouffre à l'intérieur et que la porte ne se referme derrière lui.

Sa femme était en train de mourir.

L'infirmière n'avait pas dit grand-chose, mais Levana avait compris. Il était clair qu'on avait appelé Evret en urgence pour lui offrir une dernière chance de lui faire ses adieux, et tout aussi clair que cela n'était pas une surprise totale pour lui. Peut-être était-elle malade depuis longtemps. Peut-être sa grossesse avait-elle déjà connu des complications.

Levana se souvint de Solstice aux funérailles. De cette fragilité de porcelaine qu'elle semblait dégager. De la sollicitude d'Evret quand il était reparti avec elle.

Levana se mit à faire les cent pas dans la salle. Une console holographique accrochée au mur diffusait un drame muet dans lequel les comédiens portaient des masques et des costumes et tournoyaient avec grâce, indifférents aux sièges vides qui leur faisaient face.

Elle ne sortait pas souvent du palais, mais à présent elle trouvait rafraîchissant que personne ne reconnaisse les traits qu'elle affichait depuis le couronnement. Ceux de la fille invisible, de la princesse inconnue. Pour ce qu'en savaient les médecins et les infirmières, elle aurait pu être n'importe qui. Le centre médical n'était pas immense – les maladies étant rares à Artemisia, on s'y occupait surtout de

soigner des fractures, d'accompagner la mort des patients très âgés, et, bien sûr, de pratiquer des accouchements.

Malgré sa taille modeste, l'établissement connaissait une certaine animation. Des membres du personnel soignant passaient et repassaient dans les couloirs, franchissant les portes dans un sens ou dans l'autre. Mais Levana ne songeait qu'à Evret et à ce qui se jouait derrière cette porte close.

Sa femme était à l'agonie.

Il allait se retrouver seul.

Tout en sachant que c'était horrible de sa part de penser cela, Levana ne pouvait ignorer la sensation de chaleur qui se répandait dans sa poitrine.

C'était le destin.

Il se produisait ce qui devait arriver.

La gentillesse d'Evret aux funérailles. Son regard lors de l'anniversaire de Levana. Le médaillon à l'image de la Terre. « Votre ami et fidèle serviteur. »

Y avait-il un sens caché derrière ces mots, une chose qu'il ne pouvait pas exprimer auparavant ? Se pouvait-il qu'il ait envie d'elle autant qu'elle avait envie de lui ?

Evret ne semblait pas le genre d'homme à bafouer ses vœux matrimoniaux, quelque envie qu'il en ait. Mais désormais, il n'aurait plus besoin de le faire. Il pourrait se donner à elle librement.

À cette idée, Levana frissonna de la tête aux pieds.

Combien de temps attendrait-il pour lui faire connaître ses intentions ? Combien de temps pleurerait-il la mort de sa femme avant de se déclarer à elle, sa princesse ?

L'attente promettait d'être insupportable. À Levana de lui faire savoir qu'il pouvait tout à fait porter le deuil et aimer en même temps. Qu'elle ne le jugerait pas, considérant qu'ils étaient manifestement destinés l'un à l'autre.

Le destin emportait sa femme. Comme si les étoiles en personne bénissaient leur union.

La porte s'ouvrit.

Sans attendre qu'on l'y invite, Levana s'avança, frémissante d'inquiétude et de curiosité. Alors qu'elle atteignait le seuil, un chariot en sortit et elle dut reculer.

Plaquée contre le mur, Levana vit qu'il ne s'agissait pas d'un chariot médical mais d'un caisson d'animation suspendue. Sur la surface de couchage humide, un bébé gigotait et vagissait, agitant ses petites mains fripées au-dessus de sa tête. Il avait les yeux fermés.

Levana eut soudain très envie de le toucher. De caresser du doigt ces phalanges minuscules. De lisser ces petites touffes de cheveux noirs qui se dressaient sur son crâne.

Mais on l'emmenait déjà dans le couloir.

Détachant son regard du caisson, Levana se tourna vers la salle. Avant que la porte ne se referme en coulissant, elle aperçut Evret dans son uniforme de la garde, penché au-dessus de sa femme. Elle vit une couverture blanche maculée de sang. Entendit sangloter.

La porte se referma.

Les sanglots d'Evret continuèrent à résonner à ses oreilles, formant comme un écho sous son crâne.



Une heure s'écoula. Elle patientait toujours dans la salle d'attente. Gagnée par l'ennui, elle passa et repassa une dizaine de fois devant la porte qui la séparait d'Evret, mais celui-ci ne sortit pas. Alors qu'elle commençait à avoir faim, elle se rendit compte qu'il lui suffirait de se faire connaître et d'exiger

qu'on lui apporte à manger pour que tout le personnel du centre médical se plie en quatre pour elle. Le simple fait de le savoir lui en fit passer l'envie ; elle ignora les tiraillements de son estomac.

Elle se mit à errer dans les couloirs, s'effaçant sur le côté chaque fois qu'elle croisait des membres du personnel, résolus et concentrés. Elle localisa sans trop de difficulté la nursery et se glissa à l'intérieur pour observer les nouveau-nés à travers la baie vitrée. Une infirmière se tenait de l'autre côté, en train d'administrer des médicaments et de vérifier les signes vitaux.

Levana repéra l'enfant d'Evret. On avait collé une étiquette sur le flanc du caisson.

Hayle

3 Janvier 109 TE, 12 : 27 EGT

Sexe : F

Poids : 3.1 kg

Taille : 48,7 cm

Il s'agissait donc d'une petite fille. Elle avait la peau aussi brune que son père, les joues rondes et veloutées d'un angelot, et de petites touffes de cheveux frisés qui formaient comme un halo autour de sa tête. On l'avait lavée. Elle était allongée, parfaitement calme, soulevant son petit torse à chaque respiration. Elle était incroyablement menue. Terriblement délicate.

Levana n'avait pas vu beaucoup de bébés, mais elle imaginait sans mal que celui-là était le plus beau qui ait jamais existé.

La petite fille était la seule de la nursery qui ne soit pas emmaillotée dans une couverture bleue de l'hôpital. Sa couverture à elle était en coton brodé à la main – des dizaines de nuances de blanc et d'or dessinaient un paysage scintillant autour de sa silhouette gracile. Levana crut d'abord reconnaître la surface désertique de la Lune sans les biodômes, mais elle remarqua ensuite les troncs noirs d'arbres privés de feuilles, et, près des chevilles du bébé, des mitaines rouge vif abandonnées dans la neige, comme elle n'en avait entendu parler que dans les contes pour enfants. C'était une scène inspirée de la Terre, d'une saison sombre et froide étrangère à la Lune. Elle se demanda ce qui avait pu en souffler l'idée à Solstice.

Car il s'agissait sans aucun doute de l'œuvre de Solstice Hayle.

La tête penchée sur le côté, Levana se plut à imaginer que ce bébé était le sien. Que c'était elle qui avait passé des heures innombrables à créer avec amour cette illusion sur l'étoffe. Elle se demanda ce que pouvait ressentir une mère épuisée mais fière, à contempler avec adoration la merveilleuse petite fille à laquelle elle venait de donner la vie.

Ses traits se modifièrent sans qu'elle en ait vraiment conscience, pour prendre l'apparence de Solstice Hayle. Épouse aimée. Mère comblée. Cette fois, Levana conserva son ventre plat et sa silhouette longiligne. Posant un doigt contre la vitre, elle suivit le contour du visage de l'enfant de l'autre côté.

Puis son regard tomba sur une ombre. Celle de son visage sur la vitre. Son reflet.

Levana tressaillit, et son magnétisme se désintégra. Elle fit volte-face en se couvrant le visage à deux mains.

Il lui fallut un long moment pour chasser cette image de ses pensées et invoquer de nouveau l'aspect de la chair pâle, des cheveux blond clair et des yeux d'un bleu de glace.

— Vous pourrez l'observer d'ici, déclara une voix dans le couloir.

Levana dressa la tête et vit Evret qu'on faisait entrer dans la salle d'observation. Il avait l'air d'un homme qui émerge tout juste d'un cauchemar. Ses yeux rougis tombèrent sur elle et il cligna des paupières à plusieurs reprises. Comme s'il avait du mal à la distinguer, ou à se rappeler où il l'avait déjà vue.

Puis il la reconnut enfin et inclina la tête.

— Votre Altesse. Je ne pensais pas que vous seriez encore là... Mais il vous faut une escorte, bien sûr. Je... je suis désolé de vous avoir fait attendre.

— Pas du tout, lui assura-t-elle. J'aurais pu appeler quelqu'un...

Mais il ne l'écoutait plus. Son attention s'était reportée sur la baie vitrée et focalisée sur le bébé. Une émotion palpable lui embruma le regard tandis qu'il posait les doigts sur l'appui de la fenêtre.

Là, entre le déchirement et la solitude, on lisait de l'amour. Un amour si pur et si intense que Levana en eut le souffle coupé.

Que n'aurait-elle pas donné pour être regardée de la même façon !

— Ils m'ont dit qu'elle se portait bien, dit-il.

Levana resta dos à la baie vitrée, de peur de revoir son reflet et de perdre à nouveau le contrôle de son magnétisme. Si Evret la voyait telle qu'elle était vraiment, il n'aurait plus envie d'elle.

— Elle est très belle, dit-elle.

— Elle est parfaite, murmura-t-il.

Levana se risqua à détailler son profil. Ses lèvres charnues, l'inclinaison de son front.

— Elle vous ressemble.

Il ne réagit pas tout de suite. Il se contenta d'abord de détailler sa fille pendant que Levana l'observait. Finalement, il dit :

— Je crois qu'elle ressemblera davantage à sa mère, en grandissant. (Il marqua une pause, durant laquelle sa pomme d'Adam monta et descendit dans sa gorge.) Sa mère...

Incapable de terminer sa phrase, il leva les deux mains devant sa bouche, les doigts entrecroisés.

— Je donnerais n'importe quoi..., commença-t-il, avant de coller le front contre la vitre. Elle grandira sans connaître sa mère. Ce n'est pas juste.

Levana sentit son cœur tirer dans sa poitrine, comme s'il cherchait à se rapprocher d'Evret, comme s'il voulait désespérément l'atteindre.

— Ne dites pas ça, murmura-t-elle, posant une main hésitante sur le bras d'Evret et notant avec plaisir qu'il ne se déroba pas. Rien n'arrive jamais sans raison, vous ne croyez pas ? Regardez le bel enfant qu'elle vous a donné. Elle a rempli sa fonction.

Levana se rendit compte aussitôt de la maladresse de sa formulation alors qu'Evret s'écartait d'un geste brusque et se tournait vers elle avec une expression choquée. Elle sentit un frisson de honte lui hérissier la peau.

— Ce n'est pas ce que... Je ne voulais pas dire cela. Simplement... vous et cet enfant, vous avez encore toute la vie devant vous. Je sais que vous devez avoir mal en ce moment, mais ne renoncez pas pour autant au bonheur à venir, ni à toutes les bonnes choses qui vous attendent.

Il grimaça, comme sous l'effet d'une douleur physique, et Levana se dit qu'elle s'y prenait probablement de la pire des façons. Elle aurait voulu le reconforter mais ne parvenait pas à se représenter ce qu'on ressentait à la mort d'un être cher. Elle n'avait jamais éprouvé ce sentiment.

Par ailleurs, l'avenir lui apparaissait clairement désormais, même s'il était incapable de le voir à cause de son chagrin. Il allait tomber amoureux d'elle très bientôt.

— J'ai appelé un de mes amis, un autre garde, Garrison Clay. Sa femme et lui vont nous rejoindre ici, pour m'aider... (Les mots se télescopèrent dans sa bouche, et il prit une inspiration frémissante.) Pour m'aider avec les formalités, et... le bébé...

Il s'éclaircit la gorge.

— Il se chargera de vous raccompagner au palais. Je ne vous serais d'aucune utilité dans mon état actuel, je le crains, Votre Altesse.

Les épaules de Levana s'affaissèrent. Elle s'était déjà imaginé ce qui se passerait quand Evret la raccompagnerait, la reconduirait dans ses appartements et réaliserait qu'il n'était plus tenu par ses vœux de fidélité.

Elle n'avait pas pensé une seconde devoir l'abandonner ici.

— Je pourrais rester avec vous, protesta-t-elle. Je pourrais vous reconforter. Vous...

— Ce n'est pas votre rôle, Votre Altesse, mais je vous remercie pour votre bonté. J'aurais préféré que vous ne me voyiez pas comme ça.

— Oh.

Elle réfléchit à cet aveu. Fallait-il y voir une forme de flatterie ?

— Je ne vous ai pas remerciée pour ce que vous avez fait aujourd'hui avec la reine. Mais vous avez toute ma gratitude. Je sais que cela n'a pas dû être facile.

— C'était normal. Je ferais n'importe quoi pour vous.

Il lui jeta un regard surpris, presque inquiet. Il hésita, puis détourna les yeux.

— Vous êtes très bonne, princesse. Mais je ne suis qu'un garde. C'est à moi de vous servir.

— Vous êtes plus qu'un garde. Vous êtes... vous êtes peut-être mon seul ami.

Il fit une grimace qu'elle ne sut pas comment interpréter.

Elle baissa la voix, pour lui confier dans un murmure :

— En tout cas, vous êtes la seule personne à m'avoir offert un cadeau d'anniversaire.

Son expression douloureuse se teinta de sympathie, et tandis que ses yeux cernés se fixaient sur elle à nouveau, Levana sortit le pendentif glissé sous son corsage. Il parut encore plus triste en le voyant.

— Je le porte tous les jours depuis que vous me l'avez donné, lui avoua-t-elle, ignorant la grosse boule qu'elle avait dans la gorge. Je lui attache plus de prix qu'aux bijoux de la Couronne... ou à n'importe quoi d'autre sur la Lune.

Avec un gros soupir, Evret referma doucement les doigts de la jeune fille sur le médaillon avant de lui prendre la main entre les deux siennes. Elle se sentit toute petite, fragile, comme si c'était son cœur qu'elle tenait dans sa paume et non un vieux pendentif en argent terni.

— Vous êtes une jeune femme adorable, dit Evret, et vous méritez les plus beaux bijoux jamais portés par une princesse. Je suis honoré que vous me considériez comme un ami.

Elle crut qu'il allait l'embrasser, mais au lieu de cela, il lui lâcha la main pour se retourner face à la baie vitrée.

Le cœur de Levana battait à tout rompre, et elle avait conscience d'avoir le rouge aux joues. Elle laissa percer un peu de ses couleurs à travers son magnétisme.

— Je ne suis pas comme Channary. Je me moque des bijoux. Ce qui m'intéresse est beaucoup plus précieux que cela.

Elle se rapprocha de lui jusqu'à lui frôler le bras avec son épaule. Il s'écarta légèrement, presque insensiblement, sans croiser son regard.

« Il est en deuil, se rappela-t-elle. Il fait ce qui est convenable. »

Mais adopter un comportement convenable lui paraissait si futile alors que le sang bouillonnait dans ses veines et qu'elle avait l'impression que son cœur allait crever sa cage thoracique s'il ne se décidait pas à la prendre dans ses bras.

Elle s'humecta les lèvres, tous les sens en éveil, et se rapprocha encore de lui.

— Sir Hayle... Evret...

La sensation sur sa langue de son nom, qu'elle n'avait jamais murmuré de manière aussi intime sinon dans ses fantasmes, fit courir un frisson le long de son dos.

Mais il s'écarta de nouveau et lui dit d'une voix différente, un peu sévère :

— Je crois qu'il serait préférable que vous m'attendiez dehors, Votre Altesse.

Sa froideur soudaine fit hésiter Levana, qui recula d'un pas.

« En deuil. Il est en deuil. »

Elle avala sa salive, désappointée.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas... Ce n'était pas ce que je... J'imagine ce que vous devez traverser en ce moment...

Son expression se radoucit, mais il refusait toujours de la regarder.

— Ce n'est rien. Je sais que vous essayez simplement de m'aider. Mais s'il vous plaît, Votre Altesse, j'aimerais rester seul maintenant.

— Bien sûr. Je comprends.

Ce n'était pas le cas.

Elle le laissa néanmoins, parce qu'il le lui avait demandé et qu'elle aurait fait n'importe quoi pour lui. Elle ne comprenait peut-être pas son chagrin, mais elle savait qu'Evret Hayle était quelqu'un de bien et que Solstice avait eu beaucoup, beaucoup de chance.

Bientôt, se dit Levana. Sa vie était en train de changer, et bientôt peut-être qu'elle aurait beaucoup, beaucoup de chance elle aussi.



Elle rêvait de lui constamment. Il lui tenait la main dans la grand-salle pendant que sa sœur pérorait stupidement à propos des robes qu'elle s'était commandées. Il la dévorait des yeux dans la salle du trône pendant que les thaumaturges exposaient des mesures politiques dépassées que Channary ne se donnerait jamais la peine de comprendre ou d'améliorer. Et tous les soirs, elle l'imaginait se glisser dans son lit, la serrer dans ses bras musclés et lui souffler des baisers enfiévrés dans le cou.

Une part de lui flottait autour d'elle tous les matins quand elle se réveillait.

Son ombre l'accompagnait partout dans les couloirs.

Chaque fois qu'elle apercevait du coin de l'œil un uniforme de la garde, son pouls s'emballait et elle tournait la tête pour vérifier si c'était lui – même si, la plupart du temps, il ne s'agissait que de son escorte qui la suivait à distance respectueuse.

Trois jours s'écoulèrent – la durée officielle de son deuil – sans qu'elle le revoie.

Puis une semaine.

L'idée lui vint qu'il avait peut-être pris un congé loin du palais pour s'occuper de l'inhumation de sa femme et passer du temps avec son bébé, et elle s'efforça de faire preuve de patience. D'attendre qu'il vienne à elle, car il ne manquerait pas de le faire, assurément. Elle était convaincue de lui manquer autant qu'il lui manquait.

Elle se le représentait dans son lit la nuit, seul, en train de rêver d'elle.

Elle l'imaginait la rejoignant dans sa chambre, tombant à genoux pour lui avouer sa passion, lui dire qu'il ne pouvait vivre un instant de plus sans connaître la saveur de ses lèvres.

Elle les envisageait comme une famille heureuse, Evret, le bébé et elle, en train de jouer ensemble dans la nursery du palais. Elle imaginait le nourrisson joufflu grimper sur ses genoux et s'endormir entre ses bras. Elle visualisait le regard d'Evret posé sur elle, plein de tendresse, sachant que sa famille était au complet.

Qu'ils étaient faits pour être ensemble.

Qu'elle était l'amour de sa vie.

Une autre semaine s'écoula sans qu'elle ait reçu la moindre nouvelle de lui, sans même qu'elle l'ait aperçu de loin. Chaque jour, son impatience grandissait un peu plus.

Et puis, à l'issue d'une nouvelle journée interminable, ses rêves se réalisèrent enfin.

On frappa à la porte de ses appartements pour lui annoncer la visite de sir Evret Hayle.

Levana bondit du recoin où elle regardait un documentaire sur les débuts de la colonisation lunaire, éteignit sa console holographique et endossa les traits de la jeune fille invisible au teint pâle.

— Evret ! s'écria-t-elle, le cœur palpitant.

Il eut un mouvement de recul, surpris, peut-être à cause de son exubérance ou de la familiarité avec laquelle elle employait son prénom. Il tenait dans ses bras une étoffe pliée noir et or.

Les deux gardes personnels de Levana l'encadraient, sans la moindre expression, immobiles comme des statues.

— Votre Altesse, commença Evret en s'inclinant.

— Entrez, je vous en prie. C'est... Je suis si contente de vous voir ! J'ai beaucoup pensé à vous. Je vais demander qu'on nous apporte un peu de thé.

Le front barré d'un pli soucieux, il refusa de franchir le seuil.

— Merci pour votre hospitalité, Votre Altesse, mais je dois me présenter au rapport pour mon retour au service actif cet après-midi. Je voulais simplement vous apporter ceci.

Son retour au service actif ? Il avait donc bien pris un congé. Ç'aurait dû être un soulagement – au fond, elle avait eu peur qu'il ne cherche à l'éviter –, et pourtant, elle ne put s'empêcher de s'agacer à l'idée qu'il avait eu besoin de deux semaines entières pour pleurer sa femme.

— Ne soyez pas ridicule, répliqua-t-elle en ouvrant grand la porte. Je m'assurerai qu'on ne vous reproche pas votre retard. Entrez donc, je vous en prie. Juste un instant. Vous m'avez m... Je me suis fait du souci à votre sujet. Je me demandais où vous étiez passé.

Il hésitait toujours, le regard posé sur l'étoffe.

— Sir Hayle... ne m'obligez pas à vous en donner l'ordre.

Elle rit, mais il réagit en crispant la mâchoire. Il s'exécuta néanmoins. Il coula un regard furtif sur ses appartements comme s'il venait de pénétrer dans une cage. Elle referma la porte derrière lui.

Elle avait les mains moites, le cœur battant.

— Entrez. Asseyez-vous. Je ne m'étais pas rendu compte que vous aviez pris un congé. Même si je me suis demandé...

Elle passa au salon et s'aperçut en prenant place sur le canapé qu'elle avait les jambes tremblantes. Evret garda ses distances, resta debout.

Elle fit comme si de rien n'était, mais bien sûr elle ne put s'empêcher de remarquer sa nervosité.

Sa propre anxiété ne fit que croître. Les souvenirs de mille fantômes lui revinrent en force. Des fantômes qui commençaient souvent par une situation similaire, sauf que cette fois, c'était bien réel. Il était vraiment là.

— Parlez-moi, Evret. Racontez-moi ce que vous avez fait depuis la dernière fois que nous nous sommes vus.

Il rentra la tête dans les épaules, comme s'il se préparait à recevoir un coup. Il prit une expression stoïque, très professionnelle, le regard fixé sur le tableau derrière l'épaule de Levana.

— Le service a bien voulu me libérer pour que je prenne les dispositions nécessaires aux funérailles de ma femme, Votre Altesse, et liquider son commerce. (Sa voix se brisa, mais il se reprit très vite.) J'ai passé cette dernière semaine à vider sa boutique et à solder le fonds comme j'ai pu.

Levana arrondit la bouche sous l'effet de la surprise. Elle n'avait pas réfléchi aux devoirs qu'imposait la disparition d'un proche. Après la mort de ses parents, les thaumaturges et les domestiques s'étaient occupés de tout.

— Je... je suis désolée, bredouilla-t-elle, se disant que c'était sans doute la chose la plus appropriée à dire. Je sais quelle épreuve vous avez traversée.

Il acquiesça de la tête, comme pour accepter sa compassion.

— Et comment se porte l'enfant ?

— Bien, Votre Altesse, je vous remercie.

Il prit une inspiration et lui tendit l'étoffe pliée qu'il avait apportée.

— Je voulais vous offrir cela.

— Merci, Evret. Qu'est-ce que c'est ?

Levana espérait, en restant assise sur le canapé, forcer Evret à s'approcher. À s'asseoir près d'elle. À la regarder dans les yeux.

Au lieu de quoi, il déplia son étoffe et la lui présenta, révélant la couverture de la Terre que Solstice avait brodée, et dont la moitié traînait devant lui sur le sol.

Levana en resta bouche bée. L'ouvrage était aussi saisissant que dans son souvenir ; encore plus, même, dans le cadre luxueux de ses appartements.

— C'est Sol qui l'a faite, expliqua Evret d'une voix grave. Mais je crois que vous le saviez déjà.

Levana s'arracha à la contemplation des pièces d'étoffe scintillantes pour lui faire face.

— Elle est splendide. Mais pourquoi me la donner ?

Son visage commença à se décomposer, et il dut faire appel à une détermination farouche pour conserver le contrôle de ses émotions.

— Elle m'a raconté que vous étiez passée dans sa boutique, Votre Altesse. Et que vous l'aviez beaucoup appréciée. (Il déglutit.) Je crois qu'elle aurait voulu que vous l'ayez, car vous étiez sa princesse, comme vous êtes la mienne. Et j'ai aussi pensé... Je voulais vous témoigner ma gratitude pour avoir persuadé Sa Majesté de me laisser partir, quand Sol... Vous ne saurez jamais ce que cela a pu représenter pour moi, Votre Altesse. Je vous en serai reconnaissant jusqu'à mon dernier souffle.

Levana s'éclaircit la gorge, détaillant la couverture. Elle en adorait chaque détail : les motifs, l'exécution irréprochable. Elle était ravie qu'Evret ait choisi de lui en faire cadeau. Mais elle savait aussi qu'elle ne pourrait jamais regarder cet ouvrage de sa femme sans éprouver une pointe de ressentiment.

— Cette couverture est extraordinaire, finit-elle par déclarer en se levant. Si vous êtes d'accord, je vais la conserver en sécurité et nous pourrons la donner à votre fille quand elle sera plus grande. C'est à elle qu'elle doit revenir.

Evret écarquilla les yeux, surpris, puis ses traits s'adoucirent et il eut un sourire hésitant.

— Je... Merci, Votre Altesse. C'est...

Il détourna le regard, pinçant les lèvres sous le coup de l'émotion.

— C'est incroyablement aimable de votre part. Vous êtes incroyablement bonne. Merci.

Elle secoua la tête.

— Il est inutile de me remercier. Je ne veux pas de votre gratitude, Evret.

Il baissa les bras, laissant la couverture s'affaisser devant lui.

— De mon amitié, alors, dit-il. Si vous en voulez toujours. Même si je ne suis qu'un garde, indigne d'une amie telle que vous.

Son sourire était si déstabilisant que Levana fut obligée de tourner la tête. Elle sentait ses joues s'échauffer. Son cœur était un volcan, à présent, injectant de la lave en fusion dans ses veines.

— Non, Evret. Vous devez bien savoir qu'à mes yeux vous êtes plus qu'un... simple ami.

Le sourire d'Evret se figea. Son front tressaillit, traversé par un frémissement de panique.

— Votre Altesse, je... (Il secoua la tête.) Je ne voudrais pas que ma visite...

— Oui ? l'encouragea-t-elle, faisant un pas vers lui.

— ... vous donne une fausse impression, acheva-t-il, tâchant d'adoucir son propos par un sourire incertain. Vous êtes une jeune femme adorable. J'ai parfois le sentiment que vous êtes un peu... confuse, mais je sais que vous n'avez que de bonnes intentions. Et que vous vous sentez seule. Je vois comment vous agissez en présence de la cour.

Levana se hérissa, mortifiée de penser qu'il avait tout vu. Les railleries de Channary, les rires de la cour...

— Je sais que vous avez besoin d'un ami. Je peux vous aider. Je peux être là pour vous.

Lâchant un coin de la couverture, il se passa la main sur le visage.

— Je suis désolé, je ne voulais pas formuler cela comme ça. Je ne voudrais surtout pas vous paraître...

— Condescendant ?

Il fit la grimace.

— Je tiens beaucoup à vous. Voilà ce que j'essaie de vous dire. Je suis là, si jamais vous avez besoin de quelqu'un à qui parler, de quelqu'un avec qui vous puissiez être naturelle.

Levana se mordit la lèvre, tiraillée entre l'agacement et une telle adoration pour cet homme qu'elle en avait envie de pleurer. Elle suivit des yeux les continents de la Terre, le patchwork de pièces effrangées et de fil d'or. Puis elle inspira profondément.

— Je le sais, déclara-t-elle. Je sais que vous tenez à moi. Vous êtes le seul, d'ailleurs.

Affichant un sourire pudique, elle se risqua à croiser son regard.

— D'abord le pendentif, et maintenant, cette couverture. On croirait que vous voulez m'offrir le monde entier, sir Hayle.

Il secoua la tête.

— Simple gage d'amitié, Votre Altesse.

Le sourire de Levana s'élargit tandis qu'elle avançait sur la couverture moelleuse, passant l'Antarctique, l'océan Atlantique...

— En êtes-vous sûr ? lui susurra-t-elle en battant des cils, comme elle avait vu Channary le faire en présence d'un soupirant. Êtes-vous sûr qu'il n'y a rien d'autre là-dessous, sir Hayle ?

Il avait reporté son attention sur les pieds nus de la princesse foulant la couverture. Il plissa le front.

— Votre Altesse ?

— Je ne suis pas confuse, Evret. Je ne me sens pas seule du tout.

Elle empoigna le bord de la couverture, et Evret la lui abandonna. Elle la laissa tomber au sol.

Visiblement nerveux, Evret fit mine de reculer, mais sans même s'en rendre compte Levana fit appel à ses pouvoirs pour le retenir sur place.

— Que... ?

— Je vous aime, Evret.

— Votre Altesse... non, ce n'est pas...

— Je sais. Je sais ! Vous étiez heureux en ménage. Vous étiez très amoureux de votre femme. Je l'accepte. Mais elle est morte maintenant, alors que je suis là. Ne comprenez-vous pas ? C'est le destin. Il était écrit que les choses se dérouleraient ainsi.

Bouche bée, il la dévisageait comme s'il ne la reconnaissait plus. Comme s'il n'avait pas eu ce sourire charmeur quelques instants plus tôt, prononcé toutes ces choses adorables. Comme s'il ne lui avait pas déjà avoué la vérité.

Son amitié. Son amitié !

Non. Le pendentif, la couverture, le fait qu'il soit venu lui rendre visite, seul, dans ses appartements... ce n'était pas le comportement d'un homme à la recherche d'une amie. Il lui appartenait, autant qu'elle lui appartenait.

Il leva les mains pour la dissuader d'approcher plus près.

— Arrêtez cela, siffla-t-il, à voix basse, comme s'il craignait que les gardes dans le couloir ne puissent les entendre, les interrompre. C'est exactement ce que je craignais. Je sais que vous éprouvez... (Il chercha le mot adéquat.) ... des *sentiments* pour moi, Votre Altesse, et j'en suis flatté, mais j'essaie de...

— Je pourrais être elle, vous savez, le coupa Levana. Si cela peut vous faciliter les choses.

Il fronça les sourcils, perplexe.

— Quoi ?

— Je suis très douée. Vous avez déjà vu... à quel point je sais être convaincante.

— Qu'est-ce que vous... ?

L'apparence de Solstice Hayle lui vint plus facilement que la dernière fois. Levana était sûre d'avoir mémorisé les traits de cette femme, de l'arc délicat des sourcils aux ondulations subtiles au bas de sa longue chevelure brune.

Evret esquissa un mouvement de recul, bien que ses pieds soient fixés au sol.

— Princesse, arrêtez.

— C'est pourtant bien ce que vous désirez, non ? Comme ça, vous pourriez avoir les deux. Je serais votre femme. La mère de votre enfant. Les gens oublierait vite celle qui est morte, et il n'y aurait plus que vous, moi et notre famille parfaite ; et vous seriez prince, Evret, ce qui est beaucoup mieux que garde, et...

— *Arrêtez ça !*

Elle se figea, refroidie par la colère qu'elle sentait dans sa voix. Il haletait, et se penchait tellement en arrière qu'elle eut peur qu'il ne bascule. Sourcils froncés, elle relâcha son emprise sur ses pieds et il recula en titubant jusqu'au mur.

— S'il vous plaît, implora-t-il. S'il vous plaît, reprenez l'apparence que vous aviez avant. Vous ne comprenez pas... vous ne réalisez pas le mal que vous me faites.

La honte serra la gorge de Levana, accompagnée d'une résolution tout aussi forte. Elle s'approcha de lui, presque à le toucher. Evret voulut se dérober mais il n'avait nulle part où aller.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas envie de moi. Pas après le cadeau d'anniversaire, la carte. Après toutes ces fois où vous m'avez souri, où...

— Par les étoiles, princesse ! J'essayais simplement d'être gentil.

— Vous m'aimez ! Ne le niez pas.

— Vous n'êtes qu'un enfant.

Elle grinça des dents, éperdue de désir.

— Je suis une femme, autant que l'était Solstice. J'ai quasiment l'âge qu'avait ma mère quand elle s'est mariée.

— Arrêtez. Arrêtez !

Ses yeux flamboyaient désormais. De colère, peut-être.

Ou de passion.

Elle regarda ses poings serrés, imagina ses mains se poser sur sa taille, l'attirer contre lui...

— Je sais que j'ai raison. Vous n'êtes plus obligé de le nier.

— Non ! Vous avez tort. J'aime ma femme, et vous avez beau lui ressembler trait pour trait en ce moment, vous n'êtes pas elle !

Il se détourna, honteux de ses paroles.

— La dernière fois que je me suis trouvé dans ce palais, reprit-il, j'ai désobéi à ma reine, et voilà que je viens d'insulter ma princesse avant même d'avoir repris mon service. (Il grimaça.) Je vais démissionner de la garde royale ce soir même, et implorer la clémence de la Couronne.

Levana retint son souffle. Des larmes perlaient à ses yeux, mais elle les chassa d'un clignement de paupières.

— Non ! Votre démission est refusée, et je dirai à Channary de la refuser aussi.

Il gémit.

— Votre Altesse, je vous en prie...

— Je ne vous laisserai pas faire. Comme je ne vous laisserai pas nier ce que je sais au fond de moi être la vérité.

Levana avait toujours été beaucoup plus douée pour modifier son apparence que pour contrôler les émotions d'autrui. Mieux valait laisser ce genre de manipulation aux thaumaturges, avec leur formation et leurs nombreux talents.

Elle s'enfonça pourtant dans les pensées d'Evret, aussi facilement qu'elle aurait planté le doigt dans une terre meuble. Les gardes étaient toujours faciles à contrôler – une mesure de sécurité – et Evret ne faisait pas exception. Son esprit n'offrit aucune résistance.

— Vous m'aimez, dit-elle. (Elle se pressa contre lui, sentit ses mains chaudes, fortes et puissantes l'empoigner soudain par les bras.) Vous m'aimez.

Il tressaillit, détourna la tête. Elle vit sur son visage le conflit qui l'agitait, sentit la barrière qu'il s'efforçait d'ériger autour de son esprit. De son cœur.

Tentative dérisoire...

Il ne pouvait pas s'opposer à elle. Elle ne le permettrait pas. Pas maintenant. Alors qu'il était fait pour elle. Alors qu'il en avait autant envie qu'elle, si seulement il voulait bien le reconnaître.

— Vous m'aimez, murmura-t-elle sur un ton radouci. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Vous et moi. C'est le destin, Evret. Le destin.

— Princesse...

Elle emplit son cœur et son corps de désir. Elle déversa en lui toutes ses émotions, et le sentit céder. Il trembla, submergé par les sentiments qui l'habitaient, elle.

— Dites-moi que j'ai raison. Dites-moi que vous m'aimez.

— Je... je t'aime, souffla-t-il, au désespoir. Sol...

À ce nom, Levana fut traversée d'un frisson de haine, mais elle l'oublia bien vite quand Evret Hayle la serra dans ses bras et l'embrassa. Elle hoqueta contre sa bouche et il répéta son nom, l'insufflant en elle.

Sol...

Puis elle se sentit couler. Se noyer dans la sensation, la chaleur et la pulsion de son propre sang, de son désir et de ses besoins d'amour...

Il l'aimait.

Il l'aimait.

... Il l'aimait...



— Celui-là fait le difficile, se plaignit Channary, battant du pied en rythme avec le morceau orchestral tout en fourrant une cerise rouge vif entre ses dents.

Se penchant par-dessus la rambarde, elle jeta la queue par-dessus le balcon, la laissant tomber vers la salle de bal et se perdre dans le kaléidoscope des robes et des chapeaux extravagants.

À côté d'elle, Levana ne se donna pas la peine de se pencher ou même d'essayer de deviner auquel de ses amants sa sœur faisait référence. Elle gardait l'œil fixé sur Evret, raide comme une statue et particulièrement imposant derrière l'escalier de la salle de bal. Malgré son uniforme identique à celui du reste des gardes, il avait plus l'air d'un roi que d'un soldat.

Son expression était grave et austère. Il ne lui avait pas accordé un seul regard depuis l'ouverture du bal.

— Oh, je vois, dit Channary, se tournant brièvement vers sa sœur avant de toiser Evret d'un air malicieux. Maintenant que tu as ton propre jouet avec lequel t'amuser, tu ne t'intéresses plus à ce que je peux te raconter sur les miens ?

— Ce n'est pas un jouet.

— Non ? Ton pantin, alors.

Levana serra les poings.

— Pas un pantin non plus.

Channary s'esclaffa. Tournant le dos à la rambarde, elle adressa un signe à l'un des serviteurs. Accourant aussitôt, l'homme mit un genou en terre et souleva son plateau au-dessus de sa tête pour le présenter à sa souveraine. Une douzaine de verres à liqueur étaient disposés en spirale sur le plateau, chacun contenant un breuvage de couleur différente. Channary en choisit un au contenu orange vif épais comme un sirop.

— Reste là, au cas où j'en voudrais un autre, ordonna-t-elle, avant de se retourner vers sa sœur. Si ce n'est ni un jouet ni un pantin, alors, au nom de Cyprus Blackburn, pourquoi portes-tu depuis un mois les traits de sa simplette de femme ?

Le rouge monta aux joues de Levana, mais elle conserva le contrôle de son magnétisme. Calme et maîtresse d'elle-même en toute circonstance, toujours souriante, gracieuse et adorable. Voilà comment elle se rappelait Solstice Hayle, pour le peu qu'elle l'avait connue. Voilà comment elle voulait se montrer aux yeux de tous désormais.

— La malheureuse est morte en couches, répondit Levana. Je veux simplement lui rendre hommage.

— Non, tu joues avec lui. (Un sourire narquois s'étala sur le visage de Channary.) Ce qui me rendrait fière de toi si seulement tu visais un peu plus haut. Un garde du palais, franchement... Quand tu en auras fini avec lui, tu n'auras plus qu'à faire de l'œil à un des jardiniers.

Levana jeta un regard noir à sa sœur.

— Je te trouve très hypocrite. Combien de gardes as-tu accueillis entre tes draps ces dernières années ?

— Oh, je ne les compte plus.

Channary sirota sa boisson, et son sourire malicieux se prolongea quand elle abaissa son verre pour en inspecter le contenu. Elle le renifla.

— Mais aucun ne m'a jamais empêchée de m'amuser ailleurs. Dans l'idéal, une femme devrait avoir trois hommes à sa disposition. Un pour lui faire la cour, un autre pour réchauffer son lit, et un dernier pour la couvrir de bijoux.

Un tic nerveux crispa la paupière de Levana.

— Tu n'as jamais eu Evret.

Riant de bon cœur, Channary reposa son verre presque intact sur le plateau et en choisit un autre au contenu aigue-marine, saupoudré d'une substance blanche scintillante. Le serviteur n'avait toujours pas bougé.

— C'est vrai. Même si je suis sûre qu'il me poserait moins de problèmes que l'agent Dubrovsky. (Elle soupira.) Le petit polisson.

Dubrovsky ? Levana plissa les yeux en observant les danseurs. Il lui fallut un moment mais elle finit par repérer l'agent, qui dansait avec un jeune homme dont le nom lui échappait. Un héritier de bonne famille, en tout cas.

— La difficulté tient peut-être à ses préférences.

Channary agita les doigts.

— Je me suis laissé dire qu'il n'en avait aucune. Sauf que, de toute évidence, il ne s'intéresse pas à sa reine. Je ne comprends pas. Je lui envoie des signaux depuis le dernier coucher du soleil.

Baissant les yeux, Levana vit que le bras du serviteur commençait à trembler. Les boissons vibraient dans les verres à liqueur. Elle s'en choisit une qui ressemblait à du chocolat fondu.

— Vous pouvez disposer.

Channary rafla une liqueur jaune jonquille avant que le serviteur ne s'éclipse puis se pencha à la rambarde, les deux verres à la main. Elle reporta son attention sur l'agent. Non pas de façon rêveuse ou romantique, plutôt comme si elle élaborait une stratégie militaire.

— S'il te plaît tant que ça, dit Levana, pourquoi ne pas lui laver le cerveau pour le convaincre d'avoir envie de toi ? Ce serait beaucoup plus simple.

— À t'entendre, on croirait que tu as déjà fait ce genre de chose.

Les entrailles nouées, Levana ne put s'empêcher de glisser un coup d'œil en direction d'Evret. Toujours aussi stoïque, aussi immobile qu'une statue. La suivait-il du regard comme elle le faisait pour lui ? L'observait-il à la dérobée quand elle avait le dos tourné ? Si oui, elle ne l'avait jamais pris sur le fait, pas depuis leur premier baiser dans ses appartements.

— Manipuler sa proie est un moyen trop facile de tricher, continua Channary. (Elle trempa sa langue dans le verre bleu, la recouvrant de poudre argentée, puis but une gorgée. Elle parut agréablement surprise.) Je n'ai pas envie de gagner de cette manière. J'aurai gagné quand j'entrerai dans l'histoire lunaire comme la reine la plus désirable de tous les temps.

— La moins sélective, en tout cas. Tu n'as jamais envie de... tomber amoureuse, tout simplement ?

— L'amour... Quelle enfant tu fais.

Channary vida ses verres en deux gorgées. Le mélange des saveurs lui arracha une grimace, puis elle se mit à rire.

— L'amour ! s'écria-t-elle, si fort que plusieurs musiciens sursautèrent et que la musique connut un moment de flottement avant de reprendre en rythme. L'amour est une conquête ! L'amour est une guerre !

Quelques personnes en contrebass avaient cessé de danser pour lever les yeux vers leur étrange reine. Levana se recroquevilla sur son siège.

— Voilà ce que je pense de l'amour ! cria Channary.

Elle jeta ses verres vides sur la foule, de toutes ses forces. L'un d'eux se brisa sur le sol. L'autre atteignit le partenaire de l'agent Dubrovsky à l'œil. Le jeune homme glapit et leva les mains.

Channary laissa échapper un gloussement, qu'elle étouffa aussitôt en posant une main délicate sur sa bouche.

— Oups ! ricana-t-elle, avant d'éclater de rire pour de bon et de s'éloigner de la rambarde.

Consternée, Levana la suivit. Elles ignorèrent les invités qui se confondaient en révérences et en courbettes sur leur passage. Il y avait quelque chose de fanatique dans le rire de la reine.

— Et tu crois que c'est comme cela que tu vas obtenir les faveurs de ton agent ? dit Levana, abandonnant son verre sur un buffet. En agressant ses partenaires de danse ?

— Ce n'est pas plus absurde que ta tactique à toi.

Channary pivota, s'arrêtant brusquement sur la rampe en spirale qui faisait le tour de la salle de bal, reliant le sol au premier balcon.

— Crois-tu sincèrement que c'est en prenant l'apparence de sa femme décédée et en le manipulant deux ou trois fois par jour que tu vas le faire tomber amoureux de toi ?

Levana se hérissa.

— Je n'ai pas besoin de faire quoi que ce soit. Il est déjà amoureux de moi. Et moi de lui. Mais je suppose que tu ne peux pas comprendre.

Avec un sourire narquois, Channary se pencha sur sa sœur et lui glissa dans un murmure :

— Si tu en es vraiment convaincue, à quoi bon le manipuler ? Pourquoi ne pas le laisser éprouver ses propres émotions ? Et puis, pourquoi ne pas te montrer à lui telle que tu es réellement ? (Elle ricana.) À moins que tu n'aies peur de le voir s'enfuir de la pièce en hurlant ?

La fureur bouillonnait sous le crâne de Levana. Elle se mit soudain à trembler ; même son magnétisme trahissait son agitation. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus perdu le contrôle à ce point.

Respirant avec lenteur, elle s'obligea à se détendre. Sa sœur rabaissait les autres pour se sentir meilleure en comparaison. Elle était plus à plaindre qu'autre chose.

— Il est toujours en deuil, expliqua Levana. Comme je suis amoureuse, j'essaie de lui faciliter la transition.

Les yeux pétillants, Channary inclina la tête sur le côté.

— Oh oui. Nous voyons tous à quel point tu rends la transition facile pour lui.

Levana leva le menton.

— Tu peux penser ce que tu veux. J'ai l'intention de l'épouser. Quand il sera prêt, je me marierai avec lui.

Channary tapota gentiment Levana sur la joue. Malgré la douceur du geste, Levana ne put retenir un mouvement de recul.

— Dans ce cas tu es encore plus bête que je ne l'imaginais, petite sœur.

Channary fit glisser stratégiquement les bretelles de sa robe puis descendit vers la piste de danse.

Levana ferma les yeux, tâchant de fermer son esprit à la musique, qui roulait et se fracassait sur elle comme une vague, aux rires moqueurs des invités, aux railleries de sa sœur. Channary ne comprenait pas. Levana ne comptait pas juste remplacer la femme d'Evret, mais lui montrer qu'elle aurait constitué un meilleur choix depuis le début. Elle serait plus aimante, plus dévouée, plus mystérieuse. Elle lui ferait oublier qu'il en avait aimé une autre.

Pourtant, elle avait encore l'estomac noué quand elle rouvrit les yeux et baissa la tête vers la piste de danse. Toutes ces belles jeunes femmes, ces beaux jeunes hommes, dans leurs belles toilettes avec leur magnétisme irréprochable... Il ne lui suffirait peut-être pas d'endosser l'apparence de la femme d'Evret. Pas si elle avait l'intention de la surpasser en tout point.

Elle s'écarta de la foule grouillante et tourbillonnante, jusqu'à frôler le mur. Une tapisserie lui caressa l'épaule. Un globe lumineux au-dessus de sa tête jetait une lumière discrète sur quelques couples qui flânaient dans l'escalier.

Elle repensa à Solstice, la femme qu'il avait tellement aimée.

Levana décida de rendre ses cheveux un tout petit peu plus brillants, et d'y ajouter une touche de roux pour les rendre plus contrastés, plus saisissants. Elle élargit ses yeux, intensifia leur couleur, s'épaissit les cils et se dota d'une peau lisse et parfaite. Elle allait également rendre sa poitrine plus généreuse, affiner sa taille et se donner des lèvres un peu plus... Non, pourquoi un peu ? Des lèvres d'un rouge éclatant, flamboyant.

En la découvrant, Evret verrait la perfection.

N'importe quel homme verrait la perfection.

Sa sœur avait peut-être raison. Peut-être était-elle affreuse en réalité. Mais quelle importance, aussi longtemps qu'elle parvenait à tromper tout le monde ? Elle pourrait même séduire cet agent si l'envie lui en prenait.

Elle attendit que ses modifications achèvent de se mettre en place. C'était dans ce domaine qu'elle était la plus forte. Dans la capacité à rendre l'illusion si convaincante qu'elle n'avait presque plus besoin de son corps véritable.

Ayant retrouvé son assurance, elle se laissa glisser au bas de l'escalier. Quelques têtes se tournèrent sur son passage tandis qu'elle s'avavançait au milieu des danseurs. Elle ne fondit pas directement sur Evret mais choisit d'adresser des sourires et des petits signes de tête aux nobles qui la dévisageaient d'un air intrigué, traçant lentement son chemin à travers la salle de bal.

Elle n'était plus qu'à quelques pas d'Evret quand il posa enfin sur elle son regard absent. Pendant un instant, il parut la fixer sans la voir. Puis il afficha une expression stupéfaite, et ses yeux noirs la détaillèrent de haut en bas avant de revenir sur son visage.

Levana lut dans ses prunelles un curieux mélange de sentiments. Du désir, elle en était certaine. Mais aussi... de la crainte ?

Elle ne savait pas quoi en penser.

— Sir Hayle, commença-t-elle.

Et à cet instant, elle fit le choix éclair d'améliorer aussi sa voix. « Plus mélodieuse, pensa-t-elle. À compter de maintenant, je parlerai comme un oiseau chanteur. »

— J'aimerais me promener au bord du lac. Voulez-vous m'accompagner ?

Il hésita le temps de deux battements de cœur, puis acquiesça de la tête.

Conformément au protocole, il la suivit à distance respectueuse à travers les couloirs jusqu'à ce qu'ils débouchent sur le portique en pierre qui séparait le palais des jardins. Le lac d'Artemisia scintillait dans l'obscurité, renvoyant les lumières du palais vers le ciel où elles se noyaient dans un océan d'étoiles. Levana avait souvent imaginé plonger dans l'eau et se retrouver à flotter dans l'espace.

— Quand j'étais petite, je pensais qu'il y aurait un jour où j'apprécierais ce genre de mondanités, dit-elle, certaine d'être écoutée même si Evret marchait plusieurs pas derrière elle. Mais aujourd'hui elles m'ennuient toujours autant. Des ronds de jambe politiques, sous couvert de divertissements innocents.

Elle sourit intérieurement, très satisfaite de ses propos pleins de sagesse et de maturité. Elle éprouvait plus d'assurance sous son apparence améliorée qu'elle n'en avait connu depuis des mois. Peut-être même de toute sa vie.

— Je préfère être ici, à profiter de cette magnifique soirée. (Elle se retourna. Evret se tenait à une dizaine de pas, les traits dissimulés dans l'ombre.) Pas vous ?

— Princesse...

Ce mot fit courir un frisson au creux du dos de Levana, car il était chargé de tout ce qu'elle avait lu dans son regard dans la salle de bal. Confusion, désir et crainte.

— Pourquoi restez-vous si loin de moi, sir Hayle ?

— Je peux vous protéger d'ici, Votre Altesse.

— Vraiment ? Et si un meurtrier me tirait une balle dans le cœur depuis l'une de ces fenêtres ? Auriez-vous le temps de vous interposer ?

— Je crains que ce ne soit pas des assassins dont il vous faille vous méfier le plus.

Elle toucha la chaîne qu'elle portait à son cou.

— De quoi devrais-je donc me méfier, selon vous ?

Elle fit un pas hésitant vers lui.

— De vous-même, répondit-il d'un ton ferme.

Puis il recula d'un pas et ajouta, avec beaucoup moins de conviction :

— Ou de moi, si vous approchez encore.

Elle marqua une pause. Il y avait quelque chose de différent chez lui ce soir, une étrange réaction à son magnétisme. Elle n'était pas certaine que ce soit le résultat qu'elle avait espéré. Depuis le jour où il s'était rendu dans ses appartements, ils avaient partagé une centaine de moments volés. Un frôlement de peau à l'extérieur de la grand-salle. Une main possessive sur sa hanche alors qu'elle se retirait dans sa chambre pour dormir. Un baiser hâtif, désespéré, dans la salle des domestiques avant la relève de la garde.

Mais Levana n'était pas naïve au point de se figurer que ces moments n'avaient réclamé aucune pression mentale de sa part. Elle avait dû modeler les pensées du garde, lui imposer son propre désir, lui rappeler encore et encore qu'il l'aimait. Qu'il l'adorait.

Par six fois – six fois ! – il avait enfreint le code de conduite de la garde, la règle qui lui interdisait de parler le premier, pour lui demander de mettre un terme à cette situation. Il lui avait dit qu'il était confus, désespéré, qu'il ne savait pas ce qui lui avait pris et qu'il n'avait jamais eu l'intention de profiter d'elle, qu'il ne lui en voulait pas du tout mais qu'il fallait que cela cesse, qu'ils devaient arrêter... jusqu'à ce qu'il se remette à l'embrasser.

Ce soir, Levana n'avait pas encore eu besoin de manipuler ses émotions. Pour l'instant, son apparence avait suffi à vaincre sa résistance.

— Comment cela, je devrais me méfier de vous ?

— Votre Altesse... (Sa peur s'estompait. Il avait surtout l'air fatigué désormais.) Pourquoi me torturez-vous comme cela ?

Elle eut un mouvement de recul.

— Vous torturer ?

— Quand je suis loin de vous – quand je ne suis pas de service, quand je m'occupe de ma fille –, j'ai les idées claires. Je sais qui je suis. Ce que je ressens. Je sais que ma femme est morte, mais qu'elle m'a laissé un cadeau merveilleux avant de partir, et je lui en suis reconnaissant. (Il se racla la gorge.) Je sais que je suis fidèle à la Couronne, et que je la servirai sans faillir aussi longtemps que possible. Et je sais que je tiens à vous, comme... comme un garde doit tenir à sa princesse. Ainsi qu'à une amie, je suppose.

— Vous êtes mon...

— Mais quand je suis près de vous, continua-t-il – et cette interruption choqua Levana plus que tout ce qu'il aurait pu faire : un garde n'interrompait jamais un aristocrate, et encore moins un membre de la famille royale –, quand je suis près de vous, tout redevient confus. Vous ressemblez tellement à Solstice que je ne sais plus où j'en suis. Mon cœur s'emballa, mais pas sous l'effet du bonheur ou de l'amour. C'est comme si mon corps ne m'appartenait plus, et je ne peux m'empêcher de vous toucher, tout en ayant conscience que c'est mal. Par les étoiles, on pourrait m'exécuter pour ça !

— Non ! Non, jamais je ne permettrais une chose pareille.

— C'est pourtant vous qui m'infligez ça.

Elle se figea.

— N'est-ce pas ? murmura-t-il. Ce n'est qu'une manipulation. Un mauvais tour que vous jouez à un pauvre garde à l'esprit faible.

Levana courut jusqu'à lui et prit ses mains dans les siennes.

— Je ne vous vois pas du tout comme cela.

— Alors pourquoi me faites-vous ça ?

— Parce que je vous aime ! Et que vous m'aimez aussi, sauf que l'honneur vous empêche de...

— Je ne vous aime pas ! s'écria-t-il, et ces mots la transpercèrent comme mille fragments de glace. Ou du moins... je ne crois pas. Mais vous m'avez tellement chamboulé l'esprit que je ne sais plus ce qui est vrai ou pas.

Elle esquissa un sourire plein de tendresse.

— Vous voyez ? C'est exactement ce qu'on ressent quand on est amoureux. Toutes ces émotions contradictoires, ces bouffées de passion qu'on a du mal à contrôler, cette indécision qui vous déchire les entrailles et vous fait vous demander si vous avez envie de fuir l'autre personne... ou de vous enfuir avec elle.

Evret avait le visage crispé.

— Vous avez tort, princesse. Je ne sais pas ce que vous décrivez, mais ce n'est pas de l'amour.

Elle en avait les larmes aux yeux.

— Quand vous avez dit que je devrais me méfier de vous, je ne pensais pas que vous vouliez me briser le cœur. Alors que je donnerais... que je ferais n'importe quoi pour vous, Evret.

Il s'écarta d'elle, se prenant les cheveux à deux mains.

— Ce n'était pas mon intention, princesse. Je ne crois pas que vous compreniez ce que vous faites, à quel point c'est mal. Mais cela ne peut pas continuer. Tôt ou tard, vous finirez par vous lasser de ce petit jeu, et c'est moi qu'on punira pour avoir profité de vous. Ne le voyez-vous donc pas ?

— Je vous l'ai dit, cela n'arrivera pas.

Il laissa retomber ses bras.

— Et vous croyez que la reine vous écoutera ?

— Il le faudra bien. Elle a eu d'innombrables aventures avec des gardes royaux.

— Elle n'a pas seize ans, elle !

Levana s'entoura de ses bras comme d'un bouclier.

— Vous me prenez pour une enfant naïve.

— Oui. Naïve, perdue et solitaire.

Elle s'obligea à soutenir son regard.

— Très belle, aussi, non ?

Il tressaillit et se détourna.

— Vous me trouvez belle, n'est-ce pas ? Irrésistible, même ?

— Princesse...

— Répondez-moi.

— Je ne peux pas.

— Parce que j'ai raison.

Il resta silencieux.

Levana prit une inspiration frémissante.

— Épousez-moi, Evret.

Il se retourna brusquement vers elle, horrifié, mais elle insista :

— Épousez-moi et vous deviendrez prince. Elle ne pourra plus vous atteindre.

— Non. Non ! Solstice... et ma petite Winter...

Elle ouvrit des yeux ronds, surprise de constater à quelle vitesse sa jalousie la reprenait, et la souffrance qu'elle lui causait.

— Winter ? Qui est cette Winter ?

Il lâcha un petit rire sans joie, se passant les deux mains sur le visage.

— C'est ma fille. Vous croyez être amoureuse de moi et vous ne m'avez même pas demandé comment j'avais appelé mon bébé de un mois ? Ne voyez-vous pas à quel point c'est insensé ?

Winter – hiver. *Solstice*. La Lune avait beau ignorer les saisons, Levana connaissait suffisamment le calendrier terrien pour être familiarisée avec ces mots. Elle se souvenait aussi de la petite couverture du bébé, avec sa scène enneigée brodée à la main.

Il comptait bien ne jamais oublier sa femme. Aussi longtemps qu'il vivrait.

— Winter, répéta-t-elle en s'humectant les lèvres. Votre fille serait une princesse, avec les richesses et les privilèges associés à son rang. Voudriez-vous la priver de tout cela ?

— Je veux qu'elle grandisse entourée d'amour et de respect. Et pas au milieu de... ces petits jeux auxquels s'adonnent ces gens dans la salle de bal. Auxquels vous vous adonnez vous-même avec moi.

Serrant les poings, Levana s'avança si près de lui qu'elle dut lever la tête pour continuer à le fixer dans les yeux.

— Winter aura une mère, et vous aurez une femme. Je vous aimerai tous les deux mieux qu'elle n'aurait jamais su le faire.

Frémissante de colère et de détermination, Levana le contourna pour repartir d'un pas rageur en direction du palais. Il lui fallut un long moment, mais quand il se rendit compte qu'il ne pouvait pas laisser la princesse sans protection, il la suivit.



Evret manifesta de moins en moins de résistance après cela, et Levana se prit à espérer qu'il commençait à oublier son épouse. Ou plutôt, à oublier qu'elle avait été une autre femme. Son regard se perdait fréquemment dans le vide quand il se trouvait en sa présence, et quand d'autres membres de la

cour se tenaient à proximité, il devenait aussi indéchiffrable que l'alphabet d'une langue morte de l'ère primaire. Il ne laissait plus rien transparaître. On aurait dit un parfait inconnu.

Ce qui était plutôt sage de sa part. Car il avait raison : si la reine avait voulu l'accuser d'abuser de la princesse, elle aurait été parfaitement en droit de le faire. Levana ne s'inquiétait pas outre mesure à ce sujet, toutefois. Channary avait assez de soucis en tête avec ses propres conquêtes, et d'ailleurs, elle avait fait de l'œil à des hommes plus âgés avant même d'avoir atteint l'âge actuel de Levana.

Non, elle ne s'inquiétait pas.

En particulier dans ces moments où ils étaient enfin seuls. Ces plages de temps volées où il lui appartenait tout entier. Elle commençait à relâcher son emprise mentale sur lui, petit à petit, et, à sa grande satisfaction, ses réactions devenaient de plus en plus hardies. Ses mains plus possessives. Ses caresses plus audacieuses.

La première nuit qu'ils passèrent ensemble, il lui souffla un nom dans les cheveux.

— Sol...

Traversée simultanément par le plaisir et la souffrance, la joie et la fureur, Levana grinça des dents et le serra plus fort contre elle.

Quand le dôme s'éclaircit au-dessus de la cité blanche le lendemain matin, Levana le laissa dormir jusqu'à ce qu'une servante vienne lui apporter son petit déjeuner. Mortifié, ne sachant plus où se mettre, Evret resta figé dans le lit pendant que Levana ordonnait à la servante de lui couper et beurrer ses petits pains, de lui trancher son fruit, de lui servir un thé qu'elle n'avait aucune intention de boire.

Après le départ de la servante, Evret bondit hors du lit. Levana vit son expression quand il aperçut les taches de sang sur le drap. À quelle vitesse il détourna la tête. Avec quelle précipitation il enfila ses vêtements, marmonnant dans sa barbe.

Assise contre ses oreillers de plume, le plateau en travers des genoux, Levana jeta une baie sur sa langue. Elle lui trouva un goût amer. Channary aurait rappelé la servante, et l'idée lui effleura l'esprit, mais elle la ravala bien vite. Elle n'était pas comme sa sœur.

— Pas ça, murmura Evret en se retournant pour lui faire face. Je n'aurais pas cru que vous iriez aussi loin. Je n'aurais jamais pensé... (Il serra le poing, avec un juron.) Je suis vraiment navré, princesse.

Elle se hérissa, agacée, mais tâcha de prendre la chose sur le ton de la plaisanterie.

— De partir sans avoir pris de petit déjeuner ? susurra-t-elle. Je peux demander qu'on nous apporte un deuxième plateau, si vous avez faim.

— Non. Ma fille... elle a passé toute la nuit avec sa nounou. Je n'avais pas prévu de...

Levana détailla son dos musclé tandis qu'il faisait passer sa chemise par-dessus sa tête.

— Je paierai les heures supplémentaires de la nounou. Restez, Evret.

Elle lissa les draps à côté d'elle.

Il s'assit au bord du lit pour mettre ses bottes. Puis, à contrecœur, il laissa retomber une première botte. Ses épaules s'affaissèrent en signe de défaite. Levana sourit en suçant son doigt poissé de jus de fruits. Elle se préparait à lui faire de la place dans le lit, quand il se mit à parler d'une voix chagrine.

— J'ai essayé de m'enfuir. La semaine dernière.

Levana ôta son doigt de sa bouche.

— Vous enfuir ?

— J'avais fait nos bagages et tout préparé. Je comptais emmener Winter dans l'un des secteurs forestiers, et démarrer une nouvelle vie.

Elle fixa l'arrière de son crâne entre ses paupières plissées.

— Une nouvelle vie à faire quoi ? Couper des arbres ?

— Peut-être. Ou travailler dans une scierie, ou fabriquer des moulures en bois, je ne sais pas. Je voulais juste m'éloigner d'ici.

Avec un ricanement, elle repoussa son plateau.

— Alors pourquoi avez-vous renoncé ? Si vous aviez tellement envie de partir...

— Sa Majesté me l'a interdit.

Elle se figea.

— Quand je lui ai remis ma démission, elle l'a refusée en me riant au nez. Elle m'a dit qu'elle s'amusait beaucoup trop à vous regarder vous ridiculiser. Elle a même menacé d'envoyer des gardes nous récupérer, Winter et moi, si j'avais l'impudence de partir sans son consentement.

Levana frémit.

— Je me moque de ce qu'elle peut penser.

— Pas moi. Elle est ma reine. Elle me contrôle tout autant que vous.

— Je ne vous contrôle pas !

Il se tourna vers elle avec une expression stupéfaite.

— Comment appelez-vous ce qui vient de se passer ?

— Je... ! J'ai à peine... ! (Elle serra les poings.) Vous avez envie de moi autant que j'ai envie de vous. Je le lis dans vos yeux chaque fois que vous me touchez.

Il partit d'un rire cruel, bien différent du rire plein de bonté et de chaleur dont elle avait gardé le souvenir. Avec un geste vague en direction de son visage, il s'écria :

— Vous portez les traits de ma femme ! Elle était morte depuis deux semaines, j'étais au plus mal et voilà qu'elle était de retour, alors je... Sauf que ce n'est pas elle. C'est vous. Ce n'est que vous, et vous ne voyez aucune manipulation là-dedans ?

Repoussant violemment ses couvertures, Levana s'enveloppa dans la robe de chambre qui reposait sur son fauteuil.

— C'est mon visage désormais ! C'est la femme que je suis, et ne me dites pas que ce qui s'est passé la nuit dernière était une erreur. Que vous n'en aviez pas envie.

— Je n'ai jamais voulu tout ça. (Il se massa les tempes.) La cour parle, vous savez, et les autres gardes aussi. Ce qu'ils disent sur nous...

— Quelle importance ? répliqua-t-elle, prenant une inspiration pour se calmer. Je vous aime, Evret.

— Vous ne savez même pas ce que ça veut dire. Si seulement j'arrivais à vous le faire comprendre. Ce fantasme que vous avez construit dans votre tête... il n'a rien de réel. Vous n'êtes pas ma femme, et moi... moi, je ferais mieux de retourner auprès de ma fille. Elle est tout ce qu'il me reste de Solstice.

Levana noua sa ceinture d'un geste sec et se tint là, tremblante de colère, à le regarder mettre ses bottes.

— Vous allez m'épouser.

Il hésita un bref instant, avant de faire claquer le dernier fermoir de sa botte.

— Princesse, je vous en prie, ne recommencez pas.

— Ce soir même.

Il fixa le sol un long moment. Le temps s'écoula péniblement.

Elle ne savait pas à quoi s'attendre quand il se décida enfin à relever la tête, mais son absence totale d'expression la prit au dépourvu.

Ils se dévisagèrent en silence, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'il n'avait pas dit non.

— Je me charge de trouver un officiant. Retrouvez-moi ce soir à la chapelle du soleil.

Il baissa les yeux de nouveau.

— Venez avec votre fille si vous voulez. Je crois que ce serait bien. Avec sa nounou pour s'occuper d'elle.

Elle repoussa ses cheveux derrière son épaule, se sentant déjà mieux. Cette solution allait régler d'un coup la plupart de ses objections.

Elle serait enfin sa femme, il ne pourrait plus prétendre le contraire.

Elle serait la mère de son enfant.

Et les rumeurs cesseraient, car personne n'oserait plus dire du mal du mari de la princesse, du beau-frère de la reine.

— Eh bien ? dit-elle, le mettant au défi de refuser.

Elle palpait déjà l'énergie qui l'entourait, prête à la plier à sa volonté s'il le fallait. Après tout, c'était pour son bien. C'était la seule façon de consolider leur famille. Leur bonheur.

Relâchant le sommet de sa botte, Evret se leva lentement. Son expression absente était devenue triste.

Triste ?

Non, plutôt compatissante. Il se sentait désolé pour elle.

Elle se renfrogna, et s'endurcit le cœur.

— Vous avez une chance de trouver l'amour, princesse. Le véritable amour. Ne la gâchez pas avec moi. Je vous en supplie.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— J'ai déjà trouvé l'amour. J'ai partagé mon lit avec lui, et ce soir, il deviendra mon mari.

Elle s'efforça de sourire, mais sa confiance en elle s'évanouissait – il l'avait foulée aux pieds si souvent. Elle ne voulait pas l'obliger à dire oui.

Pourtant, elle savait qu'elle le ferait si c'était le seul moyen.

Evret enfila son holster par-dessus sa tête, son couteau suspendu d'un côté, son pistolet de l'autre. Un garde. Son garde.

— Eh bien ? insista Levana.

— Ai-je le choix ?

Elle ricana.

— Bien sûr que vous avez le choix. C'est oui ou non.

Levana ignore la petite voix qui lui criait qu'elle mentait. Il ne dirait pas non, et cela n'aurait pas d'importance.

Malgré tout, elle fut surprise d'éprouver une telle vulnérabilité à mesure que les secondes s'égrainaient. Il ne dirait pas non. N'est-ce pas ? Elle retint son souffle et projeta... rien qu'une pointe de tendresse dans ses pensées. Un rappel discret qu'ils étaient destinés à vivre ensemble, pour toujours.

Il frissonna. Avait-il conscience de ce qu'elle faisait ? Elle s'interrompit et vit ses épaules se relâcher.

— Evret ? implora-t-elle d'une voix geignarde qui lui fit honte. Épousez-moi, Evret.

Il traversa la chambre sans un regard pour elle.

— Comme il vous plaira, Votre Altesse.



L'officiant noua le ruban d'or autour du poignet de Levana, tout en expliquant la signification de leur union, et son importance capitale. Puis il prit un deuxième ruban dans le plateau sur l'autel et le noua autour du poignet d'Evret. Levana observa avec fascination le tissu scintillant se détacher sur sa peau noire. Il avait le bras tellement plus épais qu'elle ; à côté de lui, on aurait dit qu'elle avait des os d'oiseau.

— Nouer ces deux rubans, déclara l'officiant en prenant les rubans dans ses doigts avant de les attacher l'un à l'autre, symbolise l'union des époux en une seule et même âme, ce vingt-sept avril de l'an 109 de l'ère tertiaire.

Lâchant les rubans, il laissa le nœud pendouiller entre eux.

Levana fixa le nœud et tâcha d'éprouver un sentiment de connexion, d'union. Comme si son âme venait de se fondre dans celle d'Evret.

Mais elle ne ressentit que le gouffre béant qui les séparait. Un abysse de silence.

Sur le deuxième banc, le bébé se mit à pleurer. Evret jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et Levana l'imita, agacée d'être dérangée. La nounou s'efforçait de calmer la petite en la faisant sauter doucement sur ses genoux. Levana reconnut la couverture brodée dans laquelle on l'avait enveloppée – le paysage de neige, les mitaines rouges. L'œuvre de Sol. Elle grinça des dents.

— Échangerez-vous des alliances ? demanda l'officiant.

Levana pivota et se rendit compte que ni Evret ni l'officiant ne prêtaient plus la moindre attention au bébé.

Evret acquiesça de la tête, brièvement. Levana lui jeta un regard surpris. Elle n'avait apporté aucune alliance.

Se retournant, Evret tendit la main vers les seuls autres invités en dehors de la nounou et de la petite Winter. Son ami garde, Garrison Clay, venu en compagnie de sa femme – une blonde aux traits banals – et de leur enfant, blond comme sa mère. Le gamin avait passé toute la cérémonie à trotter entre les bancs pendant que sa mère lui intimait à voix basse de revenir, capitulait et finissait par se lancer à sa poursuite.

Bien que leur présence montrât qu'Evret prenait la cérémonie au sérieux, Levana ne pouvait s'empêcher d'être agacée par cette famille.

Lorsqu'ils étaient arrivés, Garrison avait pris Evret à part. Ils avaient eu une discussion animée, au cours de laquelle Levana était convaincue qu'il avait tenté de dissuader son ami de se marier.

Son intervention avait fortement déplu à la princesse.

Garrison Clay s'avança d'un pas ferme et sortit de sa poche deux alliances en régolithe noir finement poli. Deux bijoux tout simples, comme Levana n'aurait jamais cru en porter un jour. Une alliance digne de la femme d'un garde, et non d'une aristocrate.

Elle eut un pincement au cœur. Ses yeux s'embruèrent.

C'était parfait.

Sans un regard pour la princesse, Garrison déposa les alliances dans la main d'Evret et regagna sa place auprès de sa famille.

— Prenez-vous les mains et tournez-vous face à face pour l'échange des alliances, s'il vous plaît.

Ils pivotèrent comme des robots. Levana leva les yeux vers Evret, dont la beauté la réchauffa jusqu'aux os. Elle tâcha de lui montrer par son regard à quel point elle adorait sa bague. À quel point celle-ci représentait tout ce qu'elle avait toujours désiré. À quel point *il* était tout ce qu'elle avait toujours désiré.

Ses yeux noirs se posèrent sur elle.

Elle lui sourit, timidement.

Il prit sa respiration et ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Hésita. Referma la bouche.

Puis il lui passa la bague au doigt et répéta après l'officiant :

— Par cette bague, princesse Levana Blackburn de la Lune, je vous prends pour femme. À compter de ce jour vous serez mon soleil au matin, mes étoiles au crépuscule, et je jure de vous aimer et de vous chérir toute ma vie.

Elle sentit la tête lui tourner. Le sourire lui vint plus facilement maintenant qu'elle pouvait voir la bague à son doigt, et le ruban doré qui les attachait l'un à l'autre.

La situation lui avait paru irréelle tout au long de la journée. Elle s'était demandé jusqu'au bout s'il viendrait. Et voilà que cela se produisait pour de bon. Son mariage. Elle était en train d'épouser Evret Hayle.

Elle n'était pas sûre que son corps réussirait à contenir le bonheur qui bouillonnait en elle quand elle prit la deuxième alliance pour la passer au doigt de son mari.

Elle s'interrompit.

Une autre alliance était déjà là, quasiment identique, si sombre qu'elle se confondait presque avec sa peau.

Elle leva les yeux. Evret soutint son regard.

— Je ne l'enlèverai jamais, murmura-t-il avant qu'elle n'ait pu dire quoi que ce soit, mais je porterai les deux.

Elle contempla la bague de nouveau, envisagea, un bref instant, de l'obliger à la retirer. Mais non, il n'attendait que cela. Elle la lui laisserait.

— Bien sûr, chuchota-t-elle en réponse.

Elle glissa l'alliance à son doigt jusqu'à ce que les deux cercles de pierre polie s'entrechoquent avec un petit clic.

— Par cette bague, sir Evret Hayle de la Lune, je vous prends pour mari. À compter de ce jour vous serez mon soleil au matin, mes étoiles au crépuscule, et je jure de vous aimer et de vous chérir toute ma vie.

Alors que l'officiant concluait la cérémonie, la petite Winter se mit à brailler. Jetant un coup d'œil derrière elle, Levana vit que le petit Clay s'accrochait au bras de la nounou et tentait de regarder sous les langes du bébé.

Evret prit les mains de Levana dans les siennes, ramenant son attention sur lui. Le baiser la prit par surprise ; elle n'avait pas entendu l'officiant les inviter à s'embrasser. Mais ce fut un baiser plein de tendresse, peut-être le plus affectueux qu'il lui avait jamais donné, et qui lui réchauffa le cœur.

Sur quoi, l'officiant dénoua les rubans. Evret lui appartenait enfin.



— Dis-moi que ce n'est pas vrai ! explosa Channary en surgissant dans les appartements de Levana le lendemain.

Vêtue de minces lambeaux d'étoffe qui couvraient à grand-peine ce qu'une dame aurait dû couvrir, Channary ressemblait à une créature éthérée dans la lumière des chandeliers. Une créature éthérée à la limite de l'indécence.

Levana n'osa pas esquisser un geste. Sa couturière, armée de fil et d'une aiguille, était en train de reprendre sa robe au niveau de la taille. La pauvre femme avait eu le malheur de suggérer que Levana ne mangeait pas assez, qu'elle ferait bien de grossir un peu pour avoir une plus belle silhouette comme sa grande sœur, et Levana lui avait imposé de tenir sa langue. Mortifiée, la couturière s'était remise au travail en silence. Les deux dernières heures avaient paru interminables.

Elle glissa un regard en direction de sa sœur furibonde.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Triple idiotie ! Tu l'as vraiment épousé ?

— Oui. Je t'avais prévenue que je le ferais.

Channary poussa un grognement rageur.

— Alors fais annuler la cérémonie, et vite, avant que toute la ville ne soit au courant.

— Pas question.

— Dans ce cas, je le ferai exécuter.

Levana s'insurgea :

— Certainement pas ! En quoi est-ce que cela te concerne ? Je l'aime. Je l'ai choisi. C'est fait.

— Alors aime-le ! Couche avec lui si ça t'amuse, mais nous ne pouvons pas épouser des gardes ! Sais-tu seulement à combien de familles j'ai promis ta main, et père avant moi ? Il y a des stratégies à respecter. Nous avons besoin de soutiens. Nous voulons que l'aristocratie soit derrière nous et, pour cela, nous devons nouer des alliances. C'est ainsi, Levana. C'est le seul rôle qu'on te demande de tenir. Je ne te laisserai pas tout flanquer par terre.

— Trop tard. Je ne renoncerai pas à Evret, et même si tu l'éliminiais, je n'épouserais jamais quelqu'un uniquement pour te plaire. Je préférerais encore mourir.

— Oh, cela peut toujours s'arranger, petite sœur.

Levana jeta un regard furtif vers la couturière qui déroulait une longueur de fil. La femme gardait les yeux sagement baissés en faisant semblant de ne pas écouter.

— Tu n'aurais plus rien avec quoi négocier, alors pourquoi te donner cette peine ? (Levant la tête, Levana se força à sourire.) De toute façon, je t'apporte une princesse de substitution à marier à qui tu voudras. Il te suffit d'attendre encore seize ans.

— Une autre princesse ? s'esclaffa Channary. Tu parles de cette gamine ? La fille d'un garde et d'une couturière ? Parce que tu t'imagines que quelqu'un en voudra, parmi les grandes familles ?

— Bien sûr. C'est ma fille maintenant, ce qui fait d'elle une princesse, aussi sûrement que si elle était sortie de mon ventre. Le temps qu'elle soit assez grande, tout le monde aura oublié qu'elle a eu une autre mère, ou qu'Evret a eu une autre femme.

— Je suppose que c'était ton plan depuis le début.

Levana fixa le mur et ne répondit rien.

— As-tu seulement pensé à ce que tu allais faire de cette sale gosse ? insista Channary.

— Comment ça, ce que je vais en faire ?

— Tu n'as quand même pas l'intention de... l'élever, j'espère ?

S'arrachant à la contemplation du mur, Levana toisa sa sœur.

— Elle grandira comme un membre de la famille royale. Comme nous.

— Entourée de nounous et de précepteurs, ignorée par ses parents ?

— Avec tout ce qu'elle pourra désirer. Tout le luxe, tous les jouets. Et puis... (Levana leva les bras sur les côtés pour permettre à la couturière d'achever sa reprise au niveau de l'aisselle.) Evret l'adore. Et moi aussi.

C'était un mensonge, elle en avait conscience. Mais elle sentait aussi qu'un jour cela pourrait devenir la vérité. Ce bébé était le sien désormais, et il faisait partie d'Evret, alors comment pourrait-elle ne pas l'aimer ?

Toutefois, elle en parlait surtout pour voir l'agacement s'afficher sur le visage de sa sœur.

La couturière termina son travail et Levana put baisser les bras, palpant au passage les broderies délicates de son corsage. Elle se sentait pleine d'entrain aujourd'hui, après avoir passé sa deuxième nuit pelotonnée entre les bras d'Evret. Elle était mariée à présent. Même si sa robe ne dévoilait pas autant de peau que celle de sa sœur, elle se sentait beaucoup plus femme. Elle possédait ce que sa sœur n'avait pas. Une famille. Quelqu'un à aimer.

— J'espère, poursuivit Levana pour elle-même, que la princesse Winter aura bientôt un petit frère ou une petite sœur.

Channary pivota vers elle.

— Tu es déjà enceinte ?

— Pas encore, non. Mais je ne vois aucune raison pour que cela n'arrive pas bientôt.

Elle y pensait beaucoup et reprenait souvent le ventre arrondi de Solstice quand elle était toute seule, caressant la chair tendue. Elle n'avait jamais vraiment envisagé d'avoir un enfant jusqu'à ce qu'elle voie Evret tenir sa fille dans ses bras, cette douceur qu'il avait dans le regard. Voilà une chose qu'elle pourrait lui offrir elle aussi. Une chose qu'elle aurait en commun avec Solstice... Non, son enfant serait mieux que celui de Solstice, parce qu'il serait de sang royal.

Sourcils froncés, Channary croisa les bras sous ses seins.

— Ce serait une bonne chose. Quand tu auras un enfant qui t'appartiendra en propre, nous pourrons discuter du meilleur parti pour lui.

— Je suis impatiente d'avoir cette conversation, ma sœur.

— En attendant, poursuivit Channary, moi au moins je m'occupe de préserver notre lignée sans la dénaturer par des mariages honteux.

— Ce qui veut dire ?

Channary rejeta ses cheveux derrière son épaule.

— Que ta princesse Winter, répondit-elle d'un ton moqueur, aura bientôt un petit cousin.

Levana en resta bouche bée. Repoussant la couturière, elle rassembla ses jupes et descendit du piédestal.

— Toi ? (Elle fixa le ventre de Channary, mais il était aussi plat qu'à l'accoutumée.) Depuis combien de temps ?

— Je n'en suis pas sûre. Je dois voir le Dr Eliot cet après-midi.

Maussade, elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— J'espère que ce sera un garçon, dit-elle. J'en ai par-dessus la tête des princesses stupides.

— Attends, Channary !

Levana courut derrière sa sœur, mille questions en tête, mais s'arrêta net en la voyant pivoter vers elle d'un bloc, le visage crispé.

— Qui est le père ? Ton agent ?

Channary se renfrogna.

— Qu'est-ce que tu racontes encore ?

— L'agent Dubrovsky. C'est lui, le père ?

L'expression de Channary se fit hautaine. Elle baissa les yeux et, tendant le bras, empoigna le pan recousu de la robe de Levana et tira dessus d'un coup sec. Le tissu cicatriciel qu'elle avait sur les côtes

apparut avant que Levana ne puisse le masquer sous son magnétisme. Elle battit en retraite avec un petit cri, ramenant tant bien que mal les morceaux de sa robe contre son corps.

— Je n'ai aucune idée de qui est le père, répondit Channary en repartant vers la porte. Tu ne comprends donc pas ? C'est tout l'intérêt !



Elle ne tomba pas enceinte, bien qu'elle rejoignît Evret dans sa chambre presque tous les soirs. Winter et lui avaient emménagé dans l'aile du palais réservée à la famille royale, mais il ne s'était pas écoulé une semaine que Levana jugeait plus prudent de se retirer dans ses appartements après chacune de ses visites nocturnes. Elle avait peur de ce qui arriverait s'il se réveillait avant elle au matin et la découvrait sans son magnétisme ; et elle commençait à se lasser d'utiliser son pouvoir toutes les nuits pour l'endormir.

Ce n'était pas tout à fait le mariage dont elle avait rêvé, mais elle se disait que les choses s'arrangeraient avec le temps.

Elle ne parvint jamais à aimer la princesse Winter, qui pleurait chaque fois qu'elle la prenait dans ses bras.

Evret refusa de se faire appeler prince et insista même pour conserver son poste de garde, malgré les protestations répétées de Levana. Mais comme cela ne faisait que l'agacer, Levana finit par céder. Qu'il joue au petit soldat avec ses armes si cela pouvait lui faire plaisir.

Channary s'arrondit, et la nouvelle tomba qu'il ne s'agissait pas d'un garçon. Mais à ce stade, Channary avait cessé de s'en soucier. Elle rayonnait, comme Levana l'avait toujours entendu dire des femmes enceintes mais n'avait jamais imaginé que sa sœur le ferait un jour. Elle laissait tout le monde lui toucher le ventre, y compris les domestiques. Elle les encourageait même, et s'emportait contre quiconque manquait à s'extasier, à lui dire qu'elle ferait une mère formidable et que sa fille lui ressemblerait certainement trait pour trait, par les étoiles !

Au fil des mois, Levana en vint à penser qu'il existait une sorte de conspiration contre elle. Toutes les femmes de la cour tombaient enceintes les unes après les autres. La ville entière semblait résonner de cris et de braillements. Quand Levana alla consulter le Dr Eliot pour lui demander s'il y avait quelque chose à faire, elle apprit même que deux scientifiques du palais attendaient un bébé – le Dr Darnel et son épouse, deux spécialistes de l'équipe d'ingénierie génétique. La femme était trois fois plus âgée que Levana.

Le Dr Eliot ne lui fut pas d'une grande utilité. Elle s'étendit longuement sur le temps que ces choses pouvaient prendre, et promit d'essayer un traitement quand Levana serait un peu plus âgée, si la situation n'était pas réglée d'ici là. Elle eut même le toupet de conseiller à Levana de se détendre, de ne pas s'inquiéter autant ! En lui affirmant qu'elle tomberait enceinte quand le moment serait venu !

Levana fut tentée de lui faire se planter un scalpel dans l'œil.

Sa sœur. La vieille scientifique. Solstice.

À l'évidence, rien ne clochait du côté d'Evret.

Alors qu'est-ce qui clochait chez elle ?

Sa seule consolation était que, du fait de sa condition et de son besoin permanent d'être cajolée, Channary négligeait de plus en plus souvent ses responsabilités royales. Il s'écoulait parfois plusieurs jours sans qu'elle paraisse à la cour, et Levana dut la remplacer dans d'innombrables réunions. Même si elle s'en plaignait volontiers auprès de sa sœur, Levana n'était pas mécontente de la situation. La

politique et le fonctionnement du système la fascinaient. Elle voulait tout savoir, s'accaparer le plus de pouvoir possible, et les absences de Channary lui en offraient l'occasion idéale.

Puis, le 21 décembre de l'an 109 de l'ère tertiaire, la reine Channary donna naissance à une petite fille. On la baptisa officiellement princesse Sélène Channary Jannali Blackburn de la Lune, mais, hormis les livres d'histoire, chacun retint Sélène et s'empressa d'oublier le reste. De grandes réjouissances eurent lieu dans toute la ville et jusque dans les secteurs extérieurs.

La lignée royale ne s'éteindrait pas.

Le trône lunaire avait une héritière.



— J'aime bien le feuillage argenté. Tu n'es pas de mon avis, petite sœur ?

Levana détacha les yeux du bébé, qu'on avait installé sur une couverture brodée au centre de la salle comme s'il était en garderie et non au beau milieu d'une réunion royale destinée à débattre des célébrations d'anniversaire du pays. Une foule de designers, de fleuristes, de décorateurs, de boulangers, de traiteurs et d'artisans se tenaient contre le mur du fond, attendant de pouvoir donner leur opinion et proposer leur expertise. Levana mit un moment à réaliser que sa sœur l'interrogeait à propos de deux énormes bouquets, presque identiques à l'exception de branches de feuillage argenté dans l'un et de feuillage vert émeraude dans l'autre.

— L'argenté, confirma-t-elle. Oui. C'est plus joli.

— En fait, ajoutez-en plus, dit Channary en se tapotant les lèvres avec un doigt. Je veux voir briller la salle entière. Est-ce que tout le monde m'écoute ? (Elle haussa la voix.) Je veux que ça brille. Que ça resplendisse. Que toutes les surfaces soient éblouissantes. Que les invités ne sachent plus où donner de la tête. Je veux la plus somptueuse soirée de gala que cette ville ait jamais connue. Je veux qu'on en parle encore pendant plusieurs générations ! C'est compris ?

Des hochements de tête lui répondirent de partout, mais Channary avait déjà cessé de leur prêter attention pour se pencher sur les produits qu'on lui présentait. Des plateaux de hors-d'œuvre, de friandises et de cocktails dont les glaçons étaient sculptés en forme de couronne.

— Non, non, ça ne va pas du tout !

Channary attrapa un plateau et balança son contenu contre le mur. Tout le monde tressaillit.

— J'ai dit que je voulais que ça brille ! Est-ce si difficile à saisir ? Seriez-vous tous aveugles ?

Personne ne lui fit remarquer que c'était la première fois qu'elle leur en parlait. Mais bien sûr, ils auraient dû le savoir avant de venir à la réunion. Naturellement.

Levana secoua la tête dans le dos de sa sœur.

Le bébé se mit à pleurer.

Pivotant sur elle-même, Channary fit un geste brusque à l'adresse de Levana.

— Prends la petite.

Levana cligna des paupières.

— Moi ? Pourquoi moi ? Où est sa nounou ?

— Oh, par les étoiles, elle veut simplement qu'on la prenne dans les bras.

Channary se mit à tousser. Elle se détourna en hâte, toussant derrière son coude, de la façon la plus distinguée possible. Levana trouvait qu'elle toussait beaucoup ces derniers temps – depuis des semaines, sinon des mois –, et Channary avait beau affirmer que ce n'était qu'un virus temporaire, son état ne semblait pas s'améliorer.

Un serviteur se précipita pour lui apporter un verre d'eau, mais Channary le saisit et le projeta contre le mur. Le verre se fracassa contre la pierre tandis que la reine quittait la salle à grands pas, toussant toujours.

Les vagissements du bébé se faisaient plus insistants. Levana s'en approcha avec prudence.

Derrière elle, quelqu'un tapa dans ses mains.

— Ajournons la réunion, déclara l'un des organisateurs des festivités, reconduisant les artisans vers la sortie. Revenez demain, avec... de meilleures propositions.

Levana se pencha avec appréhension sur l'enfant et contempla son visage rougeaud et fripé, ses petits bras potelés qui se débattaient dans la couverture. Ses touffes de cheveux châtain foncé se hérissaient dans toutes les directions.

Même si le bébé avait déjà sept mois et montrait tous les signes de se mettre à ramper bientôt, Levana pouvait encore compter sur les doigts de la main les fois où elle avait tenu sa nièce dans ses bras. Il y avait toujours quelqu'un d'autre pour la prendre, et, comme Winter, cette petite ne semblait pas l'apprécier le moins du monde.

Contrariée, elle s'accroupit pour ramasser le bébé le plus délicatement possible. Elle se releva en le tenant au creux de son bras et fit de son mieux pour lui murmurer des mots apaisants, mais les sanglots se poursuivirent ; les petits poings continuèrent à cogner dans le vide.

Avec un soupir d'agacement, Levana marcha de long en large dans la salle, puis sortit sur le balcon qui dominait le lac d'Artemisia. Elle pouvait voir les membres de la cour flâner dans les jardins splendides en contrebas, ou s'éloigner dans des barques sur la surface du lac. Dans le ciel, la Terre était presque pleine. Énorme, bleu et blanc, saisissante au sein de l'immensité spatiale.

Une fois, elle avait réussi à convaincre Evret de l'accompagner pour une sortie en barque, mais il avait passé tout son temps à regretter d'avoir abandonné Winter, à s'extasier sur la vitesse à laquelle elle grandissait et à spéculer sur la nature de son premier mot.

Cela semblait remonter à si longtemps.

En fait, il y avait si longtemps qu'ils ne faisaient plus grand-chose ensemble.

Berçant la petite Sélène aussi doucement que possible, Levana se pencha sur le visage de sa future souveraine. Elle se demanda si cette gamine deviendrait le même genre de peste inculte que sa mère, qui se préoccupait davantage de ses arrangements floraux que de la politique de son pays.

— Je ferais une meilleure reine que ta mère, murmura-t-elle. Je ferais une meilleure reine que toi.

Capricieux et stupide, le bébé continua ses vagissements.

Il ne fallait pas y penser, de toute manière. Channary était reine. Sélène était son héritière. Levana n'était qu'une princesse, avec un garde pour époux et une fille sans la moindre goutte de sang royal.

— Je pourrais te lâcher du haut de ce balcon, tu sais ? murmura-t-elle d'une voix suave. Et tu ne pourrais rien y faire.

Le bébé ne réagit pas à la menace.

— Je pourrais t'obliger à cesser de pleurer. Que dirais-tu de ça ?

L'idée était tentante, et Levana eut bien du mal à y renoncer. Mais on n'était pas censé recourir à la manipulation mentale sur les jeunes enfants. Certaines études tendaient à démontrer qu'une intervention excessive à un âge où ils étaient encore trop impressionnables pouvait altérer leur développement cérébral.

Levana était en train de se demander quel mal pourraient bien occasionner quelques moments de silence... quand elle entendit les talons de sa sœur claquer dans la salle de réunion.

Pivotant sur elle-même, elle vit Channary qui faisait en sorte de minimiser la gravité de sa crise de toux ; elle s'avancait le dos droit et les yeux flamboyants, les cheveux rejetés en arrière. Mais elle avait encore les traits gonflés, ainsi qu'une fine pellicule de sueur sur la lèvre supérieure.

Elle arracha le bébé des mains de sa sœur sans même un merci.

— Ça va ? s'inquiéta Levana. Tu n'as rien de grave, au moins ?

Channary lui jeta un regard noir. Puis elle se détourna, indifférente à la vue qu'on avait du balcon. Alors qu'elle retournait à l'intérieur, le bébé s'arrêta de pleurer et tripota le visage de sa mère avec ses petits doigts boudinés.

L'idée vint à Levana que les bébés n'étaient peut-être pas affectés par le magnétisme et la détestaient tous parce qu'ils pouvaient la voir sous son vrai jour.

— Cela fait longtemps que tu tousses comme ça. Tu devrais peut-être consulter le Dr Eliot.

— Ne sois pas ridicule. Je suis la reine, rétorqua Channary, comme si cela pouvait suffire à la prémunir contre les maladies. Au fait, en parlant de médecins, es-tu au courant pour ce couple dans l'équipe d'ingénierie génétique ?

Elle sortit un biberon d'un petit sac et glissa la tétine dans la bouche de sa fille. Levana s'étonnait toujours des manifestations d'affection maternelle de sa sœur, une jeune femme qu'elle avait toujours connue égoïste et cruelle. Leur mère, en tout cas, ne les avait jamais nourries. Elle se demanda ce qui poussait Channary à le faire alors qu'elle avait tant de domestiques à sa disposition.

— Quel couple ?

— Ceux qui ont eu un bébé. Les Darnel, je crois. L'homme est... un vrai fossile. Il doit avoir au moins soixante ans.

Levana serra les dents.

— Je savais qu'ils attendaient un enfant, oui.

— Eh bien, ils ont fini d'attendre. Leur bébé était une coquille.

Les yeux écarquillés, Levana plaqua la main contre sa bouche. Pour feindre l'horreur, mais surtout pour retenir l'éclat de rire qui avait failli lui échapper.

— Une coquille ?

— Oui. Une fille, à ce qu'on m'a dit. Un thaumaturge est passé la prendre hier pour... (Channary soupira, comme si ces détails fastidieux l'épuisaient.) Pour que les scientifiques en fassent ce qu'ils font de toutes les coquilles.

— La collecte des plaquettes. Pour l'élaboration d'un antidote à la maladie.

— Oui, voilà. Je ne sais pas comment tu fais pour retenir tout ça.

Fronçant les sourcils, Levana baissa les yeux sur le bébé qui se trouvait désormais plongé dans une stupeur béate, à suçoter son biberon. Puis elle se tourna vers le spectacle de la Terre, du lac, de tous les couples heureux.

— Une coquille, murmura-t-elle. Quelle honte !

— J'ai remarqué que tu ne t'arrondissais pas beaucoup, observa Channary en la rejoignant sur le balcon. À moins que ce ne soit caché par ton magnétisme.

Mâchoires serrées, Levana ne fit pas de commentaire.

— Dis-moi, où en es-tu, question bonheur conjugal ? Voilà longtemps que je ne t'ai plus entendue t'épancher sur ton amour pour ton mari. Je dois dire que ça me manque un peu.

— Tout va bien, merci, répondit Levana.

Réalisant à quel point sa réponse sonnait faux, elle s'empressa d'ajouter :

— Je l'aime toujours autant. Nous sommes très heureux ensemble.

Avec un ricanement, Channary s'adossa à la balustrade.

— Mensonges, mensonges ! Même si je ne sais jamais si c'est à moi que tu mens, ou à toi-même.

— Je dis la vérité. Il est tout ce que j'ai jamais voulu.

— Bizarre. J'aurais pensé que tu viserais un peu plus... haut, regretta Channary, levant les yeux vers le ciel et la boule bleu et blanc qui y flottait.

— Que veux-tu dire ?

— Oh, je réfléchis beaucoup à la politique terrienne ces derniers temps. Plutôt contrainte et forcée, je le reconnais. Impossible de faire autrement alors que toutes les familles ne parlent plus que de cette guerre biologique qu'elles envisagent. C'est assommant.

— Tu es un modèle de patience, dit Levana d'un ton très sérieux.

— Eh bien, on m'a présenté des photos de la famille royale de la Communauté orientale et... je suis plutôt intéressée.

Elle essaya de retirer son biberon au bébé, mais la petite Sélène geignit et le saisit à deux mains pour le renfoncer dans sa bouche.

— La famille royale ? Je croyais que le prince n'était encore qu'un enfant ?

— Un bébé, oui.

Channary se pencha sur sa fille, chatouillant ses touffes de cheveux avec le bout de son nez.

— Au début, je pensais qu'il ferait un bon parti pour ma petite fille chérie. (Elle releva la tête.) Mais ensuite, je me suis dit qu'après tout je pourrais me marier moi aussi. L'empereur est plutôt séduisant. Large d'épaules. Toujours habillé avec goût, quoique de façon un peu terne – tu sais comment sont les Terriens.

— Malheureusement, je crois qu'il est déjà marié.

Channary ricana, et Sélène, repue, lâcha enfin son biberon.

— Toujours aussi pessimiste, petite sœur. Il ne restera peut-être pas marié éternellement. (Elle posa le bébé sur son épaule pour lui faire faire son rot, bien qu'elle n'ait rien pour protéger sa robe.) C'est juste une idée pour l'instant. Je n'en suis pas encore à envisager un assassinat, mais... Je me suis laissé dire que la Terre était très agréable en cette période de l'année.

— Je crois qu'elle est très agréable en toute saison, selon l'hémisphère dans lequel tu te trouves.

Channary arrondit les sourcils.

— C'est quoi, un hémisphère ?

Levana secoua la tête en soupirant.

— Peu importe, répondit-elle. Ce bébé va vomir partout sur ta robe, tu le sais ?

— Oh, je ne l'aime plus, celle-là. En fait, je n'en aime plus aucune. Je ne trouve plus rien à ma taille dans ma garde-robe, et cela ne fera qu'empirer si je retombe enceinte. De quoi donner du travail à plein temps à ma couturière. J'ai bien envie de lui faire couper les pieds, pour être sûre qu'elle n'ait rien de mieux à faire.

Son regard pétillait, comme si elle disait cela pour rire.

Mais Levana avait déjà surpris cette lueur dans son regard. Elle n'était pas certaine que Channary soit en train de plaisanter.



La reine Channary Blackburn de la Lune n'eut pas l'occasion de fomenter l'assassinat de l'impératrice terrienne. Ni d'épouser l'empereur Rikan, ou de voir sa fille grandir pour épouser un prince.

Cinq mois après cette conversation, elle fit effectivement amputer sa couturière des deux pieds. Hélas, celle-ci n'eut pas le temps de sortir de convalescence qu'elle apprit que l'opération avait été inutile.

À l'âge de vingt-cinq ans, la reine Channary mourut d'un empoisonnement pulmonaire au régolithe.

C'était une affection qui touchait fréquemment les habitants des secteurs extérieurs, après une vie entière passée à respirer la poussière des cavernes de la Lune, mais elle était si rare au sein de

l'aristocratie – en particulier dans la famille royale – que les médecins n'avaient même pas envisagé ce diagnostic.

Le mystère ne fut jamais résolu, mais Levana imagina que sa sœur avait dû se glisser un certain nombre de fois dans les cavernes de régolithe sous la ville pour des rendez-vous galants.

Les funérailles furent similaires à celles de leurs parents, et Levana éprouva plus ou moins les mêmes émotions.

Les princesses Winter et Sélène assistèrent à la cérémonie, en tenue royale conformément à leur rang. Sélène, désormais âgée de un an, reçut des baisers de nombreux inconnus, mais des deux, ce fut Winter qui s'attira le plus de compliments. C'était en effet une enfant charmante, et Evret avait raison : elle ressemblait de plus en plus à sa mère.

Evret tint absolument à escorter le cercueil de la reine avec les autres gardes tandis qu'on le transportait à travers les rues pour l'inhumer dans un cratère à l'extérieur des dômes. Levana lui avait demandé de s'abstenir. Elle avait espéré qu'il accepterait de se tenir à ses côtés. En vain. Pour lui, le devoir passait avant tout.

Le petit garçon de sir Clay était présent à la cérémonie, âgé de presque quatre ans maintenant, et toujours aussi blond. Il essaya d'entraîner les fillettes à la démarche incertaine dans une partie de cache-cache entre les bancs, mais elles étaient encore trop petites pour comprendre.

Levana fit semblant de pleurer. On lui assigna le rôle de régente jusqu'au treizième anniversaire de sa nièce, après quoi Sélène monterait sur le trône.

Douze ans.

Levana régnerait pendant douze ans.

Elle essaya très, très fort de ne pas sourire avant la fin des funérailles.



— Le chef thaumaturge Haddon doit prendre sa retraite à la fin du mois, déclara le vénérable Annotel, marchant aux côtés de Levana alors qu'ils se rendaient à une réunion de travail. Avez-vous réfléchi à la personne que vous allez nommer pour lui succéder ?

— Je pensais recommander Sybil Mira.

Annotel lui jeta un regard en coin.

— Un choix... intéressant. Elle est très jeune. Les familles s'attendraient sans doute à vous voir désigner le thaumaturge Par...

— Jusqu'à présent, Sybil a parfaitement géré les responsabilités qu'on lui a confiées concernant le rassemblement des coquilles.

— Oh, c'est certain. Elle est très compétente. Mais son inexpérience...

— Et je crois qu'elle a atteint le deuxième cercle à l'âge de dix-neuf ans seulement. La plus jeune postulante de toute l'histoire. N'est-ce pas ?

— Je... En toute franchise, je ne saurais l'affirmer.

— Eh bien, j'apprécie son ambition. Elle est motivée. J'aime ça. Elle me fait penser à moi.

Annotel pinça les lèvres. Maintenant que Levana avait établi cette comparaison, il ne pouvait plus rien dire.

— Je suis sûr qu'elle fera un excellent chef, convint-il. Si votre décision est prise, je pense que les familles vous approuveront.

— Nous verrons. Il me reste encore un mois pour changer d'avis.

Souriante, elle leva la tête et aperçut Evret parmi les gardes postés à l'extérieur de la salle de réunion. Elle se troubla en le voyant. Malgré l'assurance qu'elle prenait dans son rôle de régente, chaque fois qu'elle posait les yeux sur son mari, elle redevenait la jeune fille de seize ans éperdument amoureuse qu'elle était le jour de son mariage.

Elle voulut lui adresser un sourire au passage, mais Evret ne la regarda même pas tandis que ses collègues et lui leur ouvraient la porte.

S'humectant les lèvres, Levana fit son entrée.

Les représentants des familles se levèrent. Levana s'approcha de l'estrade sur laquelle se dressait le trône.

Le trône royal.

Cette pièce avait toujours compté parmi ses préférées dans le palais, et son affection pour elle avait grimpé en flèche depuis qu'elle avait le privilège de s'asseoir dans ce siège somptueux. La salle resplendissait, avec ses murs en verre et en pierre blanche. Depuis sa position privilégiée, elle pouvait voir tous les membres de la cour alignés autour de la mosaïque qui ornait le sol, et, au-delà, elle avait une vue imprenable sur le lac d'Artemisia et la ville blanche.

Quand elle siégeait là, Levana avait le sentiment d'être la souveraine légitime de la Lune.

— Asseyez-vous.

Les derniers raclements de chaises ne s'étaient pas encore éteints qu'elle se redressait sur son trône avec un signe nonchalant au chef thaumaturge Haddon.

— Vous pouvez commencer.

— Merci, Votre Altesse. J'ai le plaisir de vous rapporter que votre expérience concernant les horaires de travail stricts dans les secteurs extérieurs donne d'excellents résultats.

— Ah oui ?

Levana n'en était pas surprise, mais elle fit semblant. Elle avait lu quelques mois plus tôt une étude terrienne faisant apparaître que l'efficacité et la productivité chutaient, faute de pauses régulières dans le travail. Elle avait donc suggéré de programmer des sonneries à intervalles précis sous les dômes industriels, afin de rappeler aux ouvriers de prendre leurs pauses obligatoires, et d'allonger la journée de travail afin de rattraper le temps perdu. La cour avait d'abord été sceptique, craignant que cette dernière mesure ne soit trop difficile à imposer alors que des protestations s'élevaient déjà dans les secteurs extérieurs. Mais Levana avait soutenu qu'avec son nouvel emploi du temps la journée semblerait s'écouler plus vite et que l'arrangement profiterait à tous, en premier lieu aux ouvriers.

— La productivité a augmenté de huit pour cent dans les trois secteurs où nous avons mis en place le changement, continua Haddon, sans perte apparente de qualité.

— Je suis ravie de l'entendre.

Haddon parcourut les comptes rendus, donnant les chiffres de l'augmentation des échanges commerciaux entre les secteurs et racontant que les familles artemisiennes étaient enchantées par les nouvelles commandes artisanales que Levana avait passées pour la ville. Par ailleurs, les équipes de recherche rapportaient des progrès significatifs concernant les troupes génétiquement modifiées et la maladie biochimique qu'elles pensaient être en mesure de répandre sur Terre dans un délai de dix-huit mois.

Personne ne se risqua à le formuler à voix haute mais Levana sentit que la cour se réjouissait de la manière dont elle avait endossé le rôle de sa sœur. Elle faisait oublier aussi bien Channary que ses parents. Elle était la souveraine que la Lune espérait depuis longtemps et, depuis qu'elle avait pris le pouvoir, la ville se portait mieux que jamais, les secteurs extérieurs étaient florissants et tout se déroulait exactement comme Levana s'y attendait.

— Nous envisageons d'étendre le programme de travail à l'ensemble des secteurs industriels au cours des prochains mois, poursuivit Haddon. Je vous tiendrai régulièrement informée de nos progrès.

Cela dit, je crains que certains... inconvénients potentiels ne soient apparus.

Levana pencha la tête sur le côté.

— À savoir ?

— Avec des pauses aussi fréquentes dans la journée, les civils ont plus d'occasions de nouer des contacts, et nous avons noté que ces interactions se prolongeaient même après le travail.

— Et c'est un problème ?

— Eh bien... peut-être pas, Votre Altesse.

Annotel prit la parole.

— Par le passé, nous avons parfois connu des épisodes d'agitation populaire quand les gens passaient trop de temps dans l'oisiveté à... développer des idées.

Levana rit.

— D'agitation ? Quels motifs de grogne mon peuple pourrait-il bien avoir ?

— Aucun, bien sûr, Votre Altesse, répondit Haddon. Mais je me demande dans quelle mesure nous avons surmonté le meurtre de vos parents. Il y aura toujours quelques... mauvaises graines dans les secteurs extérieurs. Nous ne voudrions pas leur donner trop de temps pour contaminer les autres.

Levana croisa les mains sur ses genoux.

— Même si je n'arrive pas à imaginer que le peuple puisse être mécontent de mon règne, je dois dire que vous marquez un point. Pourquoi ne pas imposer un couvre-feu après le travail ? Accordons aux gens le délai nécessaire pour rentrer chez eux, puis obligeons-les à y rester. C'est un temps qu'ils devraient consacrer à leurs familles, de toute manière.

— Avons-nous assez d'hommes pour faire appliquer une telle mesure ? s'inquiéta l'un des nobles.

— J'en doute, répondit Haddon. À vue de nez, il faudrait augmenter de quarante pour cent les effectifs de nos gardes dans les secteurs.

— Eh bien, dans ce cas, embauchez plus de gardes.

Des regards s'échangèrent à travers la salle du trône, mais personne ne remit en cause la simplicité de cette solution.

— Naturellement, ma reine. Ce sera fait.

— Parfait. Y a-t-il un autre problème ?

— Pas un problème immédiat, mais toutes nos projections font apparaître qu'un niveau de production pareil n'est pas soutenable sur le long terme. Si nous continuons à ce rythme, nous allons épuiser nos ressources. Le sol terraformé dont nous disposons est quasiment exploité au maximum de sa capacité.

— Les ressources, maugréa Levana. Vous êtes en train de me dire que nous ne pouvons pas continuer à développer notre économie parce que nous vivons sur un fichu caillou !

— C'est la triste vérité. La seule manière que nous aurions de poursuivre dans cette voie serait de rouvrir des négociations commerciales avec la Terre.

— La Terre refuse de commercer avec nous. Vous ne voyez donc pas que c'est précisément l'intérêt de mettre au point cette maladie et son antidote dont nous discutons à chaque réunion ? Tant que nous ne les aurons pas, nous n'aurons rien à offrir aux Terriens qu'ils ne possèdent déjà.

— Nous avons du terrain, Votre Altesse.

Levana se hérissa. Même si la voix d'Haddon n'avait pas flanché, elle pouvait lire de l'appréhension dans ses yeux. À juste titre.

— Du terrain, répéta-t-elle.

— Tous les secteurs réunis bout à bout n'occupent qu'une infime fraction de la surface lunaire. Nous avons en abondance du terrain à faible gravité qui pourrait être d'un grand intérêt pour les Terriens. Ils pourraient y bâtir des spatioports nécessitant moins de carburant et d'énergie pour leurs voyages et leurs explorations spatiales. Voilà ce que nous pourrions leur proposer. Le même accord sur lequel fut construite la première colonie lunaire.

— Certainement pas. Il n'est pas question de revenir au rang politique d'une simple colonie. Je refuse de dépendre de l'Union terrienne.

— Votre Altesse...

— Cette discussion est close. Quand vous aurez une autre suggestion pour résoudre ce dilemme concernant nos ressources, je serai prête à vous écouter. Quoi d'autre ?

La réunion se poursuivit sur un ton affable, mais la tension au sein de la cour ne parvint pas à se dissiper complètement. Levana s'efforça de l'ignorer.

Elle était la reine que la Lune espérait depuis longtemps. Elle réglerait ce problème, comme les autres – pour son peuple, pour son pays, pour son trône.



— Je te le dis, je suis excellente dans ce rôle ! s'exclama Levana, tournoyant d'un pas léger dans la chambre à coucher.

— Oh, je veux bien te croire, dit Evret, qui rit de voir Winter lui apporter une paire de souliers appartenant à Levana. Merci, ma chérie, dit-il en posant les chaussures à côté de lui.

Winter fila gaiement dans le placard d'où elle était sortie. Evret releva la tête avec un grand sourire.

— Voilà longtemps que je ne t'avais pas vue aussi heureuse.

Il y avait longtemps que Levana ne s'était pas *sentie* aussi heureuse.

— Je n'avais jamais été bonne à rien, expliqua-t-elle. Channary était meilleure que moi en danse, en chant, en manipulation, en tout. Mais... ha ! je suis meilleure reine qu'elle, et tout le monde le voit bien.

Le sourire d'Evret se fit hésitant ; Levana comprit qu'il se sentait gêné d'entendre critiquer la défunte, mais elle s'en moquait. Channary était morte depuis presque un an, et chaque jour de deuil lui avait paru de trop. La pauvre couturière qui ne marcherait plus jamais aurait probablement dit la même chose.

Winter revint en trotinant, pour tendre à son père une autre paire de chaussures. Il lui tapota le crâne, où ses cheveux avaient poussé en boucles épaisses qui lui encadraient le visage.

— Merci.

La fillette s'éclipsa de nouveau.

— Et le peuple. J'ai l'impression qu'il commence à m'aimer pour de bon.

— T'aimer ?

Levana s'immobilisa, décontenancée par le ton railleur qu'il avait pris.

Le sourire d'Evret s'effaça bien vite, comme s'il lui avait échappé malgré lui.

— Ma douce..., commença-t-il.

Il s'était mis à l'appeler comme ça peu après leur mariage. Cela faisait battre le cœur de Levana plus vite, mais l'amenait aussi à se demander si ce ne serait pas uniquement pour éviter de l'appeler Solstice par accident.

— Tu es sans doute une bonne reine, et tu accomplis de grandes choses pour Artemisia. Mais le peuple ne te connaît pas. As-tu jamais visité les secteurs extérieurs ?

— Bien sûr que non. Je suis la reine. J'ai des gens pour y aller et m'adresser des rapports.

— Tu es la régente, corrigea-t-il. (Levana grimaça. Elle en venait à détester ce mot.) Et même si je ne doute pas que les rapports que tu reçois soient très détaillés, ce n'est pas ça qui va permettre au peuple de te connaître, toi. Il ne peut pas aimer une étrangère. Oh, merci, Winter. Et par ailleurs, chaque fois que tu apparais aux nouvelles, tu es...

Elle serra les dents, attendant la suite.

— C'est juste que... tu ne montres jamais ton visage, quand tu passes à l'antenne. Cela fait jaser, tu sais ? Les gens s'imaginent que tu as quelque chose à cacher. Or, l'amour commence avec la confiance, et on ne peut pas avoir confiance en quelqu'un qui vous cache quelque chose.

— Le magnétisme ne fonctionne pas à la vidéo. Tu le sais. Tout le monde le sait.

— Alors, oublie le magnétisme ! (Il indiqua son visage.) Pourquoi ne pas te montrer telle que tu es ? Ils t'en admireront d'autant plus.

— Comment le sais-tu ? Tu ne m'as jamais vue !

Déstabilisé, il la fixa en clignant des yeux. Winter aussi s'était figée sur le pas de la porte, tenant à la main une autre paire de chaussures à paillettes.

Evret s'éclaircit la gorge.

— C'est vrai, mais à qui la faute ?

— Papa ? s'inquiéta Winter en inclinant la tête. Pourquoi maman crie comme ça ?

Levana leva les yeux au plafond. Depuis le jour où Winter avait su parler, c'était toujours pareil. Elle s'adressait uniquement à son père. Levana n'était qu'une étrangère, qui n'avait de mère que le nom.

— Pour rien, ma chérie. Si tu allais jouer avec tes poupées ?

Après avoir poussé doucement Winter en direction de la salle de jeu, Evret se servit un verre au-dessus de la desserte.

— Tu es ma femme depuis bientôt trois ans maintenant, dit-il, regardant le liquide ambré ruisseler sur les glaçons. Je n'ai pas essayé de m'opposer à toi. Ni de m'enfuir. Mais j'en arrive à me demander si cela deviendra un jour un vrai mariage, ou si tu as l'intention de vivre ce mensonge jusqu'à la mort de l'un de nous deux.

Levana sentit son diaphragme se contracter brusquement, la prévenant qu'elle risquait de pleurer, que ses paroles lui faisaient plus mal qu'elle ne voulait l'admettre.

— Tu considères notre mariage comme un mensonge ?

— Tu l'as dit toi-même : je ne t'ai jamais vue telle que tu es vraiment.

— Et c'est cela, le plus important pour toi ? Savoir que je suis aussi belle qu'elle pouvait l'être ?

— Par les étoiles, Levana ! (Il reposa brutalement son verre sur la desserte sans avoir bu une seule goutte.) C'est toi qui as voulu prendre son apparence. C'est toi qui tiens à te cacher. Je n'ai jamais voulu ça. De quoi as-tu si peur, enfin ?

— Que tu ne veuilles plus jamais poser les yeux sur moi ! Fais-moi confiance, Evret, tu ne me verrais plus de la même façon.

— Tu me crois tellement superficiel ? Tu penses que je me soucie à ce point de ton apparence ?

Elle se détourna.

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes.

— Je crois que si. Tu as des cicatrices de brûlures. J'en ai entendu parler.

Levana fit la grimace.

— Je sais que ta sœur t'a mis dans le crâne que tu étais affreuse depuis l'époque où tu étais encore un bébé. Je peux imaginer les conséquences que cela a entraînées chez toi. Mais enfin... Levana...

Avec un soupir, Evret vint se placer derrière elle et la prit par les épaules. Il avait les mains chaudes.

— Avec ma première femme, nous pouvions parler de tout. Il y avait une confiance implicite entre nous. Je crois que si nous voulons nous donner une chance que ça fonctionne, nous devrions essayer d'instaurer la même chose entre nous. Mais ça n'arrivera jamais si tu continues à te cacher de moi.

— Cela n'arrivera jamais, répliqua Levana, si tu insistes constamment pour me comparer à elle.

Il la fit pivoter face à lui.

— C'est toi qui te compares à elle.

Il prit son visage au creux de ses mains.

— Laisse-moi te voir. Laisse-moi juger par moi-même de ce que je peux encaisser ou non.

Il fit un geste en direction de la fenêtre.

— Laisse les gens juger par eux-mêmes.

Levana réalisa avec effroi qu'elle envisageait sérieusement la question.

Était-il vrai qu'il ne pourrait jamais la connaître, lui faire confiance, l'aimer, aussi longtemps qu'elle se dissimulerait derrière ce masque de beauté parfaite ?

— Non, je ne peux pas, murmura-t-elle en s'arrachant à son étreinte.

Le sourire d'Evret s'évanouit.

— Tu as peut-être raison à propos des gens. Non, tu as raison ! Je vais organiser une visite dans les secteurs extérieurs. Qu'ils puissent me voir.

— Ton magnétisme, tu veux dire.

Elle grinça des dents.

— Moi. C'est la seule chose qui compte, alors s'il te plaît, ne reviens pas là-dessus.

Secouant la tête, il retourna chercher son verre.

— Fais-moi confiance, répéta Levana alors que ses yeux s'embuaient. C'est mieux comme ça. Je suis mieux comme ça.

— C'est tout le problème, répliqua-t-il. Je ne te fais pas confiance. Je ne saurais même pas par où commencer.



L'idée lui vint progressivement. Au début, ce ne fut qu'un fantasma coupable. Et s'il n'y avait pas de Sélène ? Si Channary était morte sans laisser de descendance ? Si Levana était la souveraine légitime ?

Et puis un jour, en regardant Winter et Sélène jouer aux blocs sur le sol de la nursery, à babiller dans un langage qu'elles étaient seules à comprendre, Levana imagina que Sélène mourait.

Qu'elle se fourrait l'un de ces blocs dans la bouche et s'étouffait avec.

Ou qu'elle glissait dans sa baignoire pendant un instant de distraction fatale de sa nounou.

Ou encore qu'elle trébuchait sur ses petites jambes malhabiles et faisait une chute mortelle dans l'escalier.

Tout d'abord, ces pensées lui firent horreur – imaginer cela d'une fillette innocente, aux grands yeux bruns et aux cheveux châains toujours en bataille –, mais elle se rassurait en se disant que ce n'étaient que des idées en l'air. Il n'y avait aucun mal à envisager qu'un accident malheureux puisse entraîner la mort du bébé, le deuil du pays, et le couronnement de Levana.

Au fil du temps, ces accidents imaginaires prirent une tournure plus violente.

Dans une crise de rage incontrôlable, sa nounou balançait Sélène du haut du balcon.

Ou, au lieu de trébucher dans l'escalier, la fillette se faisait pousser par un compagnon de jeu jaloux.

Ou bien une coquille rebelle se faufilait dans le palais et la poignardait dans la poitrine à seize reprises.

Elle avait beau s'effrayer de nourrir de telles pensées, Levana leur trouvait aussi une certaine justification.

Elle faisait une excellente souveraine. La Lune se porterait mieux sous son règne que sous celui d'une gamine ignare, qui serait devenue capricieuse et égoïste quand viendrait l'heure de monter sur le trône.

La passation de pouvoir quand Sélène aurait treize ans serait difficile, perturbante pour le peuple. Les choses pourraient mettre des années à revenir à la normale.

Channary avait été une dirigeante exécrationnelle. Sa fille ne serait sans doute pas différente.

Personne ne pouvait aimer ce pays davantage que Levana. Personne.

Elle méritait d'être reine.

Parce qu'elle n'avait jamais vraiment détesté la fillette, elle se persuadait que ces rationalisations étaient pragmatiques. Qu'elles ne procédaient pas d'une quelconque jalousie, d'un quelconque ressentiment. Qu'il s'agissait simplement de l'intérêt supérieur de la Lune. D'améliorer le sort de tous ceux qui l'entouraient.

Plusieurs mois s'écoulèrent, et elle se mit à inspecter les rares moments qu'elle passait auprès de sa nièce à la recherche de faiblesses. À se demander comment elle procéderait, si l'occasion se présentait. Et comment elle éviterait de se faire prendre.

Levana ne se rendit pas compte qu'elle élaborait un plan jusqu'à ce que celui-ci soit à moitié formé.

C'était la meilleure chose à faire. Le seul choix possible pour une souveraine responsable.

Un sacrifice et un fardeau dont elle ne pouvait se défaire sur personne d'autre.

Elle choisit un jour, sans presque s'en apercevoir.

L'occasion se présenta d'elle-même avec une clarté absolue. Son imagination s'enclencha. On aurait dit qu'un fantôme invisible lui soufflait ses suggestions à l'oreille, l'encourageait à profiter de cette opportunité qui ne se représenterait peut-être jamais.

Winter avait une consultation chez le Dr Eliot ce jour-là. Levana veillerait à passer la prendre elle-même à la nursery. Elle chargerait Evret d'une mission quelque part. La nounou serait présente. Peut-être une nouvelle, que les gens ne connaîtraient pas encore, qui ne serait peut-être pas totalement digne de confiance. Levana la manipulerait, s'assurant de faire passer la chose pour un accident. Elle lui ferait faire...

Quoi donc ?

C'était la partie qui soulevait le plus de difficultés pour Levana.

Comment s'y prendre pour tuer un enfant ?

Il existait de multiples possibilités, bien sûr, mais aucune qu'elle puisse envisager sans avoir le sentiment d'être un monstre. Au début, elle s'efforça de trouver le moyen que la petite ne souffre pas. Elle ne voulait pas lui faire mal, simplement la tuer. Il fallait que ce soit rapide.

Puis, à l'occasion du troisième anniversaire de Sélène, ils décidèrent de donner une petite fête. Quelque chose d'intime. C'était l'idée d'Evret, et Levana fut si contente de le voir prendre ce genre d'initiative, d'organiser un moment familial, qu'elle accepta aussitôt. Les seules personnes présentes étaient eux trois, la petite Winter bien sûr, ainsi que la famille Clay, comme toujours. Ils se réunirent dans la nursery du palais, à boire du vin et à rire comme des gens ordinaires, comme s'il n'y avait rien d'étrange à brasser ainsi les gardes et la haute noblesse. Les enfants jouèrent ensemble, la femme de Garrison offrit à Sélène une poupée de chiffons de sa fabrication, et le chef pâtissier du palais apporta un petit gâteau en forme de couronne. Sur chaque pointe de la couronne brûlait une minuscule bougie argentée.

Evret montra à Sélène comment souffler ses bougies tandis que la cire coulait sur le glaçage. Winter aussi voulut participer à la célébration, et il y eut bientôt des postillons de bébé partout sur le gâteau, jusqu'à ce que le petit Jacin Clay s'impatiente et souffle les bougies lui-même. Tout le monde rit et applaudit, et en voyant la fumée noire s'élever en volutes au-dessus du gâteau Levana sut comment elle s'y prendrait.

Elle ferait à l'enfant ce que Channary lui avait fait.

Viens par ici, petite sœur. Je veux te montrer quelque chose...

Sauf que, contrairement à Channary, elle se montrerait clémente. Elle ne forcerait pas la fillette à continuer à vivre.



Debout sur le pas de la porte de la nursery, elle écoutait les filles glousser dans leur maison de jeu. Elles l'avaient recouverte avec des couvertures prises dans la chambre d'Evret pour plus d'intimité. De là où elle se tenait, Levana pouvait distinguer les fleurs de pommier brodées sur le bord de l'une des couvertures ; elle fut surprise de constater que, malgré le nombre de fois où elle s'était glissée dans le lit d'Evret, elle n'avait jamais remarqué ces broderies. La couverture n'avait pas été commandée par le palais, ce qui voulait dire qu'Evret l'avait conservée de son mariage précédent, et qu'il avait caché ce souvenir secret de Solstice pendant toutes ces années.

À l'intérieur de la maison de jeu, Winter racontait quelque chose à propos d'une princesse dans une tour, mais la fin de son histoire se perdit dans des babillages et des rires.

La question serait réglée le jour même, c'était un soulagement. Levana n'arrêtait pas de penser que la princesse grandirait un jour et lui reprendrait tout. Elle était hantée en permanence par le fantôme de sa sœur et l'héritage qu'elle avait laissé.

Dès le lendemain, la Lune lui appartiendrait.

L'idée lui vint qu'elle pourrait aussi bien oublier d'emmener Winter à son rendez-vous, et abandonner les deux fillettes aux flammes. Ainsi, Evret serait tout entier à elle. Mais elle se souvint de l'homme démolí qu'il avait été pendant des mois après la mort de sa femme. Elle ne supportait pas l'idée de le revoir dans cet état.

— Oh, pardon. Êtes-vous... ?

Levana pivota d'un bloc et la jeune femme eut un mouvement de recul, avant de s'incliner bien bas.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté. Je ne vous avais pas reconnue.

Avec ses cheveux ternes et son nez un peu trop fort, la fille n'était pas d'une grande beauté. Mais il y avait chez elle une délicatesse qui devait plaire à certains et, dans sa révérence, toute la grâce qu'on pouvait attendre d'une femme choisie pour élever la future souveraine.

— Tu dois être la nouvelle nounou, dit Levana.

— O-oui, ma reine. C'est un grand honneur de me trouver en votre présence.

— Je ne suis pas reine, rétorqua Levana avec amertume. Je ne fais que garder le trône en attendant que ma nièce soit plus âgée.

— Oh, oui, bien sûr. Je... je ne voulais pas vous manquer de respect, Votre... Altesse.

Les gloussements avaient cessé. Jetant un coup d'œil en direction de la maison de jeu, Levana vit que les filles avaient repoussé les couvertures et observaient la scène avec curiosité, la bouche ouverte.

— Winter doit voir le Dr Eliot aujourd'hui, déclara Levana. Je suis passée la chercher.

La nounou garda un genou au sol, ne sachant pas si elle était ou non autorisée à se relever. Levana devina qu'elle se demandait pourquoi la régente se donnait cette peine alors qu'il revenait plutôt à la nounou d'emmener les filles à ce genre de consultation ; ou pourquoi le médecin ne passait pas voir la princesse ici même, dans la nursery.

— Winter, viens avec moi, dit Levana. (La couverture retomba, masquant la princesse.) Ne faisons pas attendre le Dr Eliot.

— La princesse reviendra-t-elle ici cet après-midi, Votre Altesse ? demanda la nounou.

Levana sentit ses entrailles se nouer.

— Non. Je la ramènerai dans nos appartements après la visite.

Elle regarda Winter descendre l'échelle, gracieuse comme seule une fillette de quatre ans pouvait l'être, malgré ses petites jambes potelées et sa jupe épaisse. Ses cheveux se balancèrent quand elle sauta au sol.

La couverture s'entrebâilla légèrement : Sélène jetait un coup d'œil.

Levana croisa le regard de la fillette et sentit la méfiance instinctive qu'elle lui inspirait. Elle prit une brève inspiration.

— J'ai une mission pour toi, dit-elle à la nounou.

La jeune femme se releva.

— Pour moi, Votre Altesse ?

— As-tu de la famille ? Des enfants, peut-être ?

— Non, Votre Altesse.

— Un mari, ou un amoureux ?

La nounou rougit. Elle n'avait sans doute pas plus de quinze ans, mais cela ne voulait rien dire à Artemisia.

— Non. Je ne suis pas mariée, Votre Altesse.

Levana hocha la tête. Sélène n'avait pas de famille, et cette fille non plus. C'était parfait.

C'était le destin.

Une petite main se glissa dans celle de Levana, qui sursauta.

— On peut y aller, maman, annonça Winter.

Le cœur battant, Levana dégagea sa main.

— Va m'attendre dans le couloir. J'arrive tout de suite.

Visiblement mortifiée, Winter tourna les talons avec un petit signe à l'intention de Sélène. Une main minuscule sortit de la couverture et lui rendit son salut. Après quoi Winter sortit de la nursery.

Maintenant. Elle agirait maintenant.

Ce serait bientôt terminé.

Levana essuya ses paumes moites sur sa robe.

— Grimpe dans la maison de jeu, murmura-t-elle. Rejoins la princesse. Il est presque l'heure de sa sieste.

Elle parlait lentement, pour mieux graver ses instructions dans l'esprit de la nounou. Plongeant la main dans sa poche, elle en sortit une bougie à moitié consumée.

— Il doit faire noir sous ces couvertures, alors prends cette bougie. Place-la hors d'atteinte de la princesse afin qu'elle ne se brûle pas. Au bord de la maison. Juste sous cette couverture... celle avec les fleurs de pommier. Reste avec la princesse jusqu'à ce que vous dormiez toutes les deux. Tu es déjà fatiguée. Ce ne sera pas long.

La nounou inclina la tête sur le côté, comme si elle prêtait l'oreille au chant d'un oiseau qu'elle ne parvenait pas à identifier.

Sortant une petite boîte d'allumettes, Levana confia la bougie à la nounou pendant qu'elle l'allumait. Ses mains tremblaient ; la peur du feu crispait chacun de ses muscles. Le temps que la mèche s'allume, elle put sentir la flamme ramper le long de la tige, menaçant de lui roussir les doigts.

Levana se dépêcha de l'éteindre d'une secousse. Elle respira tout de suite plus facilement. Elle lâcha l'allumette encore fumante dans la poche du tablier de la nounou. La jeune fille ne dit rien.

— Va. La princesse t'attend.

Le regard vide, la nounou se dirigea vers la maison de jeu, la bougie allumée à la main. Sélène la regarda s'approcher, à la fois confuse et intriguée.

Levana s'humecta les lèvres et se détourna de la scène. Dans le couloir, elle attrapa sans un mot la main de Winter et l'entraîna vers le cabinet du médecin. Son cœur tambourinait à l'intérieur de sa poitrine.

Elle l'avait fait. Elle avait fait ce qui s'imposait.

Maintenant, il ne restait plus qu'à attendre.



Il s'écoula plus d'une heure avant que Levana n'entende les premiers échos d'un remue-ménage dans le palais. Malgré ses nerfs en pelote depuis l'instant où elle avait quitté la nursery, elle commençait à avoir le sentiment de vivre un rêve. Rien qu'un fantôme de plus, qui déboucherait sur une nouvelle désillusion. Tandis que le Dr Eliot s'assurait que Winter était toujours en parfaite santé, Levana faisait les cent pas dans la salle d'attente. Le médecin avait son propre cabinet au palais, une extension de celui qu'elle tenait au centre médical à l'autre bout de la ville, qui lui permettait de répondre au premier signe de toux ou de fièvre chez l'un ou l'autre des enfants royaux.

Réalisant qu'elle n'avait pas lâché sa boîte d'allumettes, Levana vérifia qu'il n'y avait personne en vue et la jeta à la poubelle. Puis elle s'essuya les mains sur le dossier d'une chaise, comme si des traces sur ses doigts risquaient de la trahir.

— *Docteur !*

Levana sursauta violemment et pivota vers la porte d'entrée du cabinet. Dans la pièce d'à côté, le Dr Eliot se tut ; elle sortit, un scanner à la main. Derrière elle, assise au bord d'une table d'examen recouverte de papier, une Winter en chaussettes balançait ses petits pieds dans le vide.

Une servante apparut, le visage rougeaud, hors d'haleine.

— Docteur ! Venez vite !

— Je vous demande pardon, mais je suis avec Son Altesse, et...

— C'est à la nursery ! La princesse Sélène !

La servante parlait sur un ton si aigu que sa voix se fêla.

Levana fut parcourue d'un frisson mais parvint à conserver son expression ébahie.

— Qu'est-ce qui peut bien... ? demanda le médecin.

— Il y a eu un incendie. Je vous en prie, il faut que vous veniez. Il n'y a pas une seconde à perdre !

Le Dr Eliot, hésitante, jeta un coup d'œil à Levana, puis à Winter.

S'éclaircissant la gorge, Levana s'avança.

— Eh bien, naturellement que vous devez y aller, trancha-t-elle. Si notre future reine est en danger, vous devez la voir tout de suite.

Le médecin n'eut pas besoin d'autre encouragement. Tandis qu'elle prenait sa sacoche, Levana se tourna vers la servante.

— Que s'est-il passé ? Tu as parlé d'un incendie.

— Nous ne savons pas exactement, Votre Altesse. Elles se trouvaient dans la maison de jeu quand celle-ci a pris feu... On pense qu'elles devaient dormir...

— Elles ?

— La princesse et sa nounou. (Découvrant Winter, la servante se mit soudain à sangloter.) Louées soient les étoiles, la princesse Winter n'était pas là. C'est affreux. Affreux !

Les geignements de la servante commençaient à taper sur les nerfs de Levana.

Winter sauta au bas de la table et fit mine d'enfiler ses chaussures, mais Levana la saisit par le poignet et l'entraîna dans le sillage du médecin.

— Pas maintenant, Winter. Nous reviendrons les chercher plus tard.

Le Dr Eliot partit au pas de course. Levana aurait bien voulu l'imiter. La curiosité la dévorait, tous ses fantasmes se télescopaient en un même instant trépidant. Mais elle n'avait pas envie de porter Winter, et puis les princesses ne couraient pas.

Les futures reines ne couraient pas.

Bientôt elle sentit la fumée. Entendit les hurlements. Sentit le martèlement des pas résonner dans le sol.

Une foule s'était rassemblée devant la nursery. Serviteurs, gardes et thaumaturges obstruaient le couloir.

— Winter !

C'était Evret. Son visage exprimait un profond soulagement. Se frayant un chemin à travers la cohue, il se pencha pour prendre sa fille dans ses bras et la serra contre lui.

— Je ne savais pas où tu étais... Je ne savais pas si...

— Que s'est-il passé ? demanda Levana, tâchant de progresser vers la nursery.

— Non, n'y va pas. C'est horrible.

— Moi aussi je veux voir, papa.

— Non, pas question, ma chérie. Pas question. Ma douce...

Levana tressaillit. Il ne l'appelait jamais comme cela en public, il cachait toujours leur relation derrière des portes closes par peur du qu'en-dira-t-on. Il devait être sérieusement ébranlé. Il la saisit par le poignet mais elle se dégagea d'une secousse. Elle avait besoin de voir. D'être sûre.

— Écartez-vous ! C'est ma nièce. Laissez-moi la voir !

Les gens s'exécutèrent. Horrifiés, ils se masquaient la bouche et le nez derrière des mouchoirs pour atténuer la puanteur de fumée, de bois brûlé et... Était-ce l'odeur de la chair grillée ? Ces relents de viande lui retournaient l'estomac.

Quand elle parvint enfin de l'autre côté de la foule, elle s'immobilisa, découvrant la scène à travers un voile de fumée. Le Dr Eliot était là au milieu de nombreux gardes, certains tenant encore les seaux avec lesquels ils avaient éteint les flammes, d'autres piétinant les dernières braises. La couverture avait disparu et la maison de jeu n'était plus qu'une carcasse branlante aux montants noircis. Des traînées sombres zébraient le papier peint et les moulures du plafond.

Levana distingua deux formes à l'intérieur de la maison de jeu. Deux masses qui ne pouvaient être que des corps calcinés.

— Reculez ! Reculez ! criait le Dr Eliot. Faites-moi de la place pour l'examiner. Vous ne m'aidez pas !

— Viens, souffla Evret, qui avait rejoint Levana.

Frissonnante, Levana se retourna vers lui. Elle n'eut pas besoin de feindre le choc. Ce spectacle était mille fois plus terrifiant que dans son imagination. Mille fois plus réel.

C'était elle qui avait fait cela.

Ces corps étaient son œuvre.

Sélène était morte.

Evret portait Winter sur sa hanche. Il avait beau lui masquer la vue avec sa main, Levana la voyait tendre le cou pour essayer d'apercevoir, au-delà du tumulte et du chaos, les vestiges noircis de sa maison de jeu et de sa seule cousine.

— Viens, répéta Evret.

Il prit Levana par la main, et elle se laissa entraîner. Ses pensées se bousculaient, confuses, tandis qu'ils s'éloignaient dans le couloir. Son estomac se contorsionnait, travaillé par cent émotions contradictoires. Les questions de Winter se multipliaient. « Qu'est-ce qui s'est passé, papa ? Où est Sélène ? Pourquoi ça sent mauvais comme ça ? »

Pour toute réponse, elle n'obtint que des baisers posés dans ses boucles épaisses.

— Elle est morte, murmura Levana.

— C'est horrible, dit Evret, le visage creusé par le chagrin. Un accident horrible.

— Oui. Un horrible accident, renchérit Levana en lui pressant la main. Et maintenant... Tu comprends ? Cela veut dire que je vais devenir reine.

Evret lui jeta un coup d'œil et l'attira contre lui. Il déposa un baiser sur sa tête à elle aussi.

— Tu n'as pas besoin d'y penser maintenant, ma douce.

Mais il se trompait.

Alors que les nœuds qu'elle avait à l'estomac commençaient à se défaire, elle ne pouvait penser à rien d'autre.

Elle était enfin reine.

La culpabilité et l'horreur de cette puanteur abominable l'accompagneraient peut-être à tout jamais, mais elle était reine.



La mort de la princesse Sélène fut déclarée dans la soirée. Levana fit l'annonce elle-même depuis le centre de diffusion du palais. La vidéo montrait des images de la jeune princesse tandis que Levana s'efforçait de prendre un ton grave, malgré le sentiment de triomphe qui l'habitait. Ce n'était pas du bonheur – elle était très triste que cette victoire ait nécessité un acte aussi épouvantable. Mais le succès était là, la victoire était sienne. Elle avait fait ce qu'il fallait, et c'était à elle maintenant de sortir le pays en deuil de cette tragédie.

La petite Sélène, âgée d'à peine trois ans, ne laisserait que son nom dans l'histoire. Son souvenir serait entièrement éclipsé par le règne de Levana.

La meilleure reine que la Lune ait jamais connue.

Pour une fois, elle était comblée. Elle avait Evret. Elle portait la couronne.

Elle n'avait pas encore d'héritier, mais à présent qu'elle était la dernière représentante de la lignée royale, le destin ne saurait manquer de répondre à ses prières. Il ne restait plus qu'elle. Hors de question qu'elle n'ait pas d'enfant. Après tout, Winter ne pourrait pas lui succéder. Non. Levana aurait un enfant.

Avec la disparition de Sélène, voilà les idées qui s'emparaient d'elle. La grande souveraine qu'elle ferait, l'amour sans borne que lui vouerait son peuple. Et quand Levana lui aurait donné un enfant, Evret aussi l'aimerait, enfin, encore plus que sa chère Solstice.

Elle se bâtissait la vie dont elle avait toujours rêvé, et elle était tout près d'aboutir.

Mais il ne s'était pas écoulé une semaine que Levana commença à remarquer certains changements.

Dans la manière dont les gens baissaient les yeux sur son passage, non par respect, mais avec un soupçon de crainte. Et peut-être – à moins que ce ne soit un effet de son imagination ? –, peut-être même du dégoût.

Dans la froideur nouvelle que semblait lui témoigner le personnel du palais. Comme s'ils avaient tous quelque chose à lui dire qui leur brûlait la langue, mais que personne n'osait.

Dans le ton que prit Evret un soir pour lui demander pourquoi elle avait accompagné Winter ce jour-là. Pourquoi elle avait tenu à la conduire en personne chez le médecin, alors que la nounou aurait parfaitement pu s'en charger.

— Comment ça ? protesta Levana, la gorge serrée. C'est ma fille, et ces derniers temps je ne la vois presque plus. Pourquoi n'aurais-je pas pu l'emmener moi-même chez le médecin ?

— C'est juste que...

Elle se renfrogna.

— Oui ? Que quoi ?

— Rien. Ce n'est rien. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête.

Il l'embrassa, et ce fut la dernière fois qu'ils en parlèrent.

Tout cela, elle aurait pu l'ignorer. Qu'ils la croient donc coupable ! Qu'ils l'accusent derrière des portes closes. Elle était la reine de la Lune et l'unique descendante de la lignée des Blackburn, et personne n'oserait jamais l'accuser en face.

Non, c'était une autre rumeur qui la glaçait jusqu'aux os.

On murmurait que Sélène avait survécu.

Ce n'était pas possible.

Cela ne pouvait pas être possible.

Elle avait vu le corps, humé la chair grillée, contemplé les ravages du feu. Une fillette de trois ans n'avait pas pu survivre à cela.

Elle était morte. Disparue.

C'était fini.

Alors pourquoi continuait-elle à hanter Levana ?



— Comprenez bien qu'on ne vous reproche rien, dit Levana. Je veux juste m'assurer de connaître toute la vérité.

Le Dr Eliot se tenait devant elle au centre de la salle du trône. D'ordinaire, ce genre de procédure aurait dû se dérouler en présence de la cour, mais faute de savoir exactement ce que le médecin avait à dire, Levana ne tenait pas à ce que tout le monde entende son témoignage. Elle avait même ordonné à ses gardes personnels d'attendre dans le couloir, car Evret était bien la dernière personne qu'elle voulait voir au courant de cet entretien.

Il n'y avait donc qu'elle, assise sur son trône, et sa thaumaturge en chef, la fidèle Sybil Mira, dont les mains disparaissaient dans ses manches d'un blanc immaculé.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, ma reine, déclara le Dr Eliot.

— Oui, mais... il y a des rumeurs – je suis sûre que vous les avez entendues – qui prétendent que la princesse Sélène aurait survécu à l'incendie. Et que vous, la première personne à avoir examiné les corps, posséderiez certaines informations à propos de ce que vous auriez découvert sur les lieux.

— Jamais je ne vous cacherais quoi que ce soit, ma reine.

Levana inspira patiemment.

— C'était ma nièce, docteur. J'ai le droit de connaître la vérité. Si elle était encore en vie, cela... cela me ferait beaucoup de peine de découvrir qu'on n'a pas voulu m'en informer. Vous savez que je l'aimais comme ma propre fille.

Le Dr Eliot pinça les lèvres.

— Je ne doute pas, énonça-t-elle prudemment, qu'apprendre la survie de la princesse serait de la plus haute importance pour vous, ma reine. Mais quand j'ai examiné le corps après l'incendie, elle était déjà perdue. Il n'y avait plus rien à faire pour la sauver.

— La sauver..., répéta Levana, qui se pencha en avant. Autrement dit, elle n'était pas encore morte ?

Le médecin hésita.

— Il y avait un pouls léger. Je l'ai mentionné dans mon rapport, Votre Majesté. Mais si elle était encore en vie à mon arrivée, elle est morte presque aussitôt après. J'étais là quand le cœur a cessé de battre. Elle est morte.

Levana se cramponna à son trône.

— Et où était-ce ? Quand son cœur s'est arrêté. Dans la nursery ?

— Oui, ma reine.

— Y avait-il quelqu'un d'autre à ce moment-là ? Quelqu'un qui pourrait témoigner de la véracité de votre histoire ?

Le Dr Eliot hésita, puis répondit :

— Oui, ma reine. Le Dr Logan Tanner, qui venait d'arriver du centre médical.

Levana se tendit.

— Le Dr Logan Tanner ? Je ne lui ai pas parlé.

— Avec tout le respect que je vous dois, ma reine, je suis sûre que vous avez plus important à faire que de mener votre propre enquête sur cet accident tragique. Le Dr Tanner ne pourra rien vous raconter de plus que moi. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est moi qui ai examiné le corps de la princesse. Je peux vous garantir qu'elle est morte.

Levana crut percevoir une certaine suffisance dans l'attitude de la praticienne. Malgré sa nervosité, elle paraissait un peu trop sûre d'elle-même.

Elle en savait plus qu'elle ne voulait bien le dire.

— Avec tout le respect que je vous dois, répliqua Levana d'une voix acide, il n'y a rien de plus important que de découvrir si ma nièce – notre future reine – est encore en vie. Si c'est le cas, et que vous choisissiez de ne rien me dire, comprenez bien que ce serait une faute extrêmement grave. Peut-être même un cas de trahison envers la Couronne.

L'arrogance du médecin s'estompa. Elle baissa la tête.

— Je suis désolée si je vous ai offensée, ma reine. Je n'avais pas l'intention de minimiser votre préoccupation. Simplement, je ne peux rien ajouter à ce que je vous ai déjà dit. Je voudrais que ces rumeurs soient vraies, croyez-le, et que notre chère princesse ait survécu au feu. Mais j'ai bien peur qu'elles ne soient fausses.

Levana s'adossa contre son trône, les doigts crispés sur les accoudoirs épais. Finalement, elle acquiesça de la tête.

— Je vous crois, et je vous demande pardon pour ces tracasseries, docteur Eliot. Je n'oublie pas que vous avez servi la Couronne avec fidélité pendant de nombreuses années.

Le Dr Eliot s'inclina.

— Merci, ma reine.

Levana congédia le médecin et attendit que les portes massives se soient refermées derrière elle pour reprendre la parole.

— Croyez-vous qu'elle mentait, Sybil ?

— Je crains que oui, ma reine. Il y a quelque chose dans son attitude qui ne me plaît pas.

— Je suis d'accord. Que pouvons-nous y faire ?

Sybil s'avança devant le trône.

— Il est essentiel d'établir avec certitude ce qui s'est passé dans l'incendie. Si Son Altesse est toujours vivante, vous devez le savoir, aussi bien comme souveraine que comme sa seule parente. Sinon, comment pourriez-vous la protéger d'un nouveau drame ?

Les yeux gris de Sybil étincelèrent quand elle prononça le mot « protéger ». Levana soupçonnait sa thaumaturge en chef de savoir exactement pourquoi elle tenait tant à découvrir la vérité au sujet de Sélène. Elle pensait aussi que cette connaissance ne préoccupait pas Sybil outre mesure. Après tout, c'était Levana qui l'avait élevée à sa position actuelle, court-circuitant au passage plusieurs candidats plus expérimentés. La reine se demandait parfois si Sybil ne serait pas la seule personne de son entourage à lui être sincèrement dévouée.

— Le Dr Eliot semble penser que mon intérêt pour le bien-être de Sélène n'est pas dénué d'arrière-pensées. Comment être sûre qu'elle nous dit bien toute la vérité ?

Sybil sourit.

— Nous autres thaumaturges sommes formés à certaines méthodes d'extraction d'informations, y compris chez des sujets récalcitrants. Le bon docteur et moi devrions peut-être avoir une petite conversation en privé.

Levana la dévisagea, se demandant si elle avait vraiment envie d'en savoir plus sur ces fameuses méthodes. Puis elle se dit que, de toute manière, elle était prête à tout pour découvrir la vérité concernant le sort de sa nièce.

Par ailleurs, Sybil le lui avait proposé elle-même.

— Oui, dit-elle en se redressant sur son siège, je crois que c'est nécessaire, Sybil. Même si je crains que d'autres personnes à la cour ne se montrent pas aussi convaincues.

— Nous leur ferons entendre raison. Il est tout de même étrange que le Dr Eliot n'ait rien pu faire pour sauver la fillette, alors que son cœur battait encore. Je vois là des motifs de suspicion évidents. Il me semble logique de chercher à en savoir plus.

Quelque peu soulagée, Levana hocha la tête.

— Vous avez raison. Et une fois que le Dr Eliot n'aura plus de secret pour nous, je crois que cela ne nous ferait pas de mal de nous entretenir avec ce Logan Tanner également. Je veux tout connaître des conséquences de cet incendie.

Sybil s'inclina.

— Je m'en occupe, ma reine.

Le Dr Eliot fut placée en détention le lendemain, pour interrogatoire. Levana attendit le rapport de Sybil – les détails ne l'intéressaient pas –, mais plusieurs jours s'écoulèrent sans que le médecin leur apprenne quoi que ce soit.

Et puis, deux semaines plus tard, avant que Levana n'ait pu trouver un moyen d'interroger Logan Tanner sans éveiller davantage les soupçons... l'homme disparut.



Levana refusa de se laisser hanter par des fantômes, que ce soient ceux d'une enfant, d'une sœur, d'une princesse ou d'une reine. Au cours de l'année qui suivit la mort de Sélène, elle se donna corps et âme à son nouveau rôle de reine légitime de la Lune.

Elle continua à renforcer l'armée, allouant autant de ressources que possible aux scientifiques afin qu'ils perfectionnent leurs procédés d'ingénierie génétique. Un premier groupe de soldats commença l'entraînement, et Levana découvrit un résultat encore plus miraculeux qu'elle ne l'avait imaginé. Mi-hommes, mi-bêtes, tout en brutalité et en férocité. Elle se fit un devoir de se familiariser avec leur production et leur entraînement. C'était un spectacle magnifique de voir émerger les premiers garçons de leurs cuves d'animation suspendue, encore hébétés, déconcertés par leurs nouveaux instincts et leur corps modifié.

Et affamés. Ils avaient toujours tellement faim, quand ils se réveillaient !

Elle tint à faire connaissance avec l'équipe de recherche, dirigée par le tristement célèbre Sage Darnel. Levana ne fut pas aussi impressionnée par le vieil homme qu'elle l'aurait cru, depuis tant d'années qu'on lui rebattait les oreilles avec son génie. Quand elle le rencontra pour la première fois, ses pensées revenaient constamment à la coquille qu'il avait engendrée. Elle dut fournir un gros effort de volonté pour retenir ses commentaires narquois sur sa progéniture et l'écouter lui expliquer d'une voix terne le détail de leurs procédures chirurgicales.

Pendant ce temps, les premiers porteurs de la maladie furent envoyés sur Terre. Levana entendait dire depuis des années, déjà sous le règne de ses parents, que certains citoyens des secteurs extérieurs

parvenaient à se glisser à bord de vaisseaux diplomatiques ou d'appareils de reconnaissance en route pour la Terre, ou à soudoyer le pilote d'un transport de ressources pour qu'il les embarque clandestinement, afin d'échapper à leur vie de labeur. Il y avait là un égoïsme que Levana avait du mal à concevoir : comment pouvait-on ainsi tourner le dos à son pays quand il avait besoin de vous ?

Ses parents avaient toujours négligé ces fugitifs, oubliant que leur société aurait tôt fait de s'effondrer s'ils n'arrivaient pas à retenir leur main-d'œuvre limitée.

Mais désormais, Levana avait bien l'intention de se servir d'eux. À mesure que l'on diffusait secrètement la maladie dans les secteurs extérieurs, les Lunaires devinrent à leur insu des porteurs sains ; et leur immunité garantissait qu'ils ignoraient transporter en eux une maladie mortelle.

Avant longtemps, les premiers cas de maladie se déclarèrent sur Terre, dans une minuscule oasis au cœur du Sahara.

De là, elle se répandit au sein de l'Union terrienne comme une traînée de poudre. Les Terriens eurent beau ériger en hâte des zones de quarantaine, il leur fut impossible d'enrayer la progression de l'épidémie alors que ses porteurs, les pauvres Lunaires, continuaient à se cacher au sein de la population.

Ils appelèrent la maladie « létumose », d'après une langue morte dans laquelle ce mot évoquait la mort et l'annihilation – choix judicieux, car aucun malade n'en réchappait.

Levana et sa cour jugèrent que l'opération était un succès.

La reine ignorait combien de temps il faudrait pour affaiblir les Terriens. Il s'écoulerait des années, voire plusieurs décennies, avant que la maladie ne devienne la pandémie qu'elle envisageait. Mais elle anticipait déjà le moment où elle se présenterait avec son antidote. Elle rêvait de voir les dirigeants de la Terre se prosterner devant elle. Au désespoir, ils lui offriraient tout. Ressources. Terres. Alliances.

Elle tâcherait de se montrer patiente, sachant que le jour viendrait. Elle s'efforcerait d'ignorer les murmures pessimistes de ses conseillers, les rapports affirmant que les initiatives qu'elle avait prises dans le domaine du travail n'étaient pas soutenables. Il n'était plus question de faire machine arrière à présent.

Tout se déroulait conformément au plan. Il ne restait plus qu'à attendre.

Près de quinze mois avaient passé depuis la mort de Sélène quand Levana apprit que le Dr Sage Darnel, chef de l'équipe d'ingénierie génétique, avait lui aussi disparu. Suicide, supposèrent certains, même si on ne retrouva pas son corps. Beaucoup pensaient qu'il ne s'était jamais remis de la naissance et de la mort de sa fille coquille.

Encore un scientifique de talent perdu pour la cause. Mais quand on informa Levana que cela ne ralentirait en rien la production des soldats et que les opérations chirurgicales se poursuivraient comme prévu, elle oublia aussitôt le vieil homme et sa vie pathétique.

Les années s'écoulèrent. Son héritage grandit. Les rumeurs concernant la princesse Sélène commencèrent à s'estomper. Levana avait enfin tout ce qu'elle avait jamais désiré.

Ou presque tout.



Levana se tenait dans la pelouse du palais, à regarder Evret pourchasser Winter et Jacin au bord du lac. Elle avait finalement accepté l'amitié d'Evret avec Garrison et sa famille. Ceux-ci occupaient désormais une place permanente dans sa vie, malgré son envie de voir Evret nouer des liens avec quelques-unes des familles de la cour. Le garçon devait avoir onze ans à présent, deux ans de plus que Winter. Il était fin comme une brindille et aussi pâle que le sable qu'il foulait. La princesse et lui, à la consternation de Levana, semblaient éprouver l'un pour l'autre un attachement indestructible.

Pour sa part, Winter devenait aussi belle que dans les chansons. Sa peau, plus claire que celle d'Evret, avait la douceur du velours. Ses cheveux avaient poussé en boucles épaisses, aussi serrées que des ressorts et luisantes comme de l'ébène polie. Elle avait les yeux de sa mère, caramel et miel, mais avec les paillettes d'or et d'émeraude de son père.

Elle commençait à faire parler d'elle. Alors qu'auparavant les membres de la cour riaient à l'idée d'un mariage avec une princesse qui était la fille d'un garde, les positions évoluaient. Car elle avait beau n'être encore qu'une enfant, sa beauté était indéniable. Une telle fille ne saurait manquer de devenir une jeune femme éblouissante, et les familles en prenaient note.

Levana savait qu'elle en retirerait les bénéfices tôt ou tard. Sa belle-fille constituerait un jour un outil de négociation idéal quand le besoin d'une alliance se ferait sentir. Pourtant, la première fois qu'elle avait entendu dire que la princesse pourrait devenir encore plus belle que la reine en personne, une bouffée de haine s'était emparée d'elle.

Levana avait travaillé très dur pour perfectionner son magnétisme. Pour être la plus belle reine que le trône de la Lune ait jamais connue – plus belle que sa mère, plus belle que Channary. Elle n'était plus le vilain petit canard, l'enfant difforme. L'idée que Winter obtienne si facilement ce qui lui avait demandé tant d'efforts lui retournait l'estomac.

Pour ne rien arranger, Evret ne cessait de gâter sa fille. À peine se retrouvaient-ils ensemble tous les deux qu'il la faisait tourner dans ses bras autour de lui. Et alors qu'Evret avait toujours refusé de danser avec Levana lors des bals de la cour, elle l'avait surpris un jour à enseigner à Winter les pas de valse qu'il connaissait. Et il avait toujours au fond de sa poche une de ces pommes d'amour dont la princesse était devenue friande.

Levana porta la main à sa gorge et serra le poing sur son pendentif. Il y avait eu une époque où Evret lui apportait des cadeaux, à elle aussi.

Sur la berge, les rires des enfants scintillaient comme le soleil à la surface du lac, et Evret riait autant qu'eux. Chaque note perçait le cœur de Levana comme une aiguille, le faisant saigner.

Il y avait quelques années encore, Evret aurait levé la tête et lui aurait fait signe de les rejoindre, mais une reine ne pouvait pas se laisser aller à courir, s'esclaffer et rouler dans le sable. Elle avait si souvent décliné ses invitations qu'il avait arrêté d'en lancer, et à présent elle regrettait chaque moment passé à les regarder.

À voir Evret soulever une Winter piaillant de bonheur au-dessus de sa tête.

À voir la femme de Garrison préparer des sandwiches au fromage qu'ils dévoraient avec autant d'entrain que s'ils sortaient des cuisines royales.

À voir Jacin montrer à Winter comment construire un château de sable, et la meilleure manière de le détruire.

Ils formaient une vraie famille, heureuse et sans soucis.

Et malgré tous ses efforts, toutes ses manipulations, Levana n'était jamais parvenue à en faire partie.

— Ma douce ?

Elle s'arracha à la contemplation des enfants. Evret revenait vers elle en trotinant. Il avait le pantalon trempé jusqu'aux genoux et maculé de sable blanc. Il était aussi beau que le premier jour où elle avait posé les yeux sur lui, et elle était toujours aussi amoureuse de lui. Mais aujourd'hui cela lui donnait la sensation d'être vide à l'intérieur, comme un arbre mort.

— C'est le médaillon que je t'ai offert ? demanda-t-il, dévoilant ses dents blanches dans un large sourire qui la fit fondre et brûler à la fois.

Levana lâcha brusquement le vieux bijou en argent terni. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle continuait de le serrer.

— Je ne savais pas que tu l'avais encore, dit Evret.

Il passa un doigt sous la chaînette. Son contact fut bref, mais il fit tourner la tête à Levana comme lorsqu'elle était adolescente.

— Bien sûr que je l'ai toujours. C'est le premier cadeau que tu m'as fait.

Une ombre passa dans son regard, qu'elle ne sut pas comment interpréter – un souvenir triste et lointain.

Il laissa retomber le médaillon.

— Tu comptes rester plantée là toute la journée ? demanda-t-il.

Ses yeux pétillaient de nouveau. Cette ombre était peut-être issue de son imagination.

— Non, répondit-elle, incapable de lui offrir mieux qu'un sourire fatigué. J'étais sur le point de rentrer. Je dois relire le nouvel accord commercial avec le TX-7.

— Un accord commercial ? Ça ne peut pas attendre demain ? (Il prit son visage entre ses mains.) Tu travailles trop.

— Une reine ne peut pas avoir des horaires de bureau, Evret. C'est une responsabilité de chaque instant.

Il prit une expression de reproche.

— Même une reine doit savoir se détendre de temps à autre. Viens donc. Viens jouer avec nous. Ça ne te fera pas de mal, et je te garantis que personne ne dira rien.

Il avait lancé cela sur le ton de la plaisanterie, mais Levana crut percevoir une tension sous-jacente.

— Que veux-tu dire par là ? demanda-t-elle en s'écartant de lui. Tu penses que les gens ont peur de moi ? Qu'ils sont tellement opprimés qu'ils n'oseraient pas émettre la moindre critique ? C'est bien ça ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, l'air ébahi, puis la referma avec frustration.

— Les gens ont toujours eu peur de critiquer la famille royale, lâcha-t-il enfin. C'est de la politique. Ça n'a rien à voir avec toi personnellement.

Vexée, Levana pivota sur ses talons et partit à grands pas en direction du palais.

Avec un grognement d'exaspération, Evret la rattrapa.

— Levana, arrête. N'en fais pas toute une histoire. Je ne voulais pas te blesser.

— Tu dois trouver que je suis une dirigeante épouvantable. Une de ces reines égoïstes et vaniteuses qui se préoccupent plus de leur réputation que du bien-être de leur peuple.

— Pas du tout. Je sais que tu te soucies de ce qu'on pense de toi, mais aussi que tu te préoccupes de ton peuple. À ta manière.

— Et de quelle manière, exactement ? cracha-t-elle en franchissant la porte du palais.

— Levana, tu veux bien te calmer ?

Il lui saisit le poignet, mais elle se dégagea d'une secousse.

— Ne me touche pas !

Aussitôt, les gardes qui se tenaient en permanence à proximité s'avancèrent, l'arme prête.

Evret se figea, levant les mains pour montrer qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, mais il avait l'air furieux. Levana savait que sa réputation d'honorabilité lui tenait à cœur et qu'il le prendrait très mal si la rumeur circulait qu'il avait menacé la reine, sa femme, alors que c'était elle qui faisait des histoires.

— Parfait, dit-il, reculant d'un pas avant de lui tourner le dos. Allez donc relire votre contrat, Votre Majesté.

Levana le regarda s'éloigner, les poings serrés, avant de s'engager dans l'escalier principal. Cela ressemblait à une fuite, à un abandon.

Une fois dans son solarium, où elle aimait bien s'installer pour travailler, elle s'assit pour relire l'accord commercial mais se mit immédiatement à pleurer. Une crise de larmes aussi soudaine qu'inattendue.

Elle pleura sur la pauvre fille qui n'avait jamais trouvé sa place. Une fille qui avait essayé de toutes ses forces, plus que n'importe qui, sans jamais y arriver ; qui avait cru Evret amoureux d'elle et avait

perdu ses illusions.

Elle avait eu beau déployer toutes ses armes, elle n'avait pas pu conquérir le cœur de son mari.

Elle n'essayait même plus de tomber enceinte : il y avait si longtemps que ses visites dans la chambre à coucher d'Evret ne lui inspiraient plus la moindre passion. Qu'elles la désespéraient plus qu'autre chose.

Elle pleura parce qu'elle sentait la rumeur enfler au sein de la cour. Sa stérilité alimentait les ragots. Les thaumaturges et les chefs des grandes familles se déplaçaient au palais comme des pièces sur un échiquier, forgeant des alliances, anticipant leurs prochains coups si d'aventure le trône devait rester sans héritier.

Elle pleura parce qu'il y aurait un bain de sang et un soulèvement si elle échouait. Et en fin de compte, un usurpateur placerait la couronne sur sa propre tête et fonderait une nouvelle lignée royale. Levana n'avait aucune idée de qui tomberait et qui se lèverait pour la remplacer.

Et pourtant elle refusait d'accorder du crédit à ces peurs.

Le trône avait besoin d'un héritier, et elle le lui donnerait. Les étoiles finiraient par lui sourire. Il le fallait ; le sort de la Lune en dépendait.

Mais le destin ne pencherait de son côté que si elle parvenait à prouver qu'elle était bien la dirigeante dont ce pays avait besoin.

De fait, la Lune était florissante. La ville d'Artemisia n'avait jamais été aussi paradisiaque. La production des secteurs extérieurs atteignait des sommets inédits, et lorsque des rumeurs de mécontentement lui parvenaient, il lui suffisait d'effectuer une tournée des dômes pour visiter son peuple et lui rappeler qu'il était heureux, qu'il aimait sa souveraine, et travaillerait pour elle sans se plaindre. Son peuple constituait la plus proche famille qu'elle avait pu trouver jusqu'à présent.

Plus l'économie de la Lune se renforçait, plus Levana aspirait à mieux.

Elle voulait tout pour son peuple.

Elle voulait la Terre.

Elle en avait besoin.

Toute la Terre. Chaque montagne. Chaque fleuve. Chaque canyon, chaque glacier et chaque plage sablonneuse. Chaque ville, chaque ferme. Chaque Terrien à l'esprit faible.

Prendre le contrôle de la planète bleue résoudrait tous ses problèmes. Son besoin de ressources, de terres cultivables et de main-d'œuvre. Elle ne voulait pas rester dans l'histoire comme la plus belle souveraine que ce petit satellite ait jamais connue. Elle voulait qu'on se souvienne d'elle comme de la plus belle reine de toute la galaxie. La souveraine qui aurait uni la Lune et la Terre sous la même monarchie.

Cette ambition s'était d'abord formée en silence, prenant dans son ventre la place qu'un enfant aurait dû occuper. Elle s'était développée si profondément chez Levana qu'elle n'en avait pas eu conscience jusqu'à ce qu'un jour elle lève les yeux vers la planète qui flottait insolemment au-dessus d'elle, hors de portée, et tombe presque à genoux sous la force du manque.

Plus le temps s'écoulait, plus son envie se faisait insistante.

Elle méritait la Terre.

La Lune méritait la Terre.

Pourtant, elle avait beau tirer des plans, passer de longues réunions à discuter soldats et épidémies, elle ne savait toujours pas comment s'en emparer.



— Pourquoi c'est toujours un prince ? demanda Winter. Pourquoi elle n'est jamais sauvée par un agent secret ? Ou un soldat ? Ou même... un garçon de ferme ?

— Je ne sais pas. L'histoire a été écrite comme ça, répondit Evret en repoussant une boucle brune qui tombait devant les yeux de sa fille. Si tu préfères, nous n'aurons qu'à inventer une fin différente demain soir. La princesse sera sauvée par qui tu voudras.

— Un médecin, par exemple ?

— Un médecin ? D'accord. Pourquoi pas ?

— Jacin dit qu'il veut devenir médecin plus tard.

— Eh bien, c'est un excellent métier, qui permet de sauver bien davantage que des princesses.

— La princesse pourrait peut-être se sauver elle-même.

— Ça me paraît une bonne solution, ça aussi.

Levana jeta un coup d'œil par la porte entrouverte. Elle vit Evret embrasser sa fille sur le front et lui remonter la couverture jusqu'au menton. Elle était arrivée pour la fin de l'histoire du coucher. La partie où le prince et la princesse se mariaient et vivaient heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Une part d'elle-même avait envie de dire à Winter que cette histoire était un mensonge, mais une autre part savait qu'elle se moquait de ce que Winter croyait ou non.

— Papa ? demanda Winter, retenant Evret alors qu'il se levait pour partir. Est-ce que maman était une princesse ?

Evret pencha la tête sur le côté.

— Oui, ma chérie. Et maintenant elle est reine.

— Non, je veux dire ma vraie maman.

Levana se tendit, et lut la surprise dans la posture d'Evret. Il se rassit lentement.

— Non, répondit-il à voix basse. Elle était couturière. Tu le sais. C'est elle qui a cousu ta couverture de bébé, tu t'en souviens ?

Winter fit une petite moue en serrant le bord de sa couverture.

— J'aimerais bien avoir une photo d'elle.

Evret ne réagit pas. Levana regretta de ne pas voir son visage.

Comme le silence s'éternisait, Winter leva les yeux vers son père. Elle paraissait plus songeuse que triste.

— À quoi elle ressemblait ?

« À moi, pensa Levana. Dis-lui qu'elle me ressemblait trait pour trait. »

Mais Evret se contenta de secouer la tête.

— Je ne m'en souviens plus, murmura-t-il.

C'était un aveu pathétique, qui frappa Levana comme un coup de poing dans les côtes. Elle recula d'un pas dans le couloir.

— Enfin, pas exactement, corrigea-t-il devant l'expression abattue de sa fille. On m'a volé les détails.

— Comment ça ?

Il reprit un ton plus enjoué.

— Aucune importance. En tout cas, je me rappelle que c'était la plus belle femme de la Lune. De toute la galaxie.

— Plus belle que la reine ?

Même sans voir son visage, Levana put sentir Evret grimacer. Il se leva et, se penchant au-dessus de sa fille, il déposait un autre baiser dans ses cheveux bouclés.

— La plus belle de l'univers, répondit-il, juste après toi.

Winter gloussa, et Levana recula de nouveau, jusqu'à se cogner le dos contre un mur. Elle tenta de ravalier le sentiment de rejet qu'elle éprouvait, ce sentiment de ne pas être à la hauteur de la précieuse

Solstice et de son adorable fille. Elle le refoula très, très loin en elle, le changea en une chose dure et froide, tout en se composant une expression souriante et agréable.

Quand Evret sortit de la chambre un instant plus tard, il parut surpris de la trouver là, mais le camoufla rapidement. Sans être aussi doué que certains gardes pour dissimuler ses émotions, il s'était amélioré au fil des années.

— Je voulais te dire que je suis désolée, déclara-t-elle, à propos de cet après-midi.

Secouant la tête, Evret referma la porte de Winter, puis s'éloigna dans le couloir en direction de ses appartements.

Levana le suivit, se tordant les mains.

— Evret ?

— Ce n'est pas grave.

Les lumières s'allumèrent en grésillant quand il pénétra dans sa chambre et commença à retirer ses bottes.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? demanda-t-il.

S'humectant les lèvres, Levana examina la chambre qu'elle avait rarement vue à la lumière. Evret ne s'était pas donné la peine de la personnaliser. Après bientôt dix ans, elle ressemblait toujours à une chambre d'amis.

— Je voulais te demander pourquoi... pourquoi tu avais accepté de m'épouser.

Il se figea, brièvement.

— Que veux-tu dire ?

— Quand j'y repense, je me pose la question, parfois. J'ai l'impression qu'à l'époque il fallait t'arracher le moindre baiser. Que chaque fois que nous étions ensemble, tu me résistais. Sur le moment, j'étais convaincue que tu cherchais simplement à te comporter en... gentleman. Par respect pour... la mémoire de Solstice. Mais aujourd'hui, je n'en suis plus aussi sûre.

Avec un gros soupir, Evret se laissa tomber dans un fauteuil moelleux.

— Est-il vraiment nécessaire d'en discuter maintenant ? Ce qui est fait est fait.

— Mais j'ai envie de savoir. Pourquoi avoir dit oui si tu... si tu ne m'aimais pas ? Et si tu n'avais pas envie d'être roi ? Et si tu te moquais que Winter devienne une princesse ? Pourquoi ?

Elle le vit hésiter longuement, pour finir par hausser les épaules.

— Je n'avais pas le choix.

— Bien sûr que si, tu l'avais. Si tu ne m'aimais pas, tu aurais dû dire non.

Il lâcha un petit rire sans joie, la tête appuyée contre le dossier du fauteuil.

— Non, je n'aurais pas pu. Tu m'avais fait clairement comprendre que tu m'en empêcherais. Ose me dire que j'ai tort. Que tu m'aurais laissé partir.

Il marqua une pause, et Levana ouvrit la bouche pour répondre que oui, naturellement, elle lui aurait accordé cette liberté, si c'était vraiment ce qu'il voulait.

Mais les mots refusèrent de sortir.

Elle se rappelait ce matin avec une telle clarté. Son sang sur les draps. Ce goût amer dans la bouche. Le souvenir aigre-doux de ses caresses, sachant qu'il lui avait appartenu une nuit seulement, et même pas pour de bon.

Non.

Elle ne l'aurait jamais laissé partir.

Elle frissonna, baissant les yeux.

Comme elle avait été bête.

— Au début, j'ai cru que c'était un jeu pour toi, continua Evret, une fois certain qu'elle avait compris. Comme ça l'était avec ta sœur. Que tu cherchais juste à me séduire pour t'amuser. Je me disais que tu finirais par te lasser et me laisser tranquille. (Un pli se creusa entre ses sourcils.) Mais quand tu

m'as demandé de t'épouser, je me suis rendu compte que c'était trop tard. J'ignorais comment tu réagissais si je te résistais – si je te résistais vraiment. Tu étais déjà très forte dans l'art de la manipulation, et je savais que tu pourrais m'obliger à dire oui. Et j'avais peur, en continuant à refuser, que tu... réagisses de manière excessive.

— Que croyais-tu que je ferais ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas, Levana. Me faire arrêter ? Ou exécuter ?

Elle rit, bien que ce ne soit pas drôle.

— T'exécuter pour quoi ?

Son regard se durcit.

— Réfléchis un peu. Tu aurais pu raconter à tout le monde que je t'avais violée, ou menacée, ou n'importe quoi. J'aurais pu protester tant que je voulais, ç'aurait été ma parole contre la tienne, et nous savons tous les deux laquelle on aurait crue. Je ne pouvais pas courir ce risque. Pas avec Winter. Je ne pouvais pas te laisser détruire le peu qui me restait.

Levana recula en trébuchant comme s'il l'avait frappée.

— Je n'aurais jamais fait une chose pareille.

— Comment voulais-tu que je le sache ? (Il hurlait presque à présent, et elle avait horreur de cela. Il ne s'emportait quasiment jamais.) Tu détenais tous les pouvoirs. Tu les détiens toujours. C'était si épuisant, de te combattre sans arrêt. Alors j'ai accepté de jouer le jeu. Au moins, le fait d'être ton mari nous protégeait un peu, Winter et moi. Pas beaucoup, mais...

Il serra les dents, comme s'il regrettait cette confession, puis secoua la tête et reprit d'une voix plus calme :

— Je pensais qu'avec le temps tu te lasserais de moi, et que j'emmènerais Winter loin d'ici, et que ça se terminerait.

Le cœur de Levana palpitait.

— Cela fait presque dix ans.

— Je sais.

— Et aujourd'hui ? Attends-tu toujours que ça se termine ?

Son expression se radoucit. Sa colère était partie, remplacée par une gentillesse insupportable. Mais ses paroles furent d'une cruauté suffocante.

— Et toi, répliqua-t-il, attends-tu toujours que je tombe amoureux de toi ?

Elle se prépara au pire, et hocha la tête.

— Oui, murmura-t-elle.

Son front se chargea de tristesse. De regret.

— Je suis navré, Levana. Je suis sincèrement désolé.

— Non. Ne dis pas ça. Je sais que tu m'... que tu tiens à moi. Tu es le seul qui se soit jamais soucié de moi. Depuis... l'anniversaire de mes seize ans ; tu te rappelles, tu étais le seul à m'avoir fait un cadeau ? (Elle alla pêcher le pendentif sous son col.) Je le porte encore, depuis ce jour-là. Pour toi. Parce que je t'aime, et que je sais que...

Elle tâcha de ravalier les sanglots qu'elle sentait monter.

— Je sais que tu m'aimes, toi aussi. Depuis toujours. Je t'en prie...

Lui aussi avait les yeux humides, voilés. Non pas d'amour, mais de remords.

D'une voix brisée, il murmura :

— C'était un cadeau de Sol.

Levana tressaillit.

— Quoi ?

— Le médaillon. C'était l'idée de Sol.

Les mots s'écoulaient comme au compte-gouttes dans ses oreilles.

— De Sol... ? Non. Garrison a dit que c'était de ta part. Il y avait une carte. Ça venait de toi.

— Elle t'avait vue admirer la couverture dans sa boutique, expliqua Evret d'une voix très douce, comme s'il s'adressait à une enfant sur le point de fondre en larmes. Celle qui représentait la Terre. Voilà pourquoi elle a pensé que tu pourrais apprécier le médaillon.

— Mais... Sol ? Pourquoi ? Pourquoi aurait-elle... ?

— Je lui avais raconté comment tu t'étais fait passer pour elle. Juste avant le couronnement.

La bouche sèche, Levana revécut brusquement la mortification qu'elle avait éprouvée ce jour-là.

— Je crois qu'elle avait de la peine pour toi. Elle pensait que tu devais être très seule, et que tu avais sans doute besoin d'une amie. Alors elle m'a demandé de veiller sur toi pendant mon service au palais. (Il se racla la gorge.) D'essayer d'être gentil.

Il affichait un air compatissant, mais Levana voyait bien ce qu'il ressentait au fond de lui. De la pitié. Il avait pitié d'elle.

Sol avait eu pitié d'elle.

L'insupportable, l'insignifiante Solstice Hayle.

— C'est elle qui a eu l'idée du pendentif, continua Evret en détournant les yeux. Mais la carte venait bien de moi. Je voulais sincèrement être ton ami. Je tenais à toi. Et encore aujourd'hui.

Elle lâcha le bijou comme s'il lui brûlait les doigts.

— Je ne comprends pas. Je ne...

Elle étouffa un sanglot. Elle avait la sensation de se noyer, de sombrer dans le désespoir ; ses poumons s'efforçaient de respirer, mais il n'y avait plus d'air.

— Pourquoi refuses-tu d'essayer, Evret ? Pourquoi ne veux-tu pas essayer de m'aimer ?

Traversant la pièce, elle s'agenouilla devant lui et lui prit les mains.

— Si seulement tu me laissais t'aimer, te montrer que je peux être la femme que tu as toujours voulue, te...

— Arrête. Je t'en prie, arrête.

Elle déglutit.

— Tu t'accroches désespérément à l'idée que ça fonctionnera un jour, que notre mariage en deviendra vraiment un. T'es-tu jamais interrogée sur les autres possibilités qui pourraient s'offrir à toi ? Sur ce que tu ratais peut-être, en insistant à ce point sur notre relation ? (Il lui pressa les mains.) Il y a longtemps, je t'ai prévenue qu'en me choisissant moi, tu renonçais à ta chance de trouver le bonheur.

— Tu te trompes. Je ne pourrais pas être heureuse sans toi.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Levana...

— Je suis sérieuse. Prends le temps d'y réfléchir. Nous pourrions tout recommencer. Depuis le début. Faire comme si je n'étais qu'une princesse, et toi un nouveau membre de la garde royale, chargé de me protéger. En agissant comme si c'était notre première rencontre.

Tout excitée par cette idée, Levana bondit sur ses pieds.

— Il faudra commencer par t'incliner devant moi, bien sûr. Et par te présenter.

Il se massa le front.

— Je ne peux pas.

— Bien sûr que si. Ça ne coûte rien d'essayer, après tout ce que nous avons vécu.

— Non, je ne peux pas faire comme si c'était notre première rencontre, alors que tu...

Il eut un geste vague en direction de son visage.

— Que je quoi ?

— Que tu lui ressembles à ce point.

Levana pinça les lèvres.

— Mais... c'est comme ça que je suis maintenant. C'est moi.

Passant la main dans ses cheveux bouclés, Evret se leva. Pendant un instant, Levana crut qu'il allait jouer le jeu. Qu'il s'agenouillerait devant elle, et qu'ils recommenceraient à zéro. Au lieu de quoi, il la contourna et souleva le coin de son couvre-lit.

— Je suis fatigué, Levana. Nous en reparlerons demain, tu veux bien ?

Demain.

Car ils seraient toujours mariés le lendemain. Ainsi que le surlendemain. Et tous les jours qui suivraient. Il serait toujours le mari qui ne l'avait jamais aimée. N'avait jamais voulu d'elle. Ne lui avait jamais fait confiance.

Elle prit une grande inspiration tremblante, plus effrayée qu'elle ne l'avait été depuis très, très longtemps.

Après tant d'années à se draper dans l'illusion, il lui était presque impossible de s'en défaire. Son cerveau dut lutter pour abandonner la manipulation.

Le cœur battant, elle pivota lentement.

Evret était en train de faire passer sa chemise par-dessus sa tête. Il la jeta sur le lit et se retourna vers Levana.

Bouche bée, il recula et se cogna contre le mur, manquant décrocher une applique murale.

Levana se recroquevilla, les bras croisés autour de la taille. Elle baissa la tête pour que ses cheveux lui couvrent le visage à moitié, cachant ce qui pouvait l'être. Mais elle se retint de masquer ses cicatrices avec ses mains. Elle refusa de réactiver ce magnétisme qu'il avait toujours aimé et toujours détesté.

Au début, on aurait dit qu'il ne respirait même plus. Il se contentait de la fixer sans rien dire, horrifié. Puis il finit par refermer la bouche et s'appuya d'une main tremblante sur le montant du lit.

— Voilà, murmura-t-elle, tandis que des larmes commençaient à couler de son œil valide. La vérité que je ne voulais pas que tu voies. Es-tu content maintenant ?

Il clignait furieusement des paupières, et elle comprit à quel point c'était pénible pour lui de ne pas détourner les yeux.

— Non, dit-il d'une voix rauque.

— Si tu avais su depuis le début, crois-tu que tu aurais pu m'aimer ?

— Je ne sais pas. Je...

Il tourna la tête, le temps de recouvrer son sang-froid, puis la regarda bien en face. Sans flancher, cette fois.

— Le problème n'est pas de savoir à quoi tu ressembles, Levana. C'est que tu m'aies contrôlé et manipulé pendant dix ans. (Il grimaça.) J'aurais préféré que tu me montres ça il y a longtemps. Peut-être que les choses auraient pu être différentes. Je n'en sais rien. Mais à présent, nous ne le saurons jamais.

Il lui tourna le dos. Levana avait le sentiment de n'être qu'une gamine stupide et pathétique, une chose fragile réduite en miettes.

— Je t'aime, murmura-t-elle. Ça au moins, ça a toujours été réel.

Il se raidit, mais s'il avait une réponse à lui donner, elle s'en alla avant de pouvoir l'entendre.



— Viens par ici, petite sœur. Je veux te montrer quelque chose.

Channary lui adressa son sourire le plus chaleureux en lui faisant signe d'approcher, tout excitée.

Son instinct souffla à Levana de se méfier, car l'enthousiasme de Channary l'avait déjà conduite à se montrer cruelle par le passé. Mais il était difficile de lui résister, et, malgré son appréhension, Levana

sentit ses jambes la porter en avant.

Channary savait très bien qu'elle ne devait pas utiliser son pouvoir sur des enfants à l'esprit encore tendre, et surtout pas sur sa petite sœur. Leurs nounous le lui avaient reproché cent fois.

En conséquence de quoi, elle avait appris à le faire plus discrètement.

Channary se tenait agenouillée devant la cheminée holographique de leur nursery commune, dont la chaleur douce contrastait avec les flammes ronflantes et les bûches crépitantes de l'illusion. À l'exception des bougies d'anniversaire, le feu était strictement interdit sur la Lune. La fumée aurait eu tôt fait de remplir les dômes, empoisonnant leur précieuse réserve d'air. Mais les cheminées holographiques étaient populaires depuis un moment déjà, et Levana avait toujours aimé les flammes, leur danse imprévisible, ainsi que la manière dont les bûches fumaient et s'écroulaient dans une gerbe d'étincelles. Elle pouvait les regarder pendant des heures, fascinée de les voir brûler à bas régime, rongant le bois sans jamais s'éteindre complètement. C'était la magie de la technologie.

— Regarde, dit Channary une fois que Levana l'eut rejointe.

Elle avait posé sur le tapis une écuelle de sable blanc et brillant. Elle en prit une pincée qu'elle lança dans les flammes holographiques.

Il ne se passa rien.

Les entrailles nouées par l'appréhension, Levana observa sa sœur. Les yeux sombres de Channary brillaient à la lueur de la cheminée.

— Elles ne sont pas réelles, tu vois ? (Penchée en avant, Channary passa les mains à travers les flammes et lui montra ses doigts intacts.) Ce n'est qu'une illusion. Comme le magnétisme.

Levana était encore trop jeune pour savoir contrôler son magnétisme, mais elle sentait bien que ce n'était pas exactement la même chose que cette installation holographique.

— Vas-y, l'encouragea Channary. Touche-les.

— Je n'ai pas envie.

Channary lui jeta un regard noir.

— Ne fais pas le bébé, Levana. Ça n'a rien de réel.

— Je sais, mais... je n'ai pas envie.

Levana savait que les flammes n'étaient pas réelles. Que l'hologramme ne lui ferait pas de mal. Mais elle savait aussi que le feu était dangereux, que les illusions étaient dangereuses, et que se laisser convaincre qu'une chose n'était pas réelle était souvent la chose la plus dangereuse de toutes.

Avec un grognement, Channary empoigna le bras de Levana et la tira en avant, lui plongeant le buste dans la cheminée. Levana cria, tenta de se dégager, mais Channary tint bon et lui maintint sa petite main dans les flammes ondulantes de l'hologramme.

Elle ne sentit rien, naturellement. Rien d'autre que la chaleur diffuse que dégageait le feu pour paraître plus authentique.

Au bout d'un moment, le pouls de Levana commença à se calmer.

— Tu vois ? demanda Channary.

Levana n'était pas certaine de comprendre l'intérêt de cette démonstration. Dès que sa sœur l'eut relâchée, elle sortit sa main des flammes et recula sur le tapis.

Channary l'ignora.

— Maintenant, regarde.

Tâtonnant derrière elle, Channary ramassa une boîte d'allumettes qu'elle avait dû voler sur l'autel dans la grand-salle. Avant que Levana puisse soulever une objection, elle en avait gratté une et se penchait pour l'enfoncer au bas de l'hologramme.

Il n'aurait pas dû y avoir quoi que ce soit d'inflammable dans cette cheminée. Mais bientôt, Levana remarqua une clarté nouvelle au milieu des bûches fumantes. Une vraie flamme s'élevait en se tordant et en vacillant, et au bout d'un moment Levana put distinguer un tas de feuilles mortes en train de noircir et

de se recroqueviller. L'hologramme l'avait masqué jusqu'ici, mais à présent qu'un vrai feu était en train de prendre, son éclat éclipsait l'illusion.

Levana se crispa. Dans sa tête, un avertissement lui soufflait de prévenir quelqu'un que Channary enfrenait les règles, de s'en aller très vite avant que le feu ne devienne trop important.

Pourtant, elle s'abstint. Channary l'aurait encore traitée de bébé, et si Levana osait attirer des ennuis à l'héritière de la Couronne, Channary le lui ferait payer tôt ou tard.

Elle resta donc plantée sur le tapis, à regarder croître les flammes.

Quand celles-ci furent presque aussi grandes que l'hologramme, Channary replongea les doigts dans l'écuelle de sable – ou bien était-ce du sucre ? – et en jeta une pincée dans la cheminée.

Cette fois, les flammes virèrent au bleu, craquèrent et crépitèrent avant de s'apaiser.

Levana étouffa une exclamation.

Channary recommença plusieurs fois, s'enhardissant au fur et à mesure de l'expérience. Elle jeta d'abord deux pincées à la fois. Puis une poignée entière, ce qui déclencha un mini-feu d'artifice.

— Tu veux essayer ?

Levana hocha la tête. Elle jeta dans le feu une pincée des petits cristaux et rit à la vue des étincelles bleues qui s'élevaient en tourbillonnant et se cognaient contre la pierre à l'endroit où aurait dû s'ouvrir le conduit de cheminée.

Channary se releva et se mit à fouiller la nursery, à la recherche de tout ce qui pourrait être amusant de voir brûler. Une girafe en peluche fuma, roussit et mit une éternité à prendre feu. Une vieille chaussure de poupée fondit en se repliant. Les pièces d'un jeu en bois noircirent lentement sous leur vernis.

Mais alors que Levana était fascinée par les flammes – si réelles avec leur odeur de cendre, la chaleur presque douloureuse qu'elles lui renvoyaient au visage et la fumée qui assombrissait le papier peint au-dessus de leurs têtes –, Channary s'impatientait un peu plus à chaque nouvelle expérience. Aucune n'était aussi gratifiante que les belles étincelles bleu et orange de l'écuelle de sucre.

Snip.

Avec un petit cri, Levana se retourna juste à temps pour voir sa sœur jeter dans les flammes une mèche de cheveux châtain. La mèche se tordit comme un ressort, noircit et disparut, accompagnée par les gloussements de Channary.

Levana se palpa le crâne et trouva l'endroit où Channary avait coupé au ras du cuir chevelu. Les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle voulut se relever mais Channary la prit de vitesse, empoigna sa robe et la tira brutalement vers le bas. Levana retomba à quatre pattes avec un cri de douleur. Elle se fit mal aux genoux et manqua de peu se cogner le visage contre le sol.

Alors qu'elle essayait de se dégager, Channary glissa le bord de sa robe entre les lames de ses ciseaux. Un crissement d'étoffe coupée résonna aux oreilles de Levana.

— Arrête ! s'écria-t-elle.

Voyant que Channary ne faisait pas mine de lâcher et que la déchirure remontait maintenant jusqu'à sa cuisse, Levana serra les dents, saisit sa robe à deux mains et tira dessus de toutes ses forces.

Un large pan d'étoffe se déchira. Channary poussa un cri et bascula en arrière dans le feu. Hurlante, elle s'extirpa précipitamment de la cheminée, le visage plissé par la douleur.

En larmes, Levana contempla sa grande sœur avec horreur.

— Je suis désolée, hoqueta-t-elle. Je n'ai pas fait exprès. Ça va ?

Mais à voir l'expression de Channary, il était clair que cela n'allait pas du tout. Elle retroussa les lèvres, et son regard s'assombrit sous l'effet d'une fureur que Levana ne lui avait encore jamais connue – et pourtant, elle l'avait vue se mettre en colère de nombreuses fois. Levana recula en frissonnant.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle de nouveau.

Ignorant ses excuses, Channary passa une main tremblante derrière son épaule et se retourna pour que Levana puisse voir son dos. Le haut de sa robe était un peu roussi mais n'avait pas pris feu. En revanche, sa nuque virait à l'écarlate et deux petites cloques s'y étaient formées au-dessus du col.

— Je vais appeler le docteur, dit Levana. Tu devrais mettre de l'eau froide... ou de la glace...

— J'essayais de te sauver.

Levana se figea. Des larmes de souffrance brillaient dans les yeux de sa sœur mais n'atténuèrent en rien son regard meurtrier.

— Hein ?

— Tu te souviens, petite sœur ? Que je suis venue et que je t'ai trouvée en train de jouer avec un vrai feu dans la cheminée ? Que tu es tombée dedans, convaincue que ça ne ferait pas mal, comme avec l'hologramme ? Et que je me suis brûlée en essayant de te sauver ?

Clignant des yeux, Levana voulut faire un pas en arrière mais ses pieds restèrent vissés sur le tapis. Non pas sous l'effet de la peur ou de l'incertitude, mais parce que Channary contrôlait ses membres. Elle était trop jeune, trop faible pour s'enfuir.

Un frisson d'horreur lui parcourut l'échine et la chair de poule lui hérissa les bras.

— G-grande sœur, bafouilla-t-elle, il faut mettre de la glace sur tes brûlures. Avant... avant que ça empire.

Mais l'expression de Channary se modifiait. La fureur y céda la place à une cruauté sadique, mêlée d'une curiosité dévorante.

— Viens par ici, petite sœur, murmura-t-elle, et malgré la terreur qui lui nouait l'estomac, Levana obéit. Je veux te montrer quelque chose.



Levana ne parvenait plus à s'arrêter de pleurer, malgré tous ses efforts. Ses sanglots, impitoyables et douloureux, se succédaient à un rythme si rapide qu'elle avait du mal à respirer. Elle se laissa tomber à genoux, tremblante. Elle devait se calmer. D'autant plus qu'Evret, dans ses appartements juste à côté, pouvait probablement l'entendre. Au début, elle avait espéré qu'il aurait pitié d'elle, que les larmes de sa femme finiraient par l'attendrir et le ramèneraient auprès d'elle. Qu'il la réconforterait, la prendrait dans ses bras et réaliserait enfin qu'il avait toujours été amoureux d'elle.

Mais elle pleurait depuis assez longtemps maintenant pour savoir que cela n'arriverait pas. Encore un espoir déçu. Encore un mensonge qu'elle s'était forgé en guise de refuge, sans se rendre compte qu'elle soudait les barreaux de sa propre cage.

Ses larmes finirent par se tarir, sa douleur par s'atténuer.

Quand elle put de nouveau respirer normalement et se sentit capable de tenir debout sans s'effondrer, elle saisit l'un des montants du lit et se hissa sur ses pieds. Ses jambes étaient faibles. Faute d'avoir la force de faire appel à son magnétisme, elle arracha l'un des rideaux du lit à baldaquin et s'en couvrit la tête. Elle aurait l'air d'un fantôme dans les couloirs du palais, mais cela lui convenait. Elle avait le sentiment d'être un fantôme. Tout juste l'illusion d'une femme.

Drapée dans ce voile de fortune, elle sortit de sa chambre en trébuchant. Les deux soldats postés dans le couloir se mirent au garde-à-vous. S'ils furent surpris de voir leur souveraine recouverte par ce carré de tissu, ils n'en montrèrent rien et se contentèrent de lui emboîter le pas à distance respectueuse.

Elle ne croisa personne en traversant le palais. À une heure aussi tardive, même les domestiques étaient endormis.

Elle ne savait pas où elle allait jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, elle parvienne devant la chambre qui avait été celle de sa sœur pendant son court règne, huit ans auparavant. Levana aurait pu se l'approprier – elle était plus spacieuse et plus luxueuse que la sienne –, mais à l'époque, elle avait apprécié la simplicité de la suite qu'elle partageait avec Evret et Winter. Elle aimait l'idée d'être une reine indifférente aux richesses et au luxe, qui n'avait besoin d'être entourée que de l'amour de sa famille.

Elle se demanda si les membres de la cour avaient ri dans son dos pendant tout ce temps. Était-elle la seule à ne pas avoir conscience de l'imposture que constituaient son mariage et sa famille ?

Laissant son escorte dans le couloir, elle poussa la porte. Celle-ci n'était pas verrouillée, et Levana crut d'abord que la chambre serait vide, dépouillée de tout objet de valeur. Les domestiques devaient bien savoir que la reine n'y venait jamais, qu'ils pouvaient faire main basse sur toutes les belles choses qu'elle contenait.

Pourtant, quand les lumières s'allumèrent, baignant la pièce d'une lueur paisible, Levana retrouva tout exactement comme dans son souvenir, jusqu'à la trace discrète du parfum de sa sœur. Elle avait l'impression de se trouver dans un musée. Chaque objet paraissait figé dans le temps. La brosse de sa sœur sur la coiffeuse, nettoyée avec soin. Le lit impeccablement lissé. Il y avait même le petit berceau en osier, doublé de velours crème et surmonté d'une minuscule couronne en filigrane, dans lequel Sélène dormait quand elle était bébé. Levana le découvrait. Elle avait toujours cru que la princesse avait couché auprès d'une nourrice au cours de sa première année, et non dans la chambre de sa mère.

L'idée lui vint, à contempler ce tout petit lit adorable, innocent et inoffensif, qu'elle aurait sans doute dû éprouver quelque chose. Du remords. De la culpabilité. Elle aurait dû être horrifiée par ce qu'elle avait commis quelques années auparavant.

Pourtant, non. Elle n'éprouvait rien, sinon la douleur de son propre cœur brisé.

Se détournant, elle repéra ce qu'elle était venue chercher, sans même en avoir conscience jusqu'à ce qu'elle pose les yeux dessus.

Le miroir de sa sœur. Il occupait le coin opposé, plongé dans l'ombre. Plus haut que Levana, il avait un cadre en argent terni par le temps. Le métal avait été ciselé en rouleaux de parchemin, surplombés au centre d'une couronne imposante. Sur les côtés, des fleurs et des ronces s'entrelaçaient autour du cadre, comme si elles poussaient derrière le miroir et menaçaient de l'engloutir entièrement un beau jour.

Levana ne s'était regardée qu'une fois dans un miroir depuis ses six ans. Depuis que Channary l'avait forcée à s'enfoncer dans la cheminée – d'abord sa main, puis son bras, puis le côté gauche de son visage. Sans pitié. Channary n'avait même pas eu besoin de la toucher. Sous l'emprise mentale de sa grande sœur, Levana avait été incapable de lui résister ni de s'arracher aux flammes.

C'est seulement lorsque ses hurlements avaient fait accourir deux servantes dans la nursery que Channary l'avait relâchée, expliquant qu'elle avait essayé de sauver sa sœur. Sa stupide petite sœur trop curieuse.

Sa petite sœur atrocement défigurée et mutilée.

Le miroir avait appartenu à leur mère, et Levana conservait quelques vagues souvenirs d'avoir regardé la reine Jannali se pomponner devant pour un gala ou une fête, dans les rares occasions où elle tolérait la présence de ses filles. Pour l'essentiel, Levana se rappelait sa mère sous les traits de son magnétisme. Pâle comme la mort, les cheveux blond platine, avec des yeux d'un violet flamboyant qui semblaient éclipser tout le reste de sa personne. Mais lorsqu'elle s'asseyait devant son miroir, Jannali se présentait sous son aspect authentique. Et elle ressemblait beaucoup à Channary, avec son teint mat et ses cheveux lustrés. Elle était belle. Peut-être plus encore qu'avec son magnétisme, quoique d'une beauté moins saisissante, moins royale.

Levana se souvenait d'avoir fait des cauchemars, quand elle était encore une petite fille, à propos de sa mère et des membres de la cour qui avaient tous deux visages.

Channary s'était approprié le miroir après le meurtre de leurs parents, et Levana ne l'avait plus revu depuis. Ce qui lui convenait à merveille. Elle détestait les miroirs. Leurs reflets, leur vérité. Elle détestait savoir qu'elle était la seule à les exécuter à ce point, alors que la cour entière déambulait sous une apparence tout aussi factice que la sienne.

Levana se prépara au pire et s'avança vers le miroir gigantesque. Son reflet apparut, drapé dans l'étoffe blanche. Elle fut surprise de constater qu'elle ne ressemblait pas tellement à un fantôme ; plutôt à une mariée de l'ère secondaire. Un bonheur infini pouvait se dissimuler sous ce voile. Une joie sans limites. Tant de rêves devenus réalité.

Attrapant les coins du drap, elle le souleva au-dessus de sa tête.

Elle tressaillit devant son reflet et s'en détourna avec une grimace. Il lui fallut un moment pour retrouver le courage de se regarder de nouveau, et même alors, elle conserva le visage de biais, afin de pouvoir se retourner plus vite si cette vision devenait trop pénible.

C'était pire qu'elle ne se rappelait, mais il est vrai qu'elle avait passé de nombreuses années à refouler ce souvenir.

Son œil gauche était fermé définitivement, et le tissu cicatriciel de ce côté de son visage formait des plis et des sillons. La moitié de son visage était restée paralysée à la suite de l'accident, et des plaques entières de cheveux ne repousseraient jamais. Les cicatrices se prolongeaient dans le cou, sur l'épaule, sur la moitié de son torse et le haut de ses côtes, et tout le long de son bras jusqu'à la main.

Les médecins avaient fait de leur mieux, à l'époque. Ils lui avaient sauvé la vie. Lui avaient assuré qu'une fois qu'elle serait plus grande, elle aurait plusieurs options. Une succession de greffes de peau qui pourraient peu à peu remplacer la chair détruite. Des transplantations de cheveux. Une modification de la structure osseuse. Ils avaient même parlé de lui procurer un autre œil en état de marche ; il serait difficile de lui en trouver un exactement de la même couleur que l'ancien, mais ils pourraient retourner la Lune à la recherche d'un donneur ; lequel, sans doute, n'oserait rien refuser à sa princesse. Pas même la prunelle de ses yeux.

Cependant elle garderait toujours des cicatrices, aussi discrètes soient-elles, et à l'époque l'idée de recevoir ce genre de greffes lui avait répugné. L'œil de quelqu'un d'autre. Les cheveux de quelqu'un d'autre. De la peau prélevée sur l'arrière de sa cuisse pour lui recouvrir le visage. Il lui avait paru plus facile de développer son magnétisme et de faire comme si tout allait bien.

À présent, ils étaient si nombreux à avoir oublié son véritable aspect qu'elle ne voulait même plus envisager d'opération. Elle ne supportait pas l'idée d'une équipe de chirurgiens penchés au-dessus de son corps grotesque, en train de débattre des meilleurs moyens de camoufler sa hideur.

Non. Son magnétisme fonctionnait. C'était cela son vrai visage désormais, quoi qu'Evret puisse en penser. Quoi que quiconque puisse en penser.

Elle était la plus belle reine qu'avait jamais connue la Lune.

Empoignant son drap, elle le rabattit sur sa tête et s'en enveloppa. Son cœur battait la chamade ; le sang grondait à ses oreilles.

Avec un hurlement de rage, elle saisit la brosse en argent sur la coiffeuse et la jeta de toutes ses forces contre le miroir.

Des fissures en toile d'araignée se propagèrent sur le verre. Levana se retrouva face à une centaine d'inconnues aux traits voilés. Elle hurla de plus belle et attrapa tout ce qui traînait à sa portée – un vase, un flacon de parfum, un coffret à bijoux – pour le jeter sur le miroir, regardant les bouts de verre voler et se fracasser sur le sol. Pour finir, elle brandit la petite chaise tapissée de velours blanc à côté de la coiffeuse.

Dans un dernier craquement, le miroir fut détruit, dispersant des bouts de verre partout à travers la chambre.

Les gardes firent irruption dans la pièce.

— Votre Majesté ! Est-ce que tout va bien ?

Haletante, Levana rejeta la chaise sur le côté et s'écroula à genoux, ignorant le bout de verre qui lui rentra dans le mollet. Elle rajusta son voile en tremblant afin de s'assurer qu'elle était entièrement dissimulée.

— Votre Majesté ?

— N'approchez pas ! aboya-t-elle, main levée.

Les gardes se pétrifièrent.

— Je veux... (Elle essuya les larmes sur son visage et lutta pour se calmer ; quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix ferme.) Je veux que tous les miroirs de ce palais soient détruits. Jusqu'au dernier. Fouillez dans les quartiers des domestiques, les salles de bains, partout. Fouillez dans toute la ville ! Brisez-les et jetez les morceaux dans le lac !

Après un long silence, l'un des gardes murmura :

— Ma reine.

Elle n'aurait pas su dire si cela signifiait qu'elle serait obéie, ou qu'elle parlait comme une folle.

Elle s'en moquait.

— Une fois qu'il n'en restera plus un seul, je veux qu'on commande du verre spécial pour le palais afin de remplacer toutes les fenêtres, et jusqu'à la moindre surface vitrée. Du verre antireflet. Dans lequel il soit impossible de se voir.

— Est-ce que cela existe, ma reine ?

Levana se cramponna au bord de la coiffeuse et se releva le plus gracieusement possible. Elle rajusta son voile encore une fois avant de se tourner face aux gardes.

— Dans le cas contraire, répondit-elle, nous n'aurons plus qu'à vivre dans un palais entièrement dépourvu de verre.



— Oui. Oui, cela fera l'affaire. Ça me plaît.

Le technicien s'inclina, visiblement très soulagé, mais Levana ne faisait déjà plus attention à lui. Toute son attention était focalisée sur l'écran spécial qu'elle venait de faire installer dans le cadre en argent du miroir de sa sœur. Les morceaux de verre brisé avaient été jetés dans le lac avec les autres.

Elle passa un doigt sur l'écran pour s'assurer qu'il fonctionnait bien. La plupart des émissions lunaires passaient sur les consoles holographiques ou les écrans gigantesques encastrés dans les murs des dômes. Mais les comms et les vidéos terriennes ne supportaient pas toujours le passage au format holographique. Elle avait donc ordonné que son nouvel écran soit plus proche de la technologie de la Terre. Il était aussi pratique qu'élégant. Elle en aurait besoin pour la surveillance qu'elle comptait exercer sur la population des secteurs extérieurs. Pour ses conversations avec l'empereur de la Communauté. Pour les chaînes d'info qu'elle suivrait de près, une fois qu'elle aurait déchaîné son armée.

Une bonne reine était une reine bien informée.

Elle s'arrêta sur une chaîne d'info terrienne qui montrait la famille royale de la Communauté orientale. L'empereur Rikan se tenait seul sur une estrade, avec en toile de fond le drapeau de son pays qui figurait un soleil levant. Le jeune prince se tenait à côté d'un conseiller politique au visage grave, les yeux baissés. C'était un gamin fluet, guère plus âgé que Winter. Mais ce fut surtout son père, à l'expression tout aussi misérable, qui retint l'attention de Levana.

La conférence de presse concernait la tragédie qui venait de les frapper.

L'impératrice bien-aimée était morte, ayant contracté la maladie de Levana à l'occasion d'une tournée philanthropique dans une ville en proie à l'épidémie dans la partie ouest de la Communauté.

Victime de la létumose.

Levana en avait ri. Elle n'avait pas pu s'en empêcher en se rappelant le commentaire rêveur, désinvolte de Channary évoquant un possible assassinat de l'impératrice.

Il ne s'agissait pas d'un assassinat. Ni d'un meurtre.

Mais du destin.

C'était simple, exquis, d'une évidence aveuglante.

La Communauté ne pouvait plus mettre en avant sa famille impériale parfaite, dans son petit palais parfait, sur sa petite planète parfaite. Elle ne pouvait plus revendiquer le bonheur qui se déroba à Levana depuis si longtemps.

— Ma reine ?

Elle se tourna vers le technicien. Il tenait une paire de gants à la main et paraissait terrifié.

— Oui ?

— Je voulais juste mentionner que... le magnétisme ne se traduit pas à l'écran. Au cas où vous souhaiteriez envoyer une comm vidéo.

Les lèvres de Levana s'étirèrent en un mince sourire.

— Ne vous tracassez pas. J'ai déjà commandé un article spécial à cette intention auprès de ma couturière.

Son regard s'illumina en tombant sur le voile en dentelle qu'on lui avait apporté quelques jours plus tôt, beaucoup plus raffiné que son drap blanc, mais qui lui conférait le même mystère et la même sécurité.

Après avoir congédié le technicien, Levana se pencha de nouveau sur les images de la famille impériale, dont elle avait coupé le son. Depuis sa dispute avec Evret un mois plus tôt et ses mesures drastiques contre tous les miroirs du palais, elle s'absorbait plus que jamais dans son rôle de reine. Elle ne dormait ni ne mangeait presque plus. Elle passait de longues heures avec Sybil Mira et le reste de la cour à discuter d'échanges commerciaux et industriels entre les secteurs extérieurs, ou de nouvelles méthodes pour améliorer la productivité. Il fallait davantage de gardes pour patrouiller dans les secteurs, on avait donc engagé et formé de nouvelles recrues. Au début, certains jeunes hommes ne tenaient pas à devenir gardes, surtout ceux qui avaient de la famille dans les secteurs qu'ils seraient chargés de contrôler. Levana avait résolu le problème en menaçant les familles mêmes pour lesquelles ils se faisaient tant de souci, et les avait vus changer d'avis aussitôt. Le couvre-feu, instauré pour le repos indispensable et la protection des ouvriers, n'avait pas été très populaire dans un premier temps, mais après que Levana avait suggéré de faire des exemples avec les civils qui refusaient de s'y conformer, la population avait commencé à comprendre le bien-fondé de ces mesures radicales.

Pendant, alors même qu'elle rendait son pays plus fort et plus stable, il subsistait un problème que Levana ne pouvait pas ignorer.

Les ressources de la Lune s'épuisaient plus vite que jamais, conformément aux prédictions des rapports. Seul le régolithe paraissait disponible en quantité infinie ; en revanche, l'eau et l'agriculture, l'industrie forestière et les usines de recyclage du métal restaient confinées sous les dômes. Soumises à l'atmosphère et à la gravité artificielles. Tributaires des matériaux apportés de la Terre tant de générations auparavant.

Davantage de richesses, de récoltes, d'armement militaire, de terrains d'entraînement et de vaisseaux spatiaux signifiait forcément moins de ressources.

Les représentants de la cour l'avaient prévenue qu'ils ne pourraient pas maintenir ce niveau de développement pendant plus d'une décennie ou deux.

À l'écran, l'empereur Rikan quittait l'estrade. Le prince héritier tripotait son nœud de cravate. Le peuple de la Communauté pleurait.

— La Terre, murmura Levana.

Elle savoura la sensation du mot dans sa bouche, comme si c'était la première fois qu'elle le prononçait. Du moins, avec autant de conviction. *La Terre*.

— Voilà ce qu'il nous faudrait, conclut-elle.

Pourquoi ne pas la prendre ? La civilisation lunaire était plus avancée, son espèce plus évoluée. Ils étaient plus forts, plus intelligents et plus puissants. Les Terriens n'étaient que des enfants face à eux.

Mais comment procéder ? Les Terriens étaient beaucoup trop nombreux pour qu'elle puisse leur laver le cerveau à tous, même si elle leur envoyait l'ensemble de sa cour. La létumose commençait tout juste à se répandre, il faudrait des années avant que Levana ne puisse exploiter son antidote. Et ses soldats-loups n'étaient pas encore prêts pour une offensive d'envergure. Il lui restait beaucoup de travail si elle voulait espérer s'emparer de la Terre par la force.

Toutefois, elle avait appris de Channary que l'on n'était pas toujours obligé de recourir à la force. Parfois, il était préférable de laisser les choses venir à soi. De se faire désirer.

Pourquoi pas une alliance par le mariage, comme Channary l'avait rêvé pour elle tant d'années auparavant ? La princesse Winter ferait un bon parti pour ce garçon, mais elle n'avait pas de sang royal. L'alliance serait trop superficielle.

Non, il fallait que ce soit la reine. Levana en personne. Il fallait que ce soit quelqu'un qui puisse, un jour, donner un héritier au trône.

Pinçant les lèvres, elle se détourna de l'écran.

Il lui faudrait se sacrifier, elle en avait conscience. Pour son peuple. Pour son avenir. Pour la Lune. Pour la Terre entière.



Elle ne parvenait pas à se rappeler la dernière fois où elle s'était rendue dans sa chambre au milieu de la nuit, et Evret parut surpris de la voir. Ils ne s'étaient pratiquement plus adressé la parole depuis leur dispute, et quand Levana essaya de l'embrasser, il la repoussa le plus gentiment possible.

Cependant, il ne lui demanda pas de partir.

Elle se demanda s'il se rappelait à quoi elle ressemblait sous son magnétisme, et cette pensée lui endurcit le cœur. La façon dont il l'avait regardée lui avait glacé le sang.

Elle entreprit de détricoter sa résistance, brin par brin. Si progressivement, si doucement qu'il ne s'apercevrait même pas de la manipulation. Il croirait que c'était de son propre chef que son cœur battait un peu plus vite. Que son sang s'échauffait. Que le désir montait en lui, jusqu'à ce qu'il finisse par céder et la prendre dans ses bras.

« L'amour est une conquête. »

Même sachant qu'ils ne venaient pas de lui, qu'ils ne seraient jamais venus de lui, ses baisers enivrèrent Levana. Après toutes ces années, elle était encore amoureuse de lui. Peu importait ce qu'il pouvait dire de leur mariage ; là-dessus au moins, ce n'était pas une imposture.

Après, Levana se lova au creux de son bras, la tête contre son torse, à se laisser bercer par les battements de son cœur. Elle caressa du pouce l'alliance en pierre qu'il lui avait offerte, la fit tourner autour de son doigt. Elle savait qu'elle ne mettrait plus jamais son pendentif après cette nuit, mais en ce qui concernait cette bague, elle ne la retirerait jamais. Elle la porterait toujours, jusqu'à la fin des temps.

Le médaillon représentait l'amour qu'Evret n'avait jamais ressenti pour elle.

Alors que l'alliance incarnait celui qu'elle avait toujours éprouvé pour lui.

« L'amour est une guerre. »

Elle avait eu beau guetter les chocs sourds dans le couloir, elle sursauta quand elle les entendit. Deux gardes royaux, mis hors de combat. Elle se demanda s'il avait choisi de les tuer ou s'était contenté de les étourdir.

Evret remua dans son sommeil. Son bras se resserra autour d'elle, par instinct, et Levana plissa les paupières pour se retenir de pleurer.

« À compter de ce jour, tu seras mon soleil au matin et mes étoiles au crépuscule. »

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée et cogna à grand bruit contre le mur. Evret se redressa d'un bond.

Une silhouette menaçante se profilait sur le seuil.

Plus tard, en se remémorant la scène à tête reposée, Levana serait stupéfiée par la promptitude d'Evret. À peine arraché au sommeil, il avait tout de suite réagi. D'un même mouvement instinctif, il avait repoussé Levana hors du lit afin qu'elle soit protégée par le matelas tandis que lui-même roulait de l'autre côté. Un coup de feu claqua dans la pièce. La détonation fut assourdissante. D'autres gardes ne manqueraient pas d'accourir très bientôt.

— Majesté, restez couchée ! cria Evret.

Il tenait un couteau à la main. Bien sûr qu'il avait un couteau. Il le cachait probablement sous l'oreiller depuis leur nuit de noces, sans que Levana s'en soit jamais aperçue.

Elle ne resta pas couchée. Au contraire, elle ramena contre elle les couvertures en désordre pour regarder Evret se jeter sur leur agresseur. Elle lui fit ses adieux en silence, le visage baigné de larmes.

Le couteau n'était qu'à un cheveu du torse de l'agresseur quand il se figea.

Ils n'avaient pas affaire à une coquille comme celle qui avait tué les parents de Levana. Cette fois, l'assassin était beaucoup plus compétent. Beaucoup plus dangereux. Alors que ses yeux s'habituèrent à la lumière qui venait du couloir, Levana lut dans le regard d'Evret qu'il avait reconnu son adversaire.

L'ancien chef thaumaturge Haddon avait beau avoir pris sa retraite quelques années auparavant, il n'avait jamais complètement quitté la cour. Ni même, comme Levana l'avait deviné, entièrement renoncé à ses ambitions. Il avait atteint la plus haute position possible au sein de la cour pour quelqu'un qui n'appartenait pas à la famille royale.

Levana lui avait fait une promesse irrésistible. Il n'avait pas hésité une seconde quand elle lui avait annoncé son prix.

Le couteau tomba mollement sur le lit.

Une deuxième détonation claqua. Puis une troisième. Une quatrième. Le sang éclaboussa les draps blancs. Plus loin dans le couloir, Levana entendit la princesse Winter se mettre à hurler. Elle se demanda si la gamine viendrait voir ce qui se passait, ou si elle aurait la présence d'esprit de courir chercher de l'aide.

D'une manière ou d'une autre, elle arriverait trop tard.

Il était déjà trop tard.

Joshua Haddon relâcha Evret, qui glissa au sol, ses mains rougies pressées contre son ventre.

— Majesté, souffla-t-il, fuyez !

Le thaumaturge se tourna vers Levana. Il souriait, hautain et fier de lui. Il avait réussi. Il avait accompli ce qu'elle lui avait demandé. À présent, débarrassée du fardeau de son mari, elle allait pouvoir tenir la promesse qu'elle lui avait faite. L'épouser et le couronner roi de la Lune. Lorsqu'elle était allée le trouver, Levana avait pris soin de lui raconter qu'elle l'admirait depuis de nombreuses années, qu'elle avait toujours pensé à lui, et qu'elle avait commis une erreur en se mariant trop jeune. Pétri d'arrogance, Haddon n'avait pas été difficile à convaincre.

Levana se leva sur des jambes flageolantes.

Haddon baissa son arme. Il promena sur le corps de sa souveraine – son corps illusoire – un regard lascif et impatient.

Ignorant les larmes qui séchaient sur ses joues, Levana s'élança vers lui. Il ouvrit les bras pour accepter son étreinte.

À la place, il prit le couteau d'Evret en pleine poitrine.

Tandis que l'horreur et la fureur s'affichaient sur ses traits, Levana le repoussa. Il s'écroula contre le mur.

Elle s'agenouilla auprès d'Evret. Une souffrance terrible lui serra la gorge avant d'exploser en un cri déchirant.

Voyant Levana hors de danger, Evret s'affala contre le lit, abandonné par ses dernières forces.

— Evret ! s'écria Levana, surprise de constater que sa terreur était sincère.

Voir mourir l'étincelle dans ses yeux, s'éteindre les paillettes d'or et d'émeraude dans ses prunelles, se révélait plus douloureux qu'elle ne l'avait imaginé.

« Je jure de t'aimer et de te chérir toute ma vie. »

— Evret, répéta-t-elle dans un sanglot.

Elle joignit ses mains aux siennes, tâchant de comprimer ses blessures. Des pas précipités s'approchaient dans le couloir. Il avait dû s'écouler moins d'une minute depuis que Haddon avait pénétré dans la chambre, mais on aurait dit une éternité. Baissant les yeux, Levana s'aperçut qu'il y avait du sang partout sur sa chemise de nuit. Sur leurs mains. Sur les deux alliances qu'il portait, serrées l'une contre l'autre.

« Voilà ce que je pense de l'amour. »

Elle sanglota.

— Je suis désolée. Tellement désolée. Oh, par les étoiles. *Evret !*

— Ce n'est rien, haleta-t-il, et il leva les bras avec effort pour la serrer contre lui. Tout va bien, ma douce.

Elle sanglota encore plus fort.

— S'il te plaît. S'il te plaît. Prends soin de Winter.

Elle continua à pleurer.

— Promettez-le-moi, ma reine. Promettez-moi de vous occuper d'elle.

Elle osa le regarder en face. Il la fixait intensément, l'œil brillant, faisant tout son possible pour rester fort, camoufler sa douleur, faire comme s'il n'allait pas mourir.

Des gardes finirent par arriver. Un médecin. Et même Winter, avec sa chemise de nuit pastel et ses grands yeux remplis d'effroi. Ainsi que Sybil, dont le visage indifférent ne trahissait guère de surprise.

Levana ne leur prêta aucune attention. Elle était juste en compagnie d'Evret, son mari, son bien-aimé, à lui serrer la main pendant que son sang refroidissait sur sa peau. Elle le sentit partir, et se retrouva seule.

Elle ne parvenait pas à s'arrêter de pleurer.

C'était entièrement sa faute. Tout était sa faute. Elle avait gâché chaque instant qu'elle avait passé avec lui, depuis leur tout premier baiser.

— Je te le promets, murmura-t-elle, même si ces mots lui brûlaient la gorge. Je te le promets.

Elle n'aimait pas cette enfant. Elle n'avait aimé qu'Evret, et même cela, elle l'avait détruit.

Refermant le poing sur son médaillon, elle brisa la chaînette en tirant d'un coup sec. Elle glissa le bijou dans la main d'Evret avant que Sybil ne l'entraîne à l'écart, tandis qu'une Winter folle de douleur se jetait sur son père et prenait sa place.

Les mots de Channary lui revenaient en mémoire, résonnaient à ses oreilles, remplissaient le gouffre qui s'était ouvert dans son cœur.

« L'amour est une conquête. L'amour est une guerre. Voilà ce que je pense de l'amour. »

REMERCIEMENTS

Merci, merci, merci...

À Jill, Cheryl et Katelyn, pour vos conseils et votre enthousiasme, et pour m'avoir regardée sans sourciller chaque fois que je débarquais en m'écriant : « Surprise ! je viens d'écrire un passage et je ne sais pas du tout quoi en faire ! »

À Liz, Jean et Jon, pour avoir cru en moi en tant qu'auteur, et pour avoir cru à la nécessité de l'histoire de Levana.

À Rich Deas, pour les couvertures les plus merveilleuses qu'un écrivain puisse espérer.

À toute l'équipe de Macmillan, pour sa créativité infatigable et son travail de tous les instants pour moi comme pour les *Chroniques lunaires*.

À toutes les personnes de NaNoWriMo, pour me rappeler chaque année ce dont je suis capable quand je m'y mets vraiment.

À Tamara Felsing, Jennifer Johnson et Meghan Stone-Burgess, pour avoir été brillantes une fois de plus.

Découvrez en avant-première
les premiers chapitres des

Chroniques lunaires
Livre Quatre

Winter

(à paraître en 2016)

CHAPITRE

1

Les orteils de Winter s'étaient changés en glaçons. Ils étaient froids comme l'espace. Comme la face cachée de la Lune. Comme...

— ... caméras de surveillance l'ont surpris en train de pénétrer dans les sous-sols du centre médical d'AR-Central à 23 h 00 UTC...

Le thaumaturge Aimery Park s'exprimait avec le sourire, d'une voix sereine et cadencée, presque chantante. Il était facile de perdre le fil de ce qu'il disait, de laisser les mots se brouiller et se confondre. Winter replia ses orteils à l'intérieur de ses souliers à fine semelle, craignant, au cas où ils se refroidiraient encore plus avant l'issue du procès, de les sentir se briser.

— ... essayait d'interférer avec l'une des coquilles actuellement détenues...

Casser net. L'un après l'autre.

— ... rapports indiquent qu'il s'agissait du fils de l'accusé, arrêté l'an dernier le 29 juillet. Il a maintenant quatorze mois.

Winter serrait les mains sur ses genoux, les cachant dans les plis de sa robe. Elles s'étaient remises à trembler. Cela lui arrivait constamment ces derniers temps. Elle crispa les doigts pour qu'ils se tiennent tranquilles et lutta pour focaliser son regard sur la salle du trône avant que celle-ci ne se dissolve entièrement.

La vue depuis la tour central du palais était saisissante. De là où elle se tenait, Winter pouvait voir le lac d'Artemisia refléter le palais blanc sous les étoiles, et la ville s'étendre jusqu'au bord du gigantesque dôme transparent qui les protégeait contre les éléments extérieurs – ou plutôt contre leur absence. La salle du trône elle-même se prolongeait au-delà des murs de la tour, si bien qu'au-delà du sol en mosaïque on se retrouvait sur une corniche de verre. Comme si on flottait dans le vide, au-dessus des profondeurs vertigineuses du cratère.

À sa gauche, Winter voyait du coin de l'œil les ongles de sa belle-mère crisser sur le bras du trône, un siège imposant sculpté dans la pierre blanche. En temps normal, sa belle-mère conservait son sang-froid pendant ces audiences, écoutant patiemment les affaires qu'on lui exposait, sans manifester la moindre émotion. Winter avait plutôt l'habitude de voir les doigts de Levana caresser négligemment le bras poli de son trône. Mais une vive tension régnait dans le palais depuis que Levana et son entourage étaient revenus de la Terre, et sa belle-mère s'emportait encore plus souvent qu'au cours de ces derniers mois, depuis que cette Lunaire fugitive – cette cyborg – s'était échappée de sa prison terrienne.

Ensuite, la guerre avait éclaté entre la Terre et la Lune.

Le fiancé de la reine avait été enlevé, et les chances de Levana de se voir couronner impératrice s'étaient envolées avec lui.

Winter détacha son regard des doigts de la reine. La planète bleue se découpait au-dessus d'eux dans un ciel noir infini, comme si quelqu'un avait pris son couteau et l'avait tranchée en deux. On était au milieu de la longue nuit, et la ville d'Artemisia brillait à la lueur des lampadaires bleus et des fenêtres en cristal ; les lumières se miraient à la surface du lac et se reflétaient sous le dôme.

Une semaine que le soleil ne s'était plus montré. Winter avait l'impression que cela faisait des années.

— Comment a-t-il appris, pour les coquilles ? s'enquit la reine Levana, dont la voix résonna sur les surfaces lisses de la salle du trône. Pourquoi n'a-t-il pas cru que son fils avait été tué à la naissance ?

Tout autour de la salle, assises sur quatre rangées, se tenaient les familles. La cour royale. Les nobles de la Lune, honorés par Sa Majesté en vertu de leur loyauté ancestrale, de leur maîtrise extraordinaire des pouvoirs lunaires ou par la bonne fortune d'être nés citoyens de la grande ville d'Artemisia.

Et puis, seul contre tous, il y avait l'homme agenouillé à côté du thaumaturge Park. Lui avait eu moins de chance à la naissance.

Il se tordait les mains en un geste de supplication. Winter aurait voulu lui dire que cela ne lui servirait à rien, qu'il implorait en vain. Il y avait quelque chose de réconfortant, pensait-elle, dans le fait de savoir que la mort était inévitable. Ceux qui se présentaient devant la reine en étant déjà résignés à leur sort semblaient l'accepter plus facilement.

Se détournant du pauvre diable, elle baissa les yeux sur ses propres mains, toujours crispées sur sa jupe blanche vaporeuse. Ses doigts aussi, constata-t-elle, subissaient la morsure du froid. C'était plutôt joli de les voir comme cela, brillants, luisants et tellement, tellement froids...

— Votre reine vous a posé une question ! aboya Aimery.

Winter tressaillit, comme s'il s'était adressé à elle.

Concentration. Elle devait réussir à se concentrer.

Elle releva la tête.

Aimery portait une tenue blanche à présent, ayant remplacé Sybil Mira au poste de chef thaumaturge. Les broderies d'or de sa tunique miroitaient tandis qu'il tournait autour du captif.

— Je suis désolé, Votre Majesté, répondit l'homme sur un ton réservé. (Winter n'aurait pas su dire s'il essayait de masquer sa haine envers sa souveraine, ou simplement de se retenir d'éclater en sanglots.) Ma famille et moi vous servons loyalement depuis des générations. Je suis concierge au centre médical, voyez-vous, et j'avais entendu des rumeurs. Mais ça ne me concernait pas, et je n'y avais jamais prêté attention. Sauf que... quand mon fils est né coquille... (Il se mit à pleurnicher.) C'est mon fils !

— Ne vous est-il pas venu à l'esprit, rétorqua sèchement Levana, que votre reine avait peut-être une bonne raison de garder votre fils et tous les autres Lunaires dépourvus de pouvoir à l'écart du reste de la population ? Que ce confinement obligatoire servait peut-être l'intérêt de tous ?

L'homme déglutit. Winter put voir sa pomme d'Adam monter et redescendre.

— Je sais, ma reine. Je sais que vous utilisez leur sang pour... des expériences dans vos laboratoires. Mais... vous en avez tellement, et ce n'est qu'un bébé, alors...

— Non seulement son sang nous est précieux pour notre effort de guerre et nos alliances politiques, ce que je ne m'attends pas à ce qu'un concierge des secteurs extérieurs puisse comprendre, mais c'est également une coquille ; et ceux de son espèce se sont révélés dangereux et indignes de confiance, ainsi que le double assassinat du roi Marrok et de la reine Jannali l'a prouvé voilà dix-huit ans. Vous n'avez pas pu oublier cela. Et pourtant, vous voudriez exposer notre société à cette menace ?

L'homme roula des yeux affolés.

— Cette... menace, ma reine ? Ce n'est qu'un bébé ! (Il marqua une pause. Il ne se montrait pas ouvertement irrespectueux, mais son absence de remords ne tarderait pas à déclencher la colère de

Levana.) Et les autres que j'ai vus dans ces cuves... Beaucoup d'entre eux ne sont que des enfants. Des enfants innocents !

La salle parut se refroidir d'un coup.

De toute évidence, il en savait trop. L'infanticide des coquilles avait été mis en place sous le règne de la sœur de Levana, la reine Channary, après qu'une coquille était introduite au palais pour assassiner leurs parents. Une majorité de citoyens s'étaient laissé convaincre de la nécessité de cette précaution. En revanche, personne n'apprécierait de savoir que les bébés n'étaient pas tués mais utilisés comme usines à plaquettes.

Winter cligna des paupières, tâchant de s'imaginer réduite au rang d'usine à plaquettes.

Elle baissa les yeux sur ses doigts et vit que la glace s'étendait presque jusqu'à ses poignets maintenant.

Voilà qui ne risquait pas d'améliorer la qualité de ses plaquettes.

— L'accusé a-t-il une famille ? demanda la reine.

Aimery hocha la tête.

— D'après le rapport, une fille, âgée de neuf ans. Nous n'avons pas réussi à la localiser mais les recherches sont en cours. Il a aussi deux sœurs, deux neveux et une nièce. Ils vivent tous dans le secteur GM-12.

— Pas de femme ?

— Morte il y a cinq mois, d'un empoisonnement au régolithe.

Le prisonnier regarda la reine, les yeux emplis de désespoir.

La cour s'agita, dans un bruissement d'étoffes chamarrées. Ce procès n'avait que trop duré. Ils commençaient tous à s'ennuyer.

Levana s'adossa à son trône.

— Je vous déclare coupable de transgression et de tentative de vol contre la Couronne. Ce crime est punissable de la mort immédiate.

L'homme frissonna mais conserva une expression implorante, pas entièrement résignée. Il leur fallait toujours quelques secondes pour assimiler une telle sentence.

— Les membres de votre famille recevront une douzaine de coups de fouet en public, afin de rappeler à tous dans votre secteur qu'ils ne sont pas dans le secret de notre gouvernement et que je ne tolère pas qu'on remette en cause mes décisions.

L'homme baissa la tête, la bouche molle.

— Votre fille, quand on l'aura retrouvée, sera confiée à l'une des familles de la cour. Là, on lui enseignera l'obéissance et l'humilité qu'elle n'a certainement pas apprises de vous.

— Non, je vous en prie. Laissez-la vivre avec ses tantes. Elle n'a rien fait de mal !

— Aimery, vous pouvez procéder.

— Je vous en supplie !

— Votre reine a tranché, dit le chef thaumaturge. Sa parole est définitive.

Bien qu'il n'ait pas élevé la voix, ses mots roulèrent à travers la salle du trône pour résonner aux oreilles des thaumaturges de rang inférieur, des gardes, de la cour, des domestiques, et de la reine – seule juge et jury de cette assemblée. L'atmosphère était suffocante.

Aimery sortit un couteau de l'une de ses manches bouffantes et le tendit au prisonnier, dont les yeux s'agrandissaient sous l'effet de l'hystérie.

La salle se refroidit encore. Winter remarqua que son souffle se changeait en cristaux de glace. Frémissante, elle serra les bras contre ses flancs.

Le prisonnier prit le couteau. Seule sa main était ferme. Pour le reste, il tremblait de la tête aux pieds.

— Pitié. Ma petite fille est tout ce que j'ai. Pitié ! Ma reine. Votre Majesté !

Il posa la lame contre sa gorge.

Ce fut alors que Winter se détourna. Elle se détournait toujours à ce moment-là. Elle regarda ses doigts crispés sur sa robe, ses ongles qui s'enfonçaient dans l'étoffe. Elle regarda la glace lui recouvrir les poignets, remonter en direction des coudes. Sa chair s'engourdissait à son contact.

Elle s'imagina frapper la reine avec ses poings de glace. Elle se représenta ses mains en train d'exploser en mille fragments glacés.

Elle en avait jusqu'aux épaules à présent. Jusqu'au cou.

Par-dessus les claquements et les craquements de la glace, elle entendit le bruit de la chair tranchée. Les gargouillis du sang. Un cri étouffé. Le choc sourd d'un corps qui s'effondrait.

Une remontée de bile brûla le gosier de Winter. Le froid s'était infiltré dans sa poitrine. Elle ferma les yeux, s'exhortant à se calmer, à respirer. Elle entendait encore la voix ferme de Jacin à ses oreilles, sentait ses mains l'empoigner par les épaules. « Ce n'est pas réel, princesse. Ce n'est qu'une illusion. »

D'habitude, ce simple souvenir de lui en train de la soutenir l'aidait à surmonter la panique. Mais cette fois, cela parut renforcer encore l'emprise de la glace. Le froid lui comprima la cage thoracique, lui serra le cœur.

« Écoutez ma voix. »

Jacin n'était pas là.

« Restez avec moi. »

Jacin était parti.

« C'est uniquement dans votre tête. »

Elle entendit le bruit de bottes des gardes qui s'approchaient du corps, le traînaient vers la corniche et le poussaient dans le vide. Puis un grand plouf en contrebas, quelques instants plus tard.

La cour applaudit poliment.

Winter sentit ses orteils se briser. Un à un.

Elle était presque trop engourdie pour s'en apercevoir.

— Très bien, dit la reine Levana. Thaumaturge Tavalier, vous veillerez à faire appliquer le reste de la sentence.

— Oui, ma reine.

Winter s'obligea à rouvrir les yeux. La glace lui enserrait la gorge maintenant, lui immobilisait la mâchoire. Les larmes gelaient dans ses canaux lacrymaux. La salive se cristallisait sur sa langue.

Au centre de la salle, un serviteur nettoyait le sang sur les dalles. Aimery essuyait son couteau avec un chiffon. Il croisa le regard de Winter et lui adressa un sourire méprisant.

— J'ai peur que la princesse ne soit trop sensible pour ce genre de séances.

Des petits rires nerveux parcoururent l'assemblée : la répugnance de Winter à l'égard de ces procès était une source d'amusement pour la cour.

Elle entendit le froissement des jupes de sa belle-mère quand la reine se tourna dans sa direction, mais Winter ne put se résoudre à lever les yeux vers elle. Elle n'était plus qu'une fille de glace et de verre. Aux dents friables, aux poumons sur le point de se briser.

— C'est vrai, reconnut Levana, j'en arrive souvent à oublier sa présence. Tu ne vaux guère plus qu'une poupée de chiffons, hein, Winter ?

L'assistance ricana de nouveau, plus fort cette fois, comme si la reine lui avait donné la permission de se moquer de la jeune princesse.

Mais Winter ne pouvait pas répliquer, ni à la reine, ni aux rires. Elle garda les yeux verrouillés sur le thaumaturge, s'efforçant de camoufler sa panique.

— Oh non, elle a tout de même plus de valeur que ça, objecta Aimery, souriant toujours. (Sous le regard de Winter, une mince ligne écarlate se traça en travers de sa gorge, dans un bouillonnement de sang.) La plus jolie fille de la Lune ? Elle fera un jour le bonheur d'un des jeunes gens de cette cour, je pense.

— La plus jolie, Aimery ? releva Levana, d'un ton léger qui cachait mal le grincement de dents par-dessous.

Le chef thaumaturge s'inclina aussitôt d'un mouvement fluide.

— Seulement la plus jolie, ma reine. Aucune mortelle ne saurait se comparer à votre perfection.

La cour s'empressa d'approuver, offrant une centaine de compliments à la fois, mais Winter sentit de nombreux regards salaces s'attarder sur elle.

Aimery s'avança d'un pas vers le trône et sa tête tranchée bascula, s'écrasa sur le marbre et roula, roula, pour finir par s'arrêter devant les pieds glacés de Winter.

Il souriait toujours.

Elle gémit, mais le son fut étouffé par la neige qui lui obstruait la gorge.

« C'est uniquement dans votre tête. »

— Silence, ordonna Levana quand elle eut reçu assez de louanges. En avons-nous terminé ?

Enfin, la glace atteignit ses yeux et Winter n'eut pas d'autre choix que de les refermer pour ne plus voir le corps décapité d'Aimery. Elle se retrouva plongée dans le froid et dans le noir.

Elle voulait bien mourir là, sans se plaindre. Enfouie sous cette avalanche de négation de la vie. Elle n'aurait plus à assister à d'autres meurtres.

— Il reste encore un prisonnier à juger, ma reine, répondit le thaumaturge, dont la voix résonna sous le crâne verglacé de Winter. Sir Jacin Clay, garde royal, pilote et protecteur personnel de la thaumaturge Sybil Mira.

Winter lâcha une exclamation et la glace explosa. Mille fragments giclèrent à travers la salle et glissèrent sur le sol. Personne d'autre ne les entendit. Personne d'autre ne s'en aperçut.

Aimery, la tête bien droite sur les épaules, la dévisageait attentivement, comme s'il guettait sa réaction. Puis il se tourna vers la reine avec un petit sourire satisfait.

— Ah oui, dit Levana. Faites-le entrer.

CHAPITRE

2

Les portes de la salle du trône s'ouvrirent et il apparut, marchant avec raideur entre deux gardes, les mains attachées dans le dos. Ses cheveux blonds étaient emmêlés, poisseux, et quelques mèches lui collaient aux joues. Il n'avait pas dû prendre de douche ou de repas complet depuis longtemps, mais pour le reste, Winter ne releva aucun signe évident de maltraitance.

Son estomac se cabra. Toute la chaleur que la glace lui avait dérobée afflua d'un coup à la surface de sa peau.

« Restez avec moi, princesse. Écoutez ma voix, princesse. »

Il se laissa conduire au centre de la salle sans manifester le moindre sentiment. Winter s'enfonça les ongles dans les paumes.

Jacin n'eut pas un regard pour elle. Pas un seul.

— Jacin Clay, commença Aimery, vous êtes accusé de trahison pour avoir échoué à protéger la thaumaturge Mira, ce qui a abouti à sa mort entre les mains de l'ennemi, et aussi pour n'avoir pas réussi à appréhender une fugitive lunaire notoire, bien que vous ayez passé presque deux semaines en sa compagnie. Vous êtes un traître envers la Lune et envers votre reine. Ces crimes sont punissables de mort. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Le cœur de Winter grondait comme un tambour contre ses côtes. Elle se détourna de Jacin pour lancer un regard implorant à sa belle-mère, mais Levana ne faisait pas attention à elle.

— Je plaide coupable pour tout ce que vous me reprochez, répondit Jacin, ramenant l'attention de Winter sur lui, sauf en ce qui concerne l'accusation de trahison.

Levana tapota le bras de son trône avec ses ongles.

— Expliquez-vous.

Jacin se tenait aussi droit et aussi fier que s'il était en service, et non en train de passer en jugement.

— Comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas cherché à arrêter la fugitive quand j'en aurais eu l'occasion parce que j'essayais de gagner sa confiance, afin de réunir des informations que je pourrais ensuite transmettre à ma reine.

— Ah oui, vous les espionniez, ses amis et elle, dit Levana. Je me souviens que vous avez déjà invoqué cette excuse au moment de votre capture. Je me souviens aussi que vous n'aviez aucune information pertinente à me donner, seulement des mensonges.

— Pas des mensonges, ma reine, même si je veux bien admettre que j'avais sous-estimé la cyborg et ses alliés. Il est clair aujourd'hui qu'elle ne me disait pas tout.

— Au temps pour la confiance, fit la reine d'un ton railleur.

— Je ne cherchais pas uniquement à connaître les pouvoirs de la cyborg, ma reine.

— Je vous suggère de cesser de jouer avec les mots, sir Clay. Ma patience à votre égard arrive au point de rupture.

Winter sentit son cœur se serrer. Pas Jacin ! Elle ne resterait pas assise là, à les regarder tuer Jacin.

Elle négocierait pour lui, décida-t-elle, quoique ce plan présentât un défaut évident. Qu'avait-elle à mettre dans la balance ? Rien, sinon sa propre vie, et elle savait que Levana ne l'accepterait pas.

Peut-être pourrait-elle piquer une crise. Devenir hystérique. Ce ne serait pas une grosse exagération, à ce stade, et cela lui permettrait peut-être de retarder l'inévitable.

Elle s'était déjà sentie impuissante à de nombreuses reprises dans sa vie, mais jamais à ce point.

Il ne lui restait plus qu'une chose à tenter.

Faire un rempart de son corps devant le couteau.

Oh, Jacin détesterait cela.

Jacin inclina respectueusement la tête.

— Au cours du temps passé auprès de Linh Cinder, j'ai découvert l'existence d'un appareil capable, une fois relié au système nerveux d'une personne, de supprimer les effets du pouvoir lunaire.

Cette déclaration fit courir un murmure intrigué à travers l'assistance. Les têtes se redressèrent, les épaules se penchèrent en avant.

— Impossible, dit Levana.

— Linh Cinder a fait la preuve de son potentiel, ma reine. Tel qu'on me l'a décrit, sur un Terrien, cet appareil empêche toute manipulation de sa bioélectricité. Sur un Lunaire, cela revient à le priver de ses pouvoirs. Linh Cinder le portait quand elle s'est présentée au bal de la Communauté. Ce n'est qu'après sa mise hors service qu'elle a pu recouvrer ses pouvoirs, comme vous l'avez constaté de vos yeux, ma reine.

Il y avait une forme d'impertinence dans sa façon de s'exprimer, et Winter vit blanchir les jointures de Levana.

— Combien existerait-il de ces soi-disant appareils ?

— À ma connaissance, celui de la cyborg est le seul et il ne fonctionne plus. Mais je suppose qu'il suffirait des plans pour en fabriquer d'autres. L'inventeur était le père adoptif de Linh Cinder.

La reine détendit les doigts.

— Voilà des informations intéressantes, sir Clay. Mais qui évoquent davantage une tentative désespérée de sauver votre peau qu'une innocence véritable.

Winter pinça les lèvres.

— J'en conviens, ma reine, admit Jacin. Mais si ma loyauté envers la Couronne n'apparaît pas dans la façon dont je me suis conduit en captivité, en espionnant l'ennemi et en alertant la thaumaturge Mira du complot pour enlever l'empereur Kaito, je ne sais pas quelle autre preuve je pourrais vous apporter, ma reine.

— Oui, oui, ce renseignement anonyme que Sybil aurait reçu, pour la prévenir des projets de Cinder. (Levana soupira.) Je trouve bien commode que cette comm prétendument envoyée par vos soins n'ait été lue que par Sybil en personne, qui est morte, maintenant.

Pour la première fois, Jacin parut se troubler sous le regard noir de la reine. Il n'avait toujours pas jeté un coup d'œil à Winter.

La reine se tourna vers le capitaine de sa garde.

— Jerrico, vous étiez auprès de Sybil lors de l'assaut contre le vaisseau ennemi, ce jour-là, et pourtant vous avez témoigné que Sybil n'avait mentionné aucune comm de ce genre. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Jerrico s'avança d'un pas. Il était revenu de leur expédition terrienne avec un certain nombre d'ecchymoses, mais ces dernières commençaient à s'estomper. Il fixa Jacin.

— Ma reine, la thaumaturge Mira semblait convaincue que nous trouverions Linh Cinder sur ce toit, mais sur le moment, elle n'a pas parlé de renseignements qu'elle aurait reçus – anonymes ou non. Quand le vaisseau s'est posé, c'est elle qui a ordonné l'arrestation de Jacin Clay.

Jacin plissa le front.

— Peut-être m'en voulait-elle encore de lui avoir tiré dessus. (Il marqua une pause.) Quand j'étais sous le contrôle de Linh Cinder, pour ma défense.

— Il semble que vous ayez une foule de choses à dire pour votre défense, rétorqua Levana.

Jacin n'ajouta rien ; il se contenta de soutenir le regard de sa souveraine avec indifférence. Winter n'avait jamais vu un prisonnier aussi calme dans cette salle, alors qu'il savait mieux que personne les choses horribles qui s'y déroulaient fréquemment, à l'endroit même où il se tenait. Son audace devait irriter Levana au plus haut point. Pourtant, la reine paraissait simplement songeuse.

— Permission de parler, ma reine ?

La foule s'agita, et il fallut un moment à Winter pour discerner qui avait pris la parole. C'était un garde. L'une de ces statues silencieuses qui décoraient le palais. Elle connaissait sa tête mais ne savait pas son nom.

Levana ne réagit pas tout de suite, et Winter l'imagina en train d'hésiter entre donner sa permission ou châtier l'importun pour son intervention. Finalement, elle acquiesça de la tête.

Le garde s'avança, en regardant le mur et rien que le mur.

— Je m'appelle Liam Kinney, ma reine, et je me trouvais sur le toit moi aussi ce jour-là, en compagnie de la thaumaturge Mira.

Regard interrogateur à l'adresse de Jerrico ; celui-ci confirma d'un hochement de tête.

— J'ai participé à l'enlèvement du corps de la thaumaturge Mira. Nous l'avons retrouvée en possession d'un minicran. Et même si ce dernier s'était cassé dans sa chute, nous l'avons quand même embarqué comme indice matériel pour l'enquête. Alors je me demandais si quelqu'un avait tenté de récupérer cette fameuse comm.

Levana tourna son attention vers Aimery, dont le visage arborait une expression que Winter reconnut aussitôt. Plus il prenait l'air affable, plus il était agacé.

— En fait, notre équipe a bel et bien réussi à établir la liste de ses dernières communications, reconnut-il. J'étais sur le point de vous en faire part.

C'était un mensonge, qui fit naître un certain espoir chez Winter. Aimery était un grand menteur, en particulier quand il s'agissait de protéger ses intérêts. Et il détestait Jacin, ce qui expliquait son manque d'empressement à communiquer à sa souveraine un élément susceptible de le sauver.

Un espoir. Mince, fragile, pathétique – mais un espoir.

Aimery fit un geste en direction de la porte et un domestique s'avança à petits pas, portant sur un plateau les débris d'un minicran reliés à une console holographique.

— Voici le minicran dont sir Kinney vous a parlé. Nos recherches ont confirmé que Sybil a effectivement reçu une comm anonyme ce matin-là.

— Que disait-elle ? demanda Levana.

Aimery adressa un hochement de tête au domestique, qui alluma la console. Un hologramme apparut en scintillant au centre de la salle. Jacin s'estompa derrière, comme un fantôme.

L'hologramme affichait une comm en texte simple :

*LINH CINDER VA KIDNAPPER L'EMPEREUR
DE LA CO. ÉVASION PRÉVUE
DEPUIS LE TOIT DE LA TOUR NORD AU COUCHER DU SOLEIL.*

Cette concision, c'était du Jacin tout craché.

Levana lut le texte en plissant les paupières.

— Fascinant. Merci, sir Kinney, d'avoir porté cela à notre attention.

Il était révélateur qu'elle ne remercie pas Aimery, et Winter en fut si gênée pour le thaumaturge que le soulagement qu'elle éprouvait fut presque entièrement noyé sous l'appréhension. Levana poursuivit :

— Je suppose que vous allez me dire, sir Clay, qu'il s'agit de la comm que vous aviez envoyée.

— En effet, ma reine.

— Avez-vous autre chose à ajouter avant que je rende mon verdict ?

— Non, ma reine.

Levana s'adossa lentement à son trône et la salle se tut, chacun retenant son souffle dans l'attente de sa décision.

— J'imagine que ma belle-fille aimerait me voir vous épargner, dit-elle.

Son ton dédaigneux fit grimacer Winter. Jacin n'eut aucune réaction.

— S'il vous plaît, belle-maman, murmura-t-elle, tout juste capable de formuler ces mots tant elle avait la bouche sèche. Vous connaissez Jacin. Ce n'est pas notre ennemi.

— Pas le tien, peut-être, dit Levana, sans quitter le prisonnier des yeux. Mais tu n'es qu'une enfant stupide et naïve.

— Pas du tout, ma reine. Je suis une usine de sang et de plaquettes, et ma mécanique interne est en train de se gripper...

La cour éclata de rire, et Winter rentra la tête dans les épaules. Même Levana ne put retenir une petite moue amusée, malgré son agacement.

— J'ai pris ma décision, annonça-t-elle d'une voix sonore qui imposait le silence. Le prisonnier... ne sera pas mis à mort.

Winter lâcha un petit cri de soulagement. Elle se plaqua aussitôt la main sur la bouche, trop tard pour étouffer le bruit.

D'autres gloussements parcoururent l'assistance, mais le regard de Jacin resta fixé stoïquement sur la reine.

— D'autres remarques à ajouter, princesse ? grinça Levana entre ses dents.

Winter maîtrisa ses émotions de son mieux.

— Non, ma reine. Je m'en remets à la sagesse de votre jugement, comme toujours.

— Je n'ai pas terminé, prévint la reine, dont le ton se durcit tandis qu'elle se tournait de nouveau vers Jacin. Votre incapacité à tuer ou à capturer Linh Cinder ne restera pas impunie, d'autant que c'est votre incompetence qui a conduit à l'enlèvement de mon fiancé. Pour ce crime, je vous condamne à vous infliger trente coups de fouet sur l'esplanade centrale, suivis de quarante heures de pénitence. La sentence débutera demain à l'aube.

Winter grimaça, mais ce châtiment ne suffit pas à dissiper le soulagement qui lui réchauffait le ventre. Il n'allait pas mourir. Elle n'était plus une fille de glace et de verre, finalement, mais une fille de soleil et de poussière d'étoiles, parce que Jacin n'allait pas mourir.

— Winter...

Elle reporta brusquement son attention sur sa belle-mère, qui la toisait avec mépris.

— Si tu essaies de lui apporter à manger, je lui ferai couper la langue pour prix de ta bonté.

Winter s'affaissa sur son siège : un minuscule rayon de son soleil venait de s'éteindre.

— Oui, ma reine.

CHAPITRE

3

Winter fut réveillée bien avant que le ciel artificiel du dôme ne s'illumine. Elle avait à peine dormi. Elle ne se rendit pas sur l'esplanade centrale de la ville pour regarder Jacin s'administrer ses coups de fouet, sachant que s'il la voyait dans la foule, il voudrait retenir ses cris de douleur. Pas question de lui imposer cela. Qu'il hurle donc ! Il restait plus fort que n'importe lequel d'entre eux.

Elle grignota sans se faire prier le petit déjeuner à base de viande séchée et de fromage qu'on lui apporta. Elle se laissa baigner et habiller de soie rose par ses servantes. Elle suivit docilement le cours de maître Gertman, un thaumaturge du troisième cercle qui lui servait de précepteur, feignant d'essayer son pouvoir et s'excusant de ne pas y arriver parce que c'était trop dur, qu'elle se sentait trop faible. Il ne parut pas s'en émouvoir. Ces derniers temps, il se contentait le plus souvent de la dévisager d'un air absent. Quand bien même Winter aurait réellement employé son pouvoir sur lui, elle n'était pas certaine qu'il s'en serait aperçu.

La journée s'écoula, une servante lui apporta une tasse de lait chaud à la cannelle et l'aida à se mettre au lit, et Winter se retrouva enfin seule.

Son cœur se mit à cogner par anticipation.

Elle enfila un pantalon de lin et un chemisier léger, puis s'enveloppa dans sa robe de chambre pour donner l'impression qu'elle était en chemise de nuit par-dessous. Elle y avait réfléchi toute la journée ; son plan s'était formé peu à peu dans sa tête, pareil à de minuscules pièces de puzzle qui se seraient emboîtées les unes dans les autres. Une détermination farouche lui avait permis de tenir les hallucinations à distance.

Elle s'ébouriffa les cheveux pour avoir l'air de sortir tout juste du sommeil, éteignit les lumières et grimpa sur son lit. Se cognant au lustre, elle chancela puis reprit l'équilibre sur son matelas épais.

Serrant les poings, Winter se remplit les poumons.

Compta jusqu'à trois.

Et poussa un hurlement.

Comme si un assassin lui plantait un couteau dans le ventre.

Comme si mille oiseaux lui picoriaient les chairs.

Comme si le palais était en flammes autour d'elle.

Le garde posté devant sa chambre fit irruption à l'intérieur, l'arme au poing. Winter continua à hurler. Basculant en arrière sur ses oreillers, elle s'adossa à la tête de son lit en s'arrachant les cheveux.

— Princesse ! Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ?

Il fouilla du regard la chambre plongée dans l'obscurité, à la recherche d'un intrus, d'une menace.

Le bras tendu derrière elle, Winter griffa le papier peint et en arracha un morceau. Elle n'avait pas trop de mal à se convaincre qu'elle était vraiment horrifiée. Fantômes et meurtriers se pressaient autour d'elle.

— Princesse ! cria un deuxième garde en surgissant dans la chambre. (Il alluma la lumière, et Winter se pelotonna sur son lit.) Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit le premier garde, qui avait traversé la chambre pour inspecter les rideaux.

— Un monstre ! glapit Winter dans un sanglot. Je me suis réveillée et je l'ai vu penché au-dessus de mon lit. C'était un... un des soldats de la reine !

Les gardes échangèrent un regard dont la signification était limpide, même pour Winter.

« Tout va bien. Elle est folle, c'est tout. »

— Votre Altesse..., commença le deuxième garde, tandis qu'un troisième apparaissait sur le seuil.

Parfait. D'habitude il n'y avait que trois gardes postés dans le couloir entre sa chambre et l'escalier principal. Cachée derrière son bras, Winter indiqua la porte conduisant à sa salle de bains et à son dressing.

— Il est parti par là ! S'il vous plaît, ne le laissez pas s'enfuir, je vous en prie. Trouvez-le !

— Qu'y a-t-il ? voulut savoir le nouveau venu.

— Elle croit avoir vu l'un des soldats mutants, grommela le deuxième garde.

— Il était là ! hurla Winter, si fort que les mots lui arrachèrent la gorge. Pourquoi vous ne me protégez pas ? Pourquoi vous ne faites rien ? Rattrapez-le !

Le premier garde paraissait profondément agacé, comme s'il en voulait à Winter d'avoir interrompu sa faction monotone dans le couloir. Mais il rangea son arme dans son étui et déclara avec autorité :

— Bien sûr, princesse. Nous allons retrouver cet intrus et nous assurer que vous ne risquez rien.

Il fit signe au deuxième garde, et tous les deux partirent en direction de la salle de bains.

Winter, s'accroupissant sur le lit, tourna un regard implorant vers le troisième garde.

— Allez avec eux, le supplia-t-elle d'une petite voix fragile. C'est un monstre avec des crocs et des griffes énormes, capable d'en faire de la charpie. Ils ne pourront jamais le maîtriser tout seuls, et s'ils n'y arrivent pas... (Elle poursuivit en geignant de terreur :) Il reviendra me chercher, et personne ne pourra plus l'arrêter. Personne ne pourra plus rien pour moi !

Elle s'arracha les cheveux, frémissant de tout son corps.

— D'accord, d'accord. Entendu, Votre Altesse. Attendez ici, et... tâchez de vous calmer.

Visiblement pas mécontent d'abandonner la princesse folle, l'homme partit sur les traces de ses camarades.

À peine avait-il passé la porte que Winter se glissait hors de son lit, retirait sa robe de chambre et la jetait sur une chaise.

— Il n'y a personne ici ! cria l'un des gardes.

— Continuez à chercher ! cria-t-elle en retour. Je sais qu'il est là-dedans !

Raflant le chapeau et les chaussures qu'elle avait préparés à côté de l'entrée, elle s'enfuit.

Contrairement à ses gardes personnels, qui lui auraient posé des questions sans fin et auraient insisté pour l'accompagner en ville, ceux qui surveillaient les tours extérieures du palais ne s'émurent pas quand elle leur demanda de lui ouvrir le portail. Sans son escorte et ses belles toilettes, avec les cheveux enfoncés dans son chapeau et à condition de garder le visage baissé, elle pouvait passer pour une servante dans la pénombre.

Dès qu'elle se retrouva hors du palais, elle se remit à courir.

De nombreux aristocrates flânaient à travers les rues pavées, riant et flirtant, drapés dans leurs beaux habits et leur magnétisme. Des flots de lumière se déversaient des porches, de la musique s'échappait des

fenêtres et des arômes de nourriture flottaient partout, au milieu des tintements de verre et des soupirs de silhouettes qui s'enlaçaient dans les ruelles obscures.

C'était toujours ainsi, dans cette ville. La frivolité, les plaisirs. La ville blanche d'Artemisia – leur petit paradis privé sous sa coupole protectrice.

Au centre se dressait l'esplanade, une plate-forme circulaire où se déroulaient des pièces de théâtre, des ventes aux enchères, des spectacles de magie ou des farces grivoises qui sortaient souvent les familles de leurs demeures pour une soirée de débauche.

Sans oublier bien sûr les humiliations et autres châtements publics.

Winter haletait, essoufflée par sa course et grisée par son succès, quand l'esplanade apparut devant elle. Puis elle le vit, lui, et l'émotion lui coupa les jambes. Elle dut ralentir pour reprendre son souffle.

Il était assis contre le gigantesque cadran solaire érigé au milieu de l'esplanade, instrument aussi imposant qu'inutile pendant les longues nuits. Ses bras nus étaient attachés par des cordes et il avait le menton posé sur la clavicule, le visage masqué par ses cheveux pâles. En s'approchant, Winter put voir les marques de fouet qui lui zébraient le torse et le ventre, maculées de sang séché. Il en avait sûrement d'autres dans le dos. Et des ampoules dans la main, causées par le manche du fouet. « Je vous condamne à vous infliger trente coups de fouet », avait proclamé Levana, mais tout le monde savait que Jacin serait sous le contrôle d'un thaumaturge. Il ne s'était pas infligé volontairement ce châtement.

Winter se demanda si Aimery s'en était chargé. Il s'était sans doute porté volontaire, et avait dû savourer chaque coup.

Jacin leva la tête au moment où elle atteignait le bord de l'esplanade. Leurs regards se croisèrent, et pendant un instant Winter se retrouva devant un homme attaché, battu, qu'on avait exposé toute la journée aux moqueries et aux mauvais traitements ; et en cet instant, elle eut peur qu'il ne soit brisé. Que ce ne soit plus qu'un des jouets cassés de la reine.

Mais alors le coin de sa bouche s'incurva, son sourire gagna ses yeux bleus et il lui parut aussi beau, aussi chaleureux que le soleil au petit matin.

— Hé, miss Catastrophe, lança-t-il, appuyant sa tête contre le cadran solaire.

À ces mots, la terreur de ces dernières semaines se dissipa d'un coup, comme si elle n'avait jamais existé. Il était vivant ! Il était de retour. C'était toujours le même Jacin.

Elle se hissa sur la plate-forme.

— As-tu la moindre idée de la peur que tu m'as causée ? dit-elle, marchant jusqu'à lui. Je ne savais pas si tu étais mort, retenu en otage, ou si tu t'étais fait dévorer par l'un des soldats de la reine. L'inquiétude me rendait folle !

Il haussa les sourcils d'un air narquois.

Elle se renfrogna.

— Pas de commentaire là-dessus !

— Je n'oserais pas, lui assura-t-il.

Il haussa les épaules sous ses liens. Il ne put retenir une grimace de douleur, qu'il réprima aussitôt.

Feignant de ne s'être aperçue de rien, Winter s'assit en tailleur devant lui pour mieux l'examiner. Brûlant d'envie de le toucher, et terrifiée à l'idée de le faire. Cela, au moins, n'avait pas changé.

— Ça fait très mal ?

— Moins que de me retrouver au fond du lac, répondit-il, étirant ses lèvres gercées par le cruel soleil terrien. On me plongera dans une cuve de suspension demain soir. Une demi-journée de trempette et je serai comme neuf. (Il plissa les paupières.) À condition que vous ne soyez pas venue m'apporter à manger. J'aimerais bien conserver ma langue, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Pas de nourriture. Juste un visage amical.

— Amical... (Il la parcourut des yeux. Son sourire narquois ne l'avait pas quitté.) C'est le moins qu'on puisse dire.

Elle baissa la tête et se détourna juste assez pour masquer les trois cicatrices qui lui barraient la joue droite. Pendant des années, Winter avait cru que les gens la regardaient à cause du dégoût que ces marques leur inspiraient. Une défiguration très rare dans ce monde de perfection. Puis une servante lui avait dit qu'ils n'étaient pas du tout dégoûtés, mais admiratifs au contraire. Elle lui avait dit que ses cicatrices la rendaient d'autant plus intéressante, et aussi curieux que cela puisse paraître, encore plus belle. Belle : voilà un mot que Winter avait entendu toute sa vie. Une belle enfant, une belle jeune fille, une belle jeune femme, si belle, trop belle... et les regards qui allaient avec ce mot lui avaient toujours donné envie de se recouvrir d'un voile, comme sa belle-mère, pour échapper aux murmures.

Jacin était la seule personne à la faire se sentir belle sans que cela paraisse une mauvaise chose. Elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendu prononcer le mot directement. Il enrobait toujours ses compliments derrière des plaisanteries anodines qui faisaient battre son cœur plus vite.

— Ne te moque pas de moi, dit-elle, troublée par sa façon de la regarder, comme toujours.

— Je ne me moquais pas, répondit-il avec nonchalance.

En réaction, Winter lui décocha un petit coup de poing dans l'épaule – le seul endroit épargné par les blessures.

Il tressaillit. Elle ouvrit la bouche pour s'excuser, mais ses prunelles pétillaient toujours.

— Le combat n'est pas loyal, princesse.

Elle ravala ses excuses.

— C'est bien mon tour d'avoir un peu l'avantage.

Il regarda en direction des rues désertes.

— Où sont vos gardes ?

— Je leur ai faussé compagnie. Ils cherchent un monstre dans ma salle de bains.

À ces mots, le sourire chaleureux de Jacin s'effaça, remplacé par une grimace d'exaspération.

— Princesse, vous ne pouvez pas sortir toute seule. S'il vous arrivait quoi que ce soit...

— Qui voudrait me faire du mal ici, dans cette ville ? Tout le monde sait qui je suis.

— Il suffit d'un idiot, trop habitué à obtenir ce qu'il veut et trop saoul pour se maîtriser.

Rougissante, elle serra les dents.

Jacin parut aussitôt regretter ses paroles.

— Princesse...

— Je n'aurai qu'à courir jusqu'au palais. Tout ira bien.

Il soupira ; elle pencha la tête sur le côté, regrettant de ne pas avoir apporté de pommade pour soigner ses plaies. Levana ne lui avait pas interdit les médicaments, et le voir ainsi, attaché, vulnérable – et torse nu, même s'il était couvert de sang – lui donnait de drôles de démangeaisons dans les doigts.

— Je voulais simplement passer un moment rien qu'avec toi, dit-elle, se focalisant sur son visage. Nous ne sommes plus jamais seuls tous les deux.

— Il n'est pas convenable pour une princesse de dix-sept ans de se retrouver seule en compagnie de jeunes hommes aux intentions douteuses.

Elle rit.

— Et qu'en est-il des jeunes hommes qui sont ses amis depuis l'âge où elle savait à peine marcher ?

Il secoua la tête.

— Ce sont les pires.

Winter lâcha un ricanement – un drôle de petit bruit, un peu porcin, qui fit réapparaître le sourire de Jacin.

Mais son amusement se teintait d'amertume. La vérité, c'était que Jacin ne la touchait que lorsqu'elle traversait une crise d'hallucinations particulièrement forte. Pour le reste, il n'avait plus posé les mains sur elle depuis des années. Plus depuis qu'elle avait quatorze ans, et lui seize, et qu'elle avait essayé de lui enseigner la valse de l'éclipse avec des résultats pour le moins embarrassants.

Aujourd'hui, elle aurait offert la Voie lactée pour qu'il ait des intentions un peu moins honorables.

Le sourire de Winter commença à trembloter, et celui de Jacin aussi.

— Tu m'as manqué, avoua-t-elle.

Il baissa les yeux et tâcha de s'installer plus confortablement contre le cadran. Les dents serrées, pour qu'elle ne voie pas à quel point le moindre mouvement lui faisait mal.

— Comment va votre tête ? lui demanda-t-il, une fois que les mots de la princesse les eurent enveloppés tous les deux.

— J'ai toujours des visions de temps en temps, reconnut-elle, mais je n'ai pas l'impression que ça s'aggrave.

— En avez-vous eu aujourd'hui ?

L'œil rivé sur un minuscule défaut dans l'étoffe de son pantalon, elle prit le temps de réfléchir.

— Non, pas depuis les procès d'hier. Je m'étais transformée en glaçon, et Aimery avait perdu la tête. Pour de bon.

— Voilà une chose que j'aimerais voir.

Elle lui intima de se taire.

— Je suis sérieux, insista Jacin. Je n'aime pas sa façon de vous regarder ces derniers temps.

Winter jeta un coup d'œil autour d'eux, mais les alentours de l'esplanade étaient déserts. Seuls les bribes de musique et les éclats de rire qu'elle entendait au loin lui rappelaient qu'ils se trouvaient dans une métropole.

— Te voilà revenu sur la Lune, maintenant, lui rappela-t-elle. Tu dois faire attention à ce que tu dis.

— C'est vous qui me donnez des conseils de prudence ?

— Jacin...

— Il y a trois caméras sur cette place. Deux sur le lampadaire derrière vous, une autre cachée dans le chêne derrière le cadran solaire. Aucune n'est équipée d'un système audio. À moins que la reine ne fasse appel à des personnes capables de lire sur les lèvres ?

Winter fronça les sourcils.

— Comment sais-tu tout ça ?

— La surveillance était l'une des spécialités de Sybil.

— La reine aurait pu te faire exécuter hier, lui rappela Winter en croisant les bras. Il faut te montrer prudent.

— Je sais, princesse. Je n'ai aucune intention de revoir cette salle du trône autrement qu'en garde loyal et dévoué.

Des flamboiements dans le ciel attirèrent l'attention de Winter, qui leva la tête. Derrière le dôme, les flammes des réacteurs d'une douzaine de spationefs s'estompaient déjà au-dessus du spatioport pour s'éloigner dans le ciel étoilé. En direction de la Terre.

— Des soldats, dit Jacin en suivant son regard. (Elle n'aurait pas su dire si c'était une affirmation ou une question.) Comment se déroule la guerre ?

— Personne ne me dit rien. Mais Sa Majesté semble plutôt satisfaite pour l'instant... même si elle est encore furieuse à cause de l'empereur disparu, et du mariage annulé.

— Pas annulé. Juste retardé.

— Tu devrais essayer de lui dire ça.

Il grommela.

Winter se pencha en avant, les coudes sur les genoux, le menton entre ses mains en coupe.

— La cyborg possède-t-elle vraiment l'appareil dont tu as parlé au procès ? Celui qui empêche les gens de se faire manipuler ?

Une lueur s'alluma dans ses yeux, comme si elle venait de lui rappeler quelque chose d'important, mais quand il voulut se pencher vers elle à son tour, ses liens le retinrent. Il grimaça et lâcha un juron.

Winter se rapprocha, réduisant la distance qui les séparait.

— Ce n'est pas tout, lui confia-t-il. Il paraît que cet appareil empêcherait aussi les Lunaires d'utiliser leur pouvoir.

— Oui, tu l'as mentionné dans la salle du trône.

Il plongea son regard dans les yeux de Winter.

— Et qu'il protège leur esprit. D'après la cyborg, ça leur éviterait de...

Devenir fous.

Il n'eut pas besoin de le dire à voix haute, pas alors que ses yeux contenaient tant d'espoir et de commisération et qu'il la regardait comme s'il venait enfin de résoudre le plus grand problème du monde. L'implication de cette nouvelle resta suspendue entre eux.

Un tel appareil pourrait la guérir.

Winter crispa les doigts sous son menton.

— Tu as dit qu'il n'en existait pas d'autre.

— Non. Mais si nous pouvions mettre la main sur le brevet de cette invention... Le seul fait de savoir que c'est possible...

— Maintenant que la reine est au courant, elle va tout faire pour empêcher la production d'autres modèles.

Son expression s'assombrit, et il baissa la tête.

— Je sais, mais il fallait bien que je lui donne quelque chose. Si seulement Sybil ne m'avait pas fait arrêter, sorcière ingrate ! (Winter lui sourit avec douceur, et quand Jacin le vit, son irritation se dissipa.) Peu importe. Je sais que ça existe, je trouverai un moyen de le fabriquer.

— Mes visions sont moins fortes quand tu es là. Ça va aller mieux, maintenant que tu es de retour.

Elle crut le voir tressaillir, mais peut-être cela venait-il de la lueur vacillante des torches autour de la plate-forme.

— Je suis désolé de m'être absenté, s'excusa-t-il. Je m'en suis mordu les doigts dès que j'ai compris ce que j'avais fait. Ça s'est passé si vite, et je ne pouvais plus revenir vous chercher. Je vous ai... abandonnée ici. Avec elle. Avec eux.

— Tu ne m'as pas abandonnée. Tu as été fait prisonnier. Tu n'avais pas le choix.

Il plissa le front, puis, après un moment, affronta de nouveau son regard. Cette fois, on lisait de la sincérité dans ses yeux.

Elle se redressa.

— Tu n'étais pas manipulé ?

— Pas tout le temps, avoua-t-il dans un murmure. J'ai décidé de me ranger de leur côté quand Sybil et moi sommes montés à leur bord.

Une expression de culpabilité s'afficha sur ses traits, si inhabituelle chez lui que Winter se demanda si elle l'interprétait correctement.

— Et ensuite, je les ai trahis, acheva-t-il en s'adossant au cadran solaire. Vous allez me détester. Je ne suis qu'un idiot. J'ai commis une erreur.

— Tu es peut-être un idiot, mais certainement le plus adorable de tous.

Il secoua la tête.

— Vous devez être la seule personne dans toute la galaxie à me considérer comme adorable.

— Je suis la seule personne dans toute la galaxie assez folle pour le croire. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé. Quelle erreur as-tu commise qui mériterait que je te déteste ?

Il se racla la gorge.

— Vous savez, cette cyborg que Sa Majesté tient tellement à retrouver ?

— Linh Cinder.

— Oui. Eh bien, je croyais qu'il s'agissait simplement d'une cinglée en mission suicide et qu'elle allait tous nous faire tuer avec ses idées folles d'enlever l'empereur et de renverser la reine... À l'écouter parler, n'importe qui aurait pensé la même chose. Alors j'ai réfléchi, et je me suis dit qu'il valait mieux retourner auprès de vous si j'en avais l'occasion. La laisser s'enfermer toute seule.

— Mais Linh Cinder a réussi à kidnapper l'empereur et à s'enfuir.

— Je sais. Sybil a emmené l'une de ses amies en otage, une rouquine. Je suppose que vous ne savez pas...

Le visage de Winter s'illumina.

— Oh, si. Elle s'appelle Scarlet. La reine me l'a donnée comme animal de compagnie, elle est détenue dans la ménagerie. Je l'aime beaucoup. (Son front se plissa.) Mais je ne saurais pas dire si elle a décidé de m'apprécier ou pas.

Il tressaillit, en proie à une douleur invisible, et prit un moment pour changer de position.

— Pourriez-vous lui faire parvenir un message de ma part ?

— Bien sûr.

— Il faut me promettre de faire attention. Je ne vous dirai rien si vous n'êtes pas discrète, dans votre propre intérêt.

— Je sais me montrer discrète.

Jacin parut sceptique.

— Je sais le faire ! Je serai aussi discrète qu'une espionne. Aussi discrète que toi.

Jacin serra les dents, et Winter se pencha plus près. Il baissa la voix, comme s'il n'était plus aussi convaincu que les caméras n'avaient pas de système audio.

— Dites-lui qu'ils vont venir la chercher.

Winter ouvrit de grands yeux.

— Ils vont venir... ici ?

Il acquiesça de la tête, presque imperceptiblement.

— Et je crois qu'ils ont une chance de réussir.

Sourcils froncés, Winter tendit le bras et repoussa une mèche de cheveux gras et poussiéreux derrière l'oreille de Jacin. Il se crispa à son contact, mais sans chercher à se dérober.

— Jacin Clay, lui reprocha-t-elle à voix basse, tu parles par énigmes.

— Linh Cinder..., commença-t-il dans un souffle. (Il parlait si bas qu'elle dut incliner la tête pour l'entendre et que ses cheveux frôlèrent l'épaule de Jacin. Il s'humecta les lèvres.) C'est la princesse Sélène.

Tous les muscles de Winter se raidirent. Elle se redressa.

— Jacin ! Si Sa Majesté t'entendait...

— Je n'en parlerai à personne d'autre. Mais il fallait que je vous le dise, lui confia-t-il, les yeux plissés, remplis de sympathie. Je sais à quel point vous l'aimiez.

Elle sentit son cœur s'affoler.

— Ma Sélène ?

— Oui. Seulement... je suis désolé, princesse. Je ne crois pas qu'elle se souvienne de vous.

Winter cligna des paupières, laissant ses rêves l'envahir pendant un bref instant confus. Sélène, vivante. Sa cousine, son amie. Vivante !

Puis elle secoua la tête, refoulant cet espoir et rentrant la tête dans les épaules.

— Non. Elle est morte. J'étais là, Jacin. J'ai vu ce qui restait de la pièce après l'incendie.

— Vous ne l'avez pas vue, elle.

— On a retrouvé...

— De la chair calcinée. Je sais.

— Les cendres de son cadavre.

— Ce n'étaient que des cendres. Écoutez, je n'y croyais pas moi non plus, mais aujourd'hui j'en suis sûr.

Le coin de sa bouche se redressa, amorçant un rictus de fierté.

— C'est bien notre princesse disparue. Et elle revient à la maison.

Quelqu'un toussota derrière Winter, qui faillit en avoir une attaque. Elle pivota le buste.

Son garde personnel se tenait au pied de la plate-forme, affichant un air maussade.

— Ah ! s'exclama Winter avec un sourire de soulagement, malgré son cœur qui battait la chamade.

Avez-vous attrapé le monstre ?

L'homme ne lui retourna pas son sourire, ne rougit même pas – réactions habituelles, pourtant, quand elle employait ce sourire particulier. Un tic nerveux faisait palpiter sa paupière droite.

— Votre Altesse, je suis venu vous chercher pour vous raccompagner au palais.

Se relevant avec grâce, Winter croisa les mains devant sa poitrine.

— Bien sûr, dit-elle. C'est si aimable de votre part de vous inquiéter pour moi.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Jacin, qui toisait le garde avec méfiance. Cela n'avait rien d'étonnant : il se méfiait de tout le monde.

— J'ai peur que la journée de demain ne soit encore plus pénible pour vous, sir Clay, lui dit-elle. Essayez de penser à moi quand vous le pourrez.

— *Essayer*, princesse ? releva Jacin avec un petit sourire. Je ne pense pratiquement à rien d'autre.

L'auteur

Marissa Meyer vit avec son mari et ses trois chats à Tacoma dans l'État de Washington aux États-Unis. Alors qu'elle n'était qu'une enfant, elle est tombée amoureuse des contes de fées, dès la lecture du premier recueil qu'on lui offrit. Marissa adore classer les livres de sa bibliothèque par couleurs. Peut-être est-elle un cyborg, comme son héroïne Cinder ?



12-21

des lectures numériques
pour toutes vos envies !

➔ www.12-21editions.fr



12-21 est l'éditeur numérique de Pocket jeunesse

12N | PKJ.
L'ÉDITEUR NUMÉRIQUE

Titre original : *Fairest*

The Lunar Chronicles Levana's Story

Publié pour la première fois en 2015 par Feiwel and Friends, un éditeur de Macmillan, New York

Directeur de collection : Xavier d'Almeida

Copyright © 2015 by Rampion Books. All rights reserved.

© 2015 éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

Couverture : Illustration : Daniele Gaspari

ISBN : 978-2-823-82335-6

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : avril 2015.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »